

EXPRESSION ET ANALYSE CHEZ FREGE, RUSSELL ET WITTGENSTEIN

Lorsque nous examinons le rapport entre la structure bipolaire de la proposition et le concept tractatuséen de logique (chapitre 1), lorsque nous soulignons que la relation entre le constituant propositionnel et sa forme était interne (chapitre 2), nous ne tenons aucun compte de la possibilité d'un écart entre la structure logique abstraite du « calcul des propositions » et l'organisation formelle des systèmes symboliques usuels. Or, comme nous l'avons dit à l'occasion, la logique tabulaire mise en place dans le *Tractatus* ne correspond pas, de fait, à celle de notre langue ordinaire (elle ne correspond même pas à la nouvelle logique quantificationnelle mise en place par Frege et Russell). Autrement dit, nous faisons implicitement jusqu'à présent comme si, en dernière analyse, toutes les formes linguistiques pouvaient se réduire à la forme vérifonctionnelle de la pensée – ou comme si ce que soutenait le philosophe concernait seulement la structure formelle du contenu exprimé, et non pas celle des systèmes expressifs. C'est cette hypothèse implicite que nous allons examiner dans les trois chapitres qui suivent¹.

La question des relations entre la « langue logique » (reflétant directement la structure de la *Gedanke*) et les langues usuelles est dans le *Tractatus* notoirement difficile. Sur ce point, les interprétations divergent très profondément les unes des autres. Certains exégètes considèrent que Wittgenstein critique l'imperfection logique de nos langues et qu'il défend le projet fregéo-russellien de construction d'une idéographie logiquement ordonnée. D'autres soutiennent au contraire qu'il rompt avec l'idée d'un langage complètement analysé. Dans ce chapitre, nous ne tenterons pas de donner directement un sens aux différentes affirmations de Wittgenstein, mais seulement de dresser un état des lieux des problèmes afférant au statut du symbolisme dans le *Tractatus*.

Dans un premier paragraphe, nous décrivons, en nous appuyant sur les analyses de Dummett, les conceptions différentes, à certains égards opposées, que Frege et Russell se font de la langue logique. Dans un second temps, nous interpréterons les déclarations contradictoires de Wittgenstein comme étant le résultat d'une volonté de concilier les approches des deux logicistes. Nous nuancerons néanmoins dans un troisième paragraphe cette lecture, en montrant que la tension décrite plus haut, loin d'opposer seulement Russell à Frege, se manifeste à l'intérieur même de l'œuvre de Russell. Enfin, nous défendrons, en commentant certains textes des *Carnets*, que c'est précisément l'analyse

¹ La différence terminologique entre proposition (expression) et pensée (contenu exprimé) aura donc dorénavant une grande importance. Pour des raisons de commodité, nous emploierons parfois, comme le fait Russell, le terme de proposition pour désigner le contenu exprimé et celui de symbole propositionnel pour désigner l'expression. Le contexte permettra au lecteur de distinguer les différents sens visés. Attirons l'attention sur le fait que, sous notre plume, le concept de pensée n'a aucune connotation psychologique. Le mot « pensée » désignera ici, exactement comme chez Frege, le sens d'un symbole par opposition au symbole lui-même.

des problèmes rencontrés par Russell qui conduit Wittgenstein à défendre des positions à première vue incompatibles entre elles.

Il s'agit dans ce chapitre de présenter un premier état provisoire de cette très difficile question. Nous reviendrons dans les deux prochains chapitres sur les distinctions mises en place, sur les problèmes rencontrés et sur les premières conclusions atteintes. Nous refuserons notamment le diagnostic, très peu charitable, selon lequel la théorie tractatuséenne du symbolisme est incohérente (chapitre 5). Nous fonderons ce refus sur une réévaluation du rapport entre les conceptions fregéennes et russelliennes de l'expression (chapitre 4) – sur une remise en cause du tableau qu'en fait Dummett. Si la théorie tractatuséenne du symbolisme naît des tensions traversant les analyses de Frege et de Russell, elle ne se réduit pas à un collage sans unité, mais constitue un dépassement extrêmement original et cohérent des alternatives artificielles qui sous-tendaient ces conceptions.

Les relations entre l'expression et la pensée chez Frege et Russell selon Dummett

Dummett oppose deux théories de l'expression : une conception, que l'on peut nommer fregéenne ou réfléchissante, selon laquelle la forme de la proposition reflète toujours directement la structure de la pensée exprimée ; une conception, que l'on peut considérer provisoirement² comme étant russellienne, que Dummett qualifie d'associationniste, et selon laquelle un symbole peut ne pas avoir la même forme que son contenu. Après avoir remarqué que la proposition est essentiellement complexe, Dummett écrit :

Il y a deux possibilités [d'envisager les relations de la proposition et de la pensée]. Soit la proposition est comprise comme exprimant la pensée qu'elle exprime grâce au fait qu'elle est un miroir de la structure de la pensée ; soit la complexité de la proposition correspond à la structure de la totalité des pensées, de ce qui peut être nommé le système des pensées, comme la référence cartographique identifie les lieux grâce à leur disposition spatiale sur la surface du globe. Si je pointe Budford au moyen de sa latitude et de sa longitude, vous ne trouverez rien dans Budford correspondant à la structure de la désignation que j'ai utilisée ; car je l'ai pointé en me référant à sa position par rapport à celui de Greenwich et des pôles Nord et Sud.³

La seconde approche se caractérise par le fait qu'elle sépare le symbole de son contenu, et conçoit le phénomène expressif comme une mise en relation de ces deux entités. Dans l'exemple utilisé par Dummett, la latitude et la longitude de Budford ne sont reliées à Budford qu'« extérieurement » par un troisième terme, le système des coordonnées. Lorsqu'on possède les coordonnées d'un lieu, on sait comment y aller, mais on ne sait pas à quoi il ressemble⁴. Une telle conception peut être attribuée à Russell dans la mesure où celui-ci a toujours considéré le symbole comme un signe relié à une entité indépendante, son *meaning*. C'est le cas dans les textes postérieurs à *On Denoting* : Russell y admet

² C'est dans le chapitre 6 de *FPL* que Dummett assimile la conception russellienne de l'expression à une conception associationniste. Nous discuterons dans les deux prochains chapitres, et récuserons finalement, cette interprétation.

³ *IFP*, pp. 40-41.

⁴ *Ibid.*, p. 42 : « une référence cartographique vous dit où est une certaine caractéristique, mais elle ne vous dit pas ce qu'elle est : pour le découvrir, vous avez à y aller et à regarder. »

explicitement que la forme de l'expression propositionnelle peut ne pas refléter la forme de la proposition exprimée. Mais c'est également le cas dans les *Principles* : le rapport entre un nom et ce qu'il désigne y est en effet appréhendé comme une relation liant deux entités distinctes et séparables⁵.

Dans la conception réfléchissante, au contraire, l'expression reflète directement les structures de la pensée, de sorte que, s'il est possible de distinguer entre elle et son contenu, cette distinction ne peut pas être conçue comme une différence entre deux entités indépendantes l'une de l'autre. Le cœur de la conception réfléchissante n'est pas de refuser la possibilité d'un accès direct (non médiatisé par le langage) à la pensée ; il est d'affirmer que, même si on pouvait avoir un tel accès, on n'apprendrait par cette vision rien que l'expression ne nous apprenne déjà. Dans cette perspective, il est absurde d'imaginer qu'il y a une manière de saisir la pensée qui nous révèle des choses que le langage est incapable de nous enseigner⁶.

Dans la mesure où, pour Frege, les pensées sont des entités éternelles, dont l'existence est complètement indépendante du fait d'être exprimées, on pourrait croire que sa conception est associationniste. Ce serait commettre, comme Dummett le montre, un contresens. Le *Sinn* fregeen ne doit en effet pas être conçu comme la référence immédiate d'un signe, référence qui déterminerait dans un second temps la « véritable » référence du symbole (l'objet désigné si l'expression est un nom propre, le concept si c'est un symbole insaturé). Le sens fregeen, insiste Dummett, est la façon dont l'expression est liée à sa *Bedeutung* :

Un nom propre par exemple, désigne un objet ; et la manière particulière dont il le désigne *est* son sens. Le même objet peut être pointé de différentes manières, et les différentes manières possibles de le pointer constituent différents sens possibles qui peuvent être exprimés par différents noms propres, qui désignent tous le même objet : il n'y a pas de place pour une autre notion de la manière particulière dont le sens d'un nom est pointé, parce que tout ce qui appartient à la manière dont une expression détermine une référence est une partie de son sens.⁷

Le refus de considérer le sens comme une « référence-bis » conduit à rejeter la conception associationniste : loin d'être ce à quoi un symbole propositionnel est associé, la pensée est ce qui permet de déterminer comment un symbole est relié à la réalité. Il y a donc chez Frege, selon Dummett, une immanence de la pensée à l'expression, qui tranche indubitablement avec la façon dont Russell conçoit le *meaning* d'un symbole.

⁵ *Pples*, 46 : « il faut [...] admettre que chacun des mots figurant dans une phrase doit avoir un sens [*meaning*] : un son qui est dépourvu de sens ne pourrait pas être employé de la manière plus ou moins fixe dont le langage emploie les mots ».

⁶ Cette distinction entre approche associationniste et réfléchissante n'est pas sans rappeler celle que propose Husserl entre indice et expression dans la première *Recherches Logiques*. Le propre d'un indice, c'est, selon lui, d'être associé à la chose dont il est l'indice (la marque de craie « Ali Baba » est la marque de l'existence de Ali Baba ; Cf. *Recherches Logiques*, I, §§ 4, 16). L'expression contient, elle, intrinsèquement son sens ; on ne peut pas lui ôter sans la détruire. Sur cette distinction, Cf. J. Benoist, « Husserl et le mythe de la signification », in *Phénoménologie, sémantique, ontologie. Husserl et la tradition logique autrichienne*, Paris : PUF, 1997.

⁷ *IFP*, p. 45. Cf. également, G. Evans, « Understanding Demonstratives », *Collected Papers*, Londres : Oxford UP, pp. 291-321. Il ne faudrait pas conclure de cela que tout sens a nécessairement une référence ; comme le dit Dummett, c'est la route qui détermine son terminus ; ce n'est pas le locuteur qui, déterminant quel objet il veut sélectionner, choisit entre différentes manières également possibles de se référer à l'objet.

Dummett souligne à plusieurs reprises que la conception réfléchissante est une présupposition de toute approche qui considère l'étude du langage comme une voie d'accès privilégiée à l'étude des structures de la pensée. C'est entre autres pour cette raison qu'il estime que Frege plutôt que Russell est le véritable fondateur de la philosophie analytique⁸. Mais cette opposition entre les deux points de vue se traduit également d'une autre manière. Dans l'approche associationniste, étant donné que le langage ne constitue pas le seul accès à la pensée, il est toujours possible de comparer la forme d'une expression avec celle de son contenu afin de déterminer si elles sont identiques. Dans la conception réfléchissante, où le symbole a par définition la multiplicité de ce qu'il exprime, une telle comparaison est interdite. Toute proposition reflète parfaitement, chez Frege, la structure de la pensée exprimée⁹. Si on pouvait saisir directement le sens de l'énoncé « Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil », ce sens aurait exactement la même forme que son symbole.

Cela veut-il dire que, dans le cadre d'une conception réfléchissante de l'expression, l'idée même d'un langage logiquement imparfait est inconcevable ? Non, bien sûr. Cela signifie seulement que si certaines expressions sont considérées comme imparfaites, c'est parce que ce qu'elles expriment de manière parfaitement adéquate est lui-même logiquement imparfait. La proposition « Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil », par exemple, est logiquement imparfaite parce que la pensée qu'elle exprime ne possède pas de valeur de vérité. L'imperfection du langage ordinaire (et, devrait-on dire, des pensées exprimées) est chez Frege relative : elle est celle d'un moyen par rapport à une fin, la recherche de la vérité. Le langage ordinaire est tout à fait approprié à ce que l'on exige de lui dans les situations de communication courantes, mais il est complètement inadapté à l'investigation scientifique¹⁰. Dummett souligne ce point avec force¹¹ : l'idéographie n'est pas une extension du langage ordinaire, encore moins un moyen de représenter clairement ce que nous disons habituellement de manière confuse. L'idéographie est un langage en droit indépendant de la langue vernaculaire. Ce que les deux langages peuvent exprimer diffèrent, et cette différence est, aux yeux de Frege, ce qui confère à l'idéographie toute sa valeur.

Chez Russell, comme on l'a vu, toute proposition (au sens non linguistique du terme) est essentiellement vraie ou fausse ; l'auteur des *Principles* n'a donc pas les moyens de distinguer, comme le fait Frege un contenu non scientifique (ni vrai ni faux) d'un contenu scientifique (vrai ou faux). A

⁸ *Les origines de la philosophie analytique*, Paris : Gallimard, pp. 13-27.

⁹ « La composition des pensées », in *Ecrits Logiques...*, op. cit., p. 214 : « Qu'un citoyen de ce monde vienne à former pour la première fois une pensée, le langage lui trouve un vêtement sous lequel un autre homme, pour qui cette pensée est totalement nouvelle, la reconnaîtra. La chose serait impossible si on ne discernait des parties dans la pensée, auxquelles correspondent des membres de proposition, en sorte que la structure de la proposition peut jouer comme une image de la structure de la pensée. »

¹⁰ Pour Frege, le rapport de l'idéographie au langage ordinaire est de même nature que celui d'un instrument scientifique à un outil servant dans la vie de tous les jours ; Cf. l'image du télescope et de l'œil (préface à la *Begriffsschrift*) et celle de la main biologique et de la main articulée (« Que la science justifie le recours à une idéographie », in *Ecrits Logiques...*, op. cit.).

¹¹ Cf. par exemple ce passage de *IFP* (chap. 6, p. 133) : « Russell croyait que la théorie des descriptions recouvrait le mécanisme gouvernant l'usage des descriptions dans le langage naturel [...]. La stipulation que Frege a posée dans les *Grundgesetze* et qui gouverne les termes formés par le moyen de son opérateur de description n'était absolument pas conçue pour correspondre à quoi que ce soit dans le fonctionnement du langage naturel : le fonctionnement des descriptions définies dans le langage naturel constitue un de ses nombreux défauts, une caractéristique qui doit donc être remplacée plutôt que rendue simplement plus explicite. » Cf. également, *FPL*, pp. 161-168.

partir du moment où un symbole propositionnel a un *meaning*, ce qu'il désigne possède une valeur de vérité. Une proposition « non scientifique » (au sens de Frege) n'est, chez Russell, pas une proposition du tout¹². L'imperfection d'un symbolisme ne tient donc pas pour lui à l'imperfection de ce qu'il exprime, mais à son inadéquation à symboliser un contenu qui est *a priori* conçu comme parfait. Dans les *Principles* déjà, Russell affirme que l'imperfection du langage ordinaire tient au fait que les distinctions grammaticales ne reflètent pas toujours les distinctions logiques qui structurent le contenu exprimé. C'est toutefois surtout après *On Denoting* que la différence avec la conception fregéenne se manifeste de la manière la plus nette : une même pensée est alors exprimée par différents symboles, dont la plupart déforment sa structure¹³.

Les deux philosophes adoptent donc, si l'on en croit Dummett, des positions théoriques opposées. Pour Russell, contrairement à Frege, le contenu exprimé par la notation imparfaite est le même que celui exprimé par le langage logique. Pour Frege, contrairement à Russell, tout langage, parfait ou imparfait, reflète isomorphiquement les pensées qu'il exprime. Ce que Frege considère comme une notation exprimant de manière parfaite un contenu non scientifique, Russell le considère comme une notation exprimant de manière imparfaite des propositions vraies ou fausses. Malgré cette opposition, les logicistes partagent en commun deux thèses :

(i)- Dans les deux approches, la relation entre forme de la pensée et forme de l'expression ne peut être un objet d'investigation pour le logicien. Chez Frege, la forme de l'expression est toujours celle du contenu. Chez Russell, la relation entre expression et contenu est arbitraire, externe : un acte, considéré par Dummett comme étant de nature psychologique, relie la pensée à son expression.

(ii)- Dans les deux conceptions, il y a un sens, même si ce n'est pas le même, à dire qu'un langage est logiquement imparfait. Dans l'approche fregéenne, le langage ordinaire, s'il est adapté aux circonstances de la vie quotidienne, n'est pas gouverné par des règles logiques. Dans la conception russellienne, les modes d'expression non analysés, dans la mesure où ils camouflent la forme logique de leur *meaning*, sont logiquement défectueux.

La façon dont nous venons de mener la confrontation entre les doctrines russelliennes et fregéennes peut paraître quelque peu schématique. Prise à la lettre, cette analyse conduit en effet à attribuer à Frege des positions qui sont en désaccord avec certains de ses propos. Le philosophe affirme ainsi à de nombreuses reprises que le langage ordinaire dissimule la forme de la pensée¹⁴. S'il soutenait réellement une conception réfléchissante de l'expression, une telle assertion serait inintelligible. La description proposée, très fortement inspirée par l'interprétation de Dummett, a cependant le mérite, lorsqu'on la considère comme une analyse comparative des théories fregéennes et russelliennes du

¹² *Philosophie de l'Atomisme Logique*, op. cit., p. 347 : « Tout comme un mot peut être dépourvu de tout sens, une expression qui est apparemment une proposition peut être vraie ou fausse, ou dépourvue de sens, mais le vrai et le faux ensemble s'opposent au non-sens. ».

¹³ Sur ce point, voir *infra*. et notre prochain chapitre.

¹⁴ Cf. introduction de la *Begriffsschrift* ; *NS*, pp. 151, 155, 209-210, 288-292.

langage (et non pas comme l'exposition exhaustive de leur conception du symbolisme), de mettre en lumière une différence dont on ne saurait majorer l'importance. Nous allons ici commenter un texte de Frege dans lequel la distance entre les deux penseurs se perçoit particulièrement bien. Il s'agit d'un passage de *Logique dans les Mathématiques*¹⁵ où l'auteur distingue la définition analytique de la définition constructive. Une définition constructive est l'introduction dans l'idéographie d'un nouveau signe pour abrégé une expression idéographique complexe. Une définition analytique est l'identification d'un signe simple, qui a déjà un usage établi dans le langage ordinaire, à une expression idéographique complexe. La question que Frege pose est celle de savoir si les différentes définitions des *Grundgesetze* sont analytiques.

Etant donné le projet fregéen, qui est de reconstruire logiquement l'arithmétique, on pourrait s'attendre à ce que la réponse à cette question soit positive. Ce projet n'a en effet de sens que s'il y a un accord large sur ce qu'on est censé reconstruire – sur ce que l'on entend par arithmétique. Lorsque Frege définit, par exemple, le nombre 1, il définit, semble-t-il, le nombre 1 tel qu'il est utilisé par les mathématiciens pré-fregéens : le seul nombre entier différent de zéro qui reste invariable lorsqu'il est multiplié par lui-même, ou le plus petit nombre premier, ou le successeur de zéro, etc... Si les définitions des *Grundgesetze* n'étaient pas analytiques, cela signifierait que rien dans la définition idéographique de 1 ne permet d'identifier le *definiens* au nombre 1 pré-fregéen, plutôt qu'à la montre de Hilbert ou à un dromadaire. Frege refuse pourtant très clairement de considérer ses définitions comme des analyses :

Nous allons maintenant avoir à considérer la difficulté que nous rencontrons lorsque, étant donnée une analyse logique, nous voulons savoir si cette analyse est correcte.

Supposons que A soit un signe simple (une expression) utilisé depuis longtemps dont on tente d'analyser le sens en construisant une expression complexe qui soit la représentation de cette analyse. Puisque nous ne sommes pas certain de la réussite de l'analyse, nous ne sommes pas prêt à présenter l'expression complexe comme une expression qui peut être remplacée par le signe simple A. Si nous voulons poser une définition authentique, nous ne sommes pas autorisé à choisir le signe A, qui a déjà un sens, mais nous devons choisir un nouveau signe, disons B, qui a le sens de l'expression complexe seulement en vertu de la définition. La question est maintenant de savoir si A et B ont le même sens. En réalité, nous pouvons complètement ignorer [*umgehen*] cette question si nous construisons un nouveau système depuis ses commencements, et si ainsi nous n'usons plus du signe A, mais que du signe B. Nous avons introduit le signe B pour prendre la place de l'expression complexe en question par un *fiat* arbitraire et de cette manière nous lui avons conféré un sens. Ceci est une définition au sens propre, c'est-à-dire une définition constructive.¹⁶

Deux raisons expliquent l'attitude fregéenne. En premier lieu, comme Frege l'indique dans le texte, le logicien ne doit pas à se poser la question de la correspondance entre les concepts idéographiques et les concepts mathématiques usuels : les *Grundgesetze* sont autonomes, et le développement du

¹⁵ NS, pp. 224-229.

¹⁶ NS, pp. 227-228 ; voir également « Compte Rendu de *Philosophie der Arithmetik* I de E. G. Husserl », in *Ecrits Logiques* ..., op. cit., p. 147.

système s'effectue donc sans aucun emprunt au langage ordinaire¹⁷. Le nombre 1 pré-fregéen n'intervenant dans aucune déduction intra-systématique, le logicien, qui se soucie avant tout de la continuité des démonstrations à l'intérieur de l'axiomatique, n'a pas à s'en préoccuper. Frege reconnaît par là même n'avoir aucun moyen de prouver au mathématicien peu coopératif que le sens du signe idéographique correspond à celui du symbole 1 dans l'arithmétique ordinaire. Certes, il est possible, par divers moyens extra-logiques, de persuader le scientifique rétif que les concepts en jeu à l'intérieur et à l'extérieur du système sont similaires. Mais il n'empêche : ces moyens de persuasion (Frege parle d'élucidation [*Erläuterung*]¹⁸) ne sont pas des preuves scientifiques, et le mathématicien sceptique peut toujours les refuser. Ce premier argument est renforcé par un autre, dont le passage cité ne fait pas état. La traduction d'une expression idéographique par un signe mathématique usuel 1 n'est pas seulement logiquement injustifiable ; elle est la plupart du temps fautive. Le sens du mot « 1 » tel qu'il est utilisé ordinairement en arithmétique est en effet fondamentalement vague¹⁹. Il est dès lors impossible d'identifier les concepts idéographiques, logiquement parfaits, avec ceux, intrinsèquement défectueux, employés par les mathématiciens.

Les *Grundgesetze* ne se présentent donc absolument pas comme une analyse de l'arithmétique telle qu'elle était pratiquée avant Frege²⁰. Il n'y a pas, selon l'auteur, de continuité entre l'idéographie et le langage usuel, fût-il celui des mathématiciens. La langue logiquement parfaite que Frege met au point est ce qui, dans son esprit, doit se substituer à un mode d'expression qui ne permettait de véhiculer qu'un contenu fondamentalement vague et non scientifique ; elle ne saurait être considérée comme l'explicitation de ce qui est implicitement contenu dans le discours des mathématiciens de son temps. Tout se passe ici comme si le sens des concepts adhérait tellement à leur mode d'expression que les tentatives pour identifier deux concepts appartenant à des langages aussi différents que le sont l'allemand courant et l'idéographie étaient vouées à l'échec. L'attitude fregéenne constitue sur ce point une exemplification parfaite de ce à quoi conduit la conception réfléchissante du langage.

Tout autre est la perspective de Russell. L'auteur des *Principles* précise en effet, au tout début de son livre, après avoir défini ce qu'il entend par mathématique pure :

On montrera que tout ce qui par le passé a été considéré comme appartenant à la mathématique pure est compris dans notre définition, et que tout ce qui s'y trouve en outre inclus possède ces caractéristiques par lesquelles la mathématique est communément, quoique de façon vague, distinguée des autres disciplines. Cette définition fait profession d'être non pas une décision arbitraire d'employer un mot commun en un sens inhabituel, mais bien plutôt une analyse précise des idées qui, plus ou moins inconsciemment, sont impliquées, dans l'emploi ordinaire de ce terme. Par conséquent notre méthode sera celle de l'analyse [...].²¹

¹⁷ Le texte cité continue ainsi : « En construisant le nouveau système nous pouvons, logiquement parlant, ignorer quoi que ce soit qui ait existé dans les mathématiques avant le nouveau système. Tout a à être recommencé depuis le début. Tout ce que nous aurions pu accomplir par nos activités analytiques doit même être considéré comme un travail préparatoire qui en lui-même ne doit pas apparaître dans le nouveau système. » Noter ici l'importance que le philosophe accorde à l'opposition entre ancien et nouveau ; cette opposition inscrit la pensée fregéenne dans une problématique de la rupture.

¹⁸ Cf. *NS* pp. 224 et 228. Voir notre chapitre 4.

¹⁹ Ainsi, le symbole « * + 1 », où « * » désigne le soleil, n'a pas de référence, ce qui signifie que le concept usuel « $\xi + 1$ » (« ajouter 1 ») n'est pas précisément défini ; Cf. *Fonction et Concept*, op. cit., p. 93.

²⁰ Cf. sur ce point le commentaire de J. Weiner, dans *Frege in perspective*, op. cit., p. 114.

²¹ *Pples*, §2 (trad. J-M Roy, pp. 21-22).

Le développement des *Principles* est à comprendre, non pas comme un développement logique autarcique, mais comme une entreprise de dévoilement et d'explicitation de ce que nous pensons lorsque nous faisons des mathématiques. A la différence de Frege, Russell inscrit, dans ce texte d'ouverture, l'ensemble de son axiomatique dans une continuité historique : « tout ce qui par le passé a été considéré comme appartenant à la mathématique pure est compris dans notre définition ». Le système ne constitue pas un commencement absolu ; il manifeste au contraire la structure formelle de ce qui a déjà été pensé. Il n'y a pas pour Russell de rupture entre les concepts définis à l'intérieur du système et ceux utilisés par les mathématiciens. Les définitions sont chez lui des analyses, et non des constructions intra-systématiques²² : elles manifestent ce que nos modes ordinaires d'expression nous dissimulent. On retrouve donc bien ici, au fondement de ces développements, l'idée selon laquelle les systèmes expressifs manifestent tous, plus ou moins inadéquatement, un contenu en lui-même logiquement parfait.

Comme la juxtaposition de ces deux textes le montre, la distinction un peu abstraite esquissée ci-dessus n'est pas artificielle. Frege et Russell parlent certes tous les deux de langue logique et de langage ordinaire, de forme réelle et de forme apparente, d'expressions qui dissimulent ou qui révèlent la structure réelle de la pensée²³. Ces ressemblances sont cependant plus superficielles que réelles. Frege refuse de considérer l'idéographie comme le résultat d'une analyse logique de nos formes usuelles d'expression. Russell nie l'existence d'une rupture entre les constructions logiques et les pratiques mathématiques dont elles sont supposées rendre compte.

Le concept d'expression dans le *Tractatus*

C'est après avoir défini la pensée comme image logique du monde²⁴ que Wittgenstein se penche sur la question de la nature de son expression sensible²⁵. L'auteur semble vouloir maintenir d'une part, que la relation entre le symbole et son contenu n'est pas un isomorphisme (comme chez Russell, l'expression peut déformer la pensée) et d'autre part, que le symbole possède essentiellement la même multiplicité que son sens (comme pour Frege, la structure du contenu exprimé se reflète toujours dans son expression). La question de la compatibilité de ces deux thèses se pose donc immédiatement.

²² Cf. également *Ppia*, trad. Roy, p. 236 : « Quand ce qui est défini est (comme c'est fréquemment le cas) quelque chose de familier, tels que les nombres ordinaux ou cardinaux, la définition contient une analyse d'une idée commune, et peut par conséquent exprimer un progrès digne d'attention. La définition du continu de Cantor illustre bien cela ; elle revient à dire que ce qu'il définit est l'objet qui possède les propriétés que l'on associe communément au mot « continu », quoique la nature exacte de ces propriétés ne nous ait pas été connue auparavant. Dans de tels cas, une définition est un processus de détermination : elle rend déterminée une idée qui était auparavant plus ou moins vague ». Russell ne doute pas du fait que le continu pré-cantorien et post-cantorien soient les mêmes.

²³ Lorsque Frege affirme que la forme logique de la pensée est dissimulée par la structure du langage ordinaire, il parle, nous semble-t-il, de la pensée scientifique – de celle qui vise la vérité. Les textes dans lesquels le philosophe parle de forme réelle constituent une invite à changer de langage pour faire de la science ; ils ne sont pas, comme chez Russell, le prélude à une analyse de la structure de nos langues ordinaires. Sur ce point, voir notre prochain chapitre.

²⁴ 3. 0 sq.

Pour Wittgenstein, il n'y a pas de pensée ni vraie ni fausse²⁶. Toute pensée est essentiellement bipolaire. Un langage est donc imparfait, non pas parce qu'il exprime un contenu non scientifique, mais parce qu'il dissimule la forme logique de ce qu'il symbolise. En 3. 2, l'auteur introduit la distinction, d'origine russellienne, entre langage complètement analysé et autres systèmes de notation :

Dans la proposition la pensée peut être exprimée de telle façon [so] que les objets de la pensée correspondent aux éléments du signe propositionnel.

Une manière particulière (sous-entendu : il y en a d'autres) d'exprimer la pensée a pour propriété de faire correspondre à chaque constituant de la proposition un objet ou un élément de la pensée. Explicitons la structure du langage complètement analysé tel que Wittgenstein l'envisage : (i)- il est composé de la totalité des noms d'objets, qui ont tous les propriétés d'être simples²⁷ et indéfinissables²⁸ (les noms simples sont, comme les éléments de la pensée, des représentants des objets) ; (ii)- ces noms sont gouvernés par des règles de syntaxe qui reflètent la forme des objets qu'ils représentent ; (iii)- les propositions élémentaires formées par ces noms simples sont indépendantes les unes des autres²⁹, et on peut, à partir d'elles, construire l'ensemble des fonctions de vérité. Le langage complètement analysé est donc un symbolisme dont la forme est identique à celle de son contenu, la pensée ; la structure des propositions élémentaires reflète celle des pensées élémentaires ; la structure des propositions moléculaires celle des pensées moléculaires³⁰.

De ce langage, Wittgenstein distingue les notations non analysées – dont la langue ordinaire fait partie. Ces symbolismes s'opposent sur les trois points précédents au langage logique : (i)- les unités symboliques n'y sont pas des noms simples, mais des symboles de complexe³¹ ; (ii)- les règles de syntaxe ne sont pas les mêmes que celles qui gouvernent les éléments de la pensée ; (iii)- les relations logiques entre les différents énoncés ne sont pas représentables dans une table de vérité³². Loin de refléter la forme des pensées qu'elles expriment, les propositions appartenant aux langues non analysées dissimulent leur structure logique. Pour l'auteur du *Tractatus* comme pour Russell, la

²⁵ « Dans la proposition », écrit-il en 3. 1, « la pensée s'exprime pour la perception sensible ». L'ensemble des remarques qui suivent (jusqu'à 4) constitue une analyse de la relation entre la pensée et la proposition.

²⁶ 3. 03 : « Nous ne pouvons rien penser d'illogique, parce que nous devrions alors penser illogiquement. » ; Cf. également 3. 031-3. 0321

²⁷ 3. 201, 3. 23, 3. 24. Nous reviendrons bientôt sur la question de la simplicité.

²⁸ 3. 26-3. 263

²⁹ L'idée que deux propositions élémentaires sont indépendantes découle de l'idée selon laquelle la logique est fondée sur la forme bipolaire de la proposition. Dans la mesure où toutes les relations logiques sont vérifonctionnelles, les propositions qui ne sont des fonctions-ab d'aucunes *Sätzen* (celles qui sont élémentaires) ne peuvent pas être logiquement reliées les unes aux autres.

³⁰ Reprenons l'exemple de notre modèle du chapitre 2 : dans w_1 , les combinaisons suivantes d'objets sont possibles : **ac**, **ab**, **cd** ; les combinaisons entre représentants : ac, ab, cd, sont donc possibles. Le langage analysé est, dans un tel « espace logique », composé de trois noms a', b', c', désignant les trois objets ; les propositions élémentaires sont : a'b', a'c', c'd'. Les autres expressions propositionnelles sont les 64 fonctions de vérité construites à partir de ces trois propositions élémentaires. On notera par exemple le symbole russellien « $\sim a'b' \wedge \sim a'c' \wedge \sim c'd'$ » ainsi : (-----V)(a'b', a'c', c'd').

³¹ Cf. 3. 24. Ces symboles sont susceptibles d'être définis dans le langage analysé (Cf. 3. 24g-3. 261).

³² Wittgenstein affirme que « la proposition qui concerne un complexe est dans un rapport interne avec la proposition qui concerne un élément de ce complexe » ; il reconnaît donc l'existence de relation logique entre propositions non analysées qui échappe à la théorie des fondements de vérité. Nous reviendrons sur ce point au chapitre 5.

relation entre les expressions usuelles et leur contenu est arbitraire³³, et les langues ordinaires, de ce fait, imparfaites³⁴.

Wittgenstein ne cherche d'ailleurs pas à camoufler sa proximité avec son maître. En 4. 0031, il écrit :

Le mérite de Russell est d'avoir montré que la forme logique apparente de la proposition n'est pas nécessairement sa forme logique réelle.

Non seulement l'auteur du *Tractatus* approuve cette distinction entre forme logique apparente et forme logique réelle, mais il la crédite à Russell, non à Frege, ce qui montre qu'il est conscient de la différence d'approche entre les deux auteurs.

Tout semble donc indiquer que l'auteur du *Tractatus* défend une conception associationniste de l'expression. P. M. S. Hacker soutient même que la relation entre les diverses formes d'expressions non analysées et leur contenu est pour Wittgenstein de nature psychologique. Il semble, écrit-il, « que Wittgenstein [ait] tenté d'expliquer l'intentionnalité du langage par référence à l'intentionnalité du processus du penser, du signifier, du vouloir dire qui sous-tend l'usage des signes »³⁵. La pensée, entendue comme une entité psychologique, doterait, dans le *Tractatus*, l'expression d'un sens, et la description de la manière dont l'esprit associe les signes usuels à leur contenu relèverait de la psychologie, et non de la logique.

Certains textes de Wittgenstein s'ajustent cependant très mal à la description que nous venons de faire. En effet, s'il adhérait à une conception associationniste, le philosophe devrait d'une part déterminer comment on peut accéder à la pensée indépendamment de tout langage, et devrait d'autre part défendre l'idée que la relation entre forme de l'expression et forme du sens est externe. Or, comme nous allons le voir, l'auteur du *Tractatus* ne réalise ni la première ni la seconde partie de ce programme.

Chez Russell, la notion d'*acquaintance* permet d'expliquer comment l'esprit peut accéder directement, sans passer par l'intermédiaire du langage, à ses pensées et à leurs constituants. Dans de nombreux textes, le philosophe fait l'inventaire des entités peuplant l'univers³⁶ (les sense-data, les souvenirs immédiats, les universaux, etc ...) et donne des exemples de propositions complètement analysées (« ceci est rouge », « ceci a été, il y a peu, rouge », « rien n'est rouge », ...). La notion extra-linguistique d'*acquaintance* permet ainsi à Russell de distinguer un symbole non analysé d'un nom propre, et différencier la forme réelle des formes apparentes d'une proposition. Trouve-t-on l'équivalent d'une telle intuition extra-linguistique dans le *Tractatus* ? A-t-on, grâce à une *acquaintance*, accès aux objets simples chez Wittgenstein ?

³³ 3. 34, 3. 342 (« Dans nos notations, il y a [...] quelque chose d'arbitraire [...] »).

³⁴ 3. 323-3. 325 ; 4. 002.

³⁵ *Mind and Will*, Oxford : Blackwell, 1996, p. 25.

³⁶ Par exemple : *Pblms*, chap. 5 ; *Theory of Knowledge*, op. cit., I, chap. 5-9.

La question est, on le sait, extrêmement débattue³⁷ – ce qui montre déjà que la situation n'est pas aussi claire chez Wittgenstein que chez Russell. Force est en effet de constater que l'on ne trouve pas, dans le *Tractatus*, l'équivalent des inventaires russelliens. Le philosophe autrichien propose bien des exemples d'objets simples ; mais ces exemples sont très divers et leur fonction jamais précisément définie. Wittgenstein ne donne explicitement aucun principe général (du type *acquaintance*) permettant de décider si un symbole est une fiction logique ou un authentique nom simple. Certes, on pourrait rétorquer que, si l'auteur, pour des raisons obscures, ne formule pas un tel principe, il n'en refuse à aucun moment la possibilité. Il nous semble, au contraire, qu'à plusieurs reprises, Wittgenstein rejette explicitement cette possibilité. Contentons-nous pour l'instant³⁸ de citer les paragraphes 5. 55 et 5. 5571 du *Tractatus* :

5. 55 : Il nous faut maintenant répondre a priori à la question concernant toutes les formes possibles de propositions élémentaires.

La proposition élémentaire se compose de noms. Mais puisque nous ne pouvons fixer le nombre des noms ayant des significations distinctes, nous ne pouvons de même fixer la composition de la proposition élémentaire.

5. 5571 : Si je ne puis fixer a priori les propositions élémentaires, vouloir les fixer doit conduire à ce qui est manifestement dépourvu de sens.

L'auteur déclare ici absurde la volonté de fixer *a priori*, sans faire référence aux langages existants, les propositions élémentaires. Il exclut donc par là explicitement, comme Frege, l'idée d'un accès extralinguistique à la pensée.

Mais un autre élément milite plus directement en faveur d'une très grande convergence de vue entre Frege et Wittgenstein. L'auteur affirme en effet que tout symbole partage avec ce qu'il exprime la même multiplicité logique :

Dans la proposition, il doit y avoir exactement autant d'éléments distincts que dans la situation qu'elle présente.

Toutes deux doivent posséder le même degré de multiplicité logique (mathématique) [...] ³⁹

On pourrait bien entendu défendre l'idée que Wittgenstein est ici en train de parler du langage analysé, et non pas d'une langue quelconque. Mais l'interprétation ne tient pas : le paragraphe 4. 0411, censé illustrer ce degré commun de multiplicité mathématique, porte sur la notation de la généralité, qui n'est évidemment pas, du point de vue du *Tractatus*, complètement analysée.

Ce texte n'est pas isolé dans l'œuvre. Au moins deux autres types de remarques développent des thèmes similaires, et tempèrent ce que nous avons dit à propos du russellianisme de Wittgenstein :

³⁷ Il ne faut pas confondre ce problème avec celui (dont nous avons parlé au chapitre précédent) qui concerne la forme des objets. La question n'est pas ici celle de savoir si les objets se répartissent dans les catégories fregeo-russelliennes d'individu, de prédicat et de relation ; elle est de savoir si les objets simples sont des sense-data (c'est la position des Hintikka ; Cf. *Investigating Wittgenstein*, op. cit., chap. 3) ou des objets physiques (c'est ce que soutient J. Griffin ; *Wittgenstein Logical Atomism*, op. cit., pp. 47-61, 76-86, 124-126, 152-153). Voir *infra*.

³⁸ Nous reviendrons sur ces questions à la fin de ce chapitre.

³⁹ 4. 04 ; Cf. 4. 121 (« La proposition ne peut figurer la forme logique, elle en est le miroir. / Ce qui se reflète dans la langue, celle-ci ne peut le figurer »), 5. 475.

(i)- Nous avons soutenu que, selon le *Tractatus*, les symboles des notations non-analysées étaient liés arbitrairement aux pensées qu'ils expriment. Ce n'est pas exact. La pensée de Wittgenstein est plus subtile :

Dans nos notations, il y a bien quelque chose d'arbitraire ; mais ce qui n'est pas arbitraire, c'est que, lorsque quelque chose a été arbitrairement déterminé, alors quelque chose d'autre doit avoir lieu. (Ceci résulte de l'essence de la notation).⁴⁰

L'auteur ne parle pas de notation arbitrairement ou non arbitrairement liée à la pensée, mais de ce qu'il y a d'arbitraire ou d'essentiel dans une notation quelconque. Il affirme que, dans tout symbolisme, ce qu'il y a d'arbitraire, est immédiatement « compensé » par des ajustements qui maintiennent la commune multiplicité entre la notation et son contenu (ce qu'il nomme « l'essence de la notation »). Le sens exact de cette affirmation reste pour l'instant assez obscur⁴¹. Mais une chose est claire : on ne peut pas se servir de ce paragraphe pour attribuer à Wittgenstein une conception associationniste de l'expression.

(ii)- Nous avons dit également que, pour l'auteur du *Tractatus*, il y a des langues non analysées logiquement imparfaites. Il faut encore une fois nuancer. La langue usuelle, non analysée, est dite logiquement ordonnée :

Toutes les propositions de notre langue usuelle sont en fait, telles qu'elles sont, ordonnées de façon logiquement parfaite.⁴²

Le philosophe ajoute ailleurs :

Nous ne pouvons donner à un signe un sens incorrect.⁴³

Ce n'est que dans une conception réfléchissante, où l'articulation de la pensée est par définition la même que celle de son symbole, qu'il est absurde d'imaginer pouvoir donner à un signe un sens incorrect.

Ces remarques convergent toutes vers le même point : la conception wittgensteinienne du langage n'est pas associationniste. Loin d'être conçue comme une entité non linguistique désignée par la proposition, la pensée possède, dans le *Tractatus*, toujours la forme de ce qui l'exprime. C'est certainement l'emphase que Wittgenstein met sur la commune multiplicité entre le sens et son expression qui a conduit I. M. Copi, dans *Objects, Properties and Relations in the « Tractatus »*, à affirmer que le philosophe est « avant tout concerné par la spécification d'un langage symbolique artificiel qui se conformerait aux « règles de la grammaire logique » et exclurait ainsi « les confusions fondamentales (dont l'ensemble de la philosophie est pleine) » ». Pour le commentateur, qui reprend et développe l'opinion émise par Russell dans la préface⁴⁴, lorsque Wittgenstein parle d'une forme commune au langage et au monde, c'est de la langue analysée qu'il parle. Nous sommes en désaccord avec cette interprétation. Comme nous l'avons montré, tout indique que Wittgenstein ne limite pas son

⁴⁰ 3. 342.

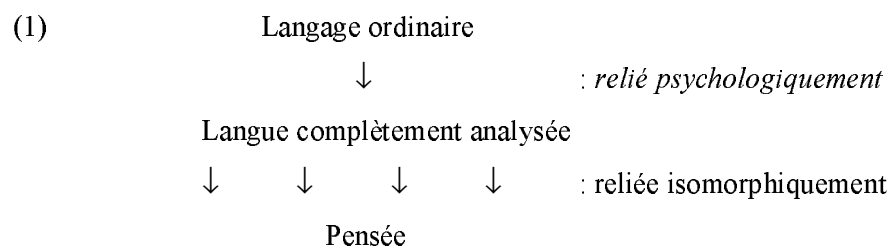
⁴¹ Cf. pour un commentaire de cette remarque, notre chapitre 5.

⁴² 5. 5563a ; Cf. 5. 4731 ; Cf. aussi dans les *Camets* : 22/8/14, 2/9/14, 3/9/14, 8/9/14, 13/10/14, 26/4/1915.

⁴³ 5. 4732.

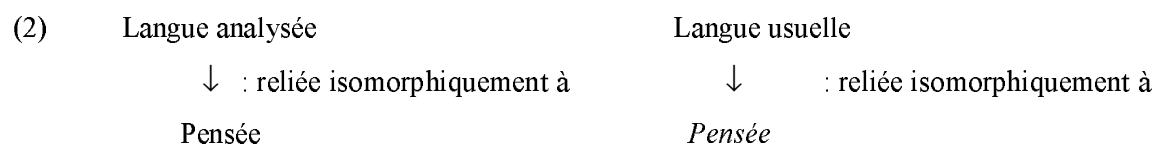
affirmation à une catégorie restreinte de langages. Mais il faut reconnaître que ce constat pose une difficulté que I. M. Copi tente précisément d'éviter : comment affirmer à la fois que tout langage est en ordre, c'est-à-dire partage avec ce qu'il exprime une communauté de forme, et maintenir, comme Wittgenstein le fait par ailleurs (nous l'avons montré dans le paragraphe précédent) qu'il y a un langage complètement analysé qui, seul, reflète la forme logique du sens ?

On pourrait illustrer la situation dans laquelle se trouve Wittgenstein par deux schémas. Le premier illustre ce que l'on a dit dans le premier paragraphe :



On a ici, comme chez Russell, une différence entre langage analysé d'une part, et le langage ordinaire de l'autre. Les deux systèmes de notation expriment le même contenu, mais le premier seul reflète directement la forme de la pensée.

Le second schéma illustre l'analyse effectuée dans le second paragraphe :



On a ici, comme chez Frege, l'idée que la structure de l'expression reflète toujours la structure de ce qu'elle exprime, le langage logique reflétant la structure de la pensée scientifique et la langue usuelle celle de la pensée non scientifique.

Wittgenstein semble ne pas choisir entre (1) et (2). Parce qu'il affirme que toute expression possède la même multiplicité logique que ce qu'elle exprime, il refuse l'idée que la relation entre pensée et symbole soit psychologique – ce refus est manifesté par la mise en italique de « psychologique » en (1). Parce qu'il soutient que toute *Satz* est essentiellement bipolaire, il rejette l'idée qu'il y a des *Sinn* dénués de valeurs de vérité – d'où la mise en italique de « pensée » en (2).

La position de Wittgenstein est donc très inconfortable. Il peut affirmer qu'une expression quelconque possède la multiplicité logique de son contenu, et renoncer ainsi à distinguer entre langue analysée et langage ordinaire⁴⁵. Il peut à l'inverse poser l'existence d'une telle différence, et rejeter l'idée que tous les symbolismes ont le même degré de multiplicité logique que ce qu'ils expriment⁴⁶. Mais il ne peut pas adopter ces deux attitudes simultanément. Or c'est pourtant ce qu'il semble faire. Comment le

⁴⁴ Introduction du *Tractatus*, p. 14, trad. Granger.

⁴⁵ On est alors proche des positions de I. M. Copi, qui considère que Wittgenstein ne parle qu'incidemment dans le *Tractatus* du langage ordinaire. Pour lui, l'expression, c'est par excellence l'expression isomorphe à ce qu'elle exprime.

⁴⁶ On est alors proche de P. M. S. Hacker, qui introduit l'esprit pour effectuer la médiation entre les langues non analysées et la pensée. Pour lui, la notion d'expression n'est pas logique, mais psychologique.

philosophe peut-il maintenir une distinction entre forme analysée et forme non analysée tout en affirmant l'existence d'une multiplicité logique commune entre toutes les formes expressives ? Inversement, comment peut-il rendre compte de la possibilité d'un hiatus entre structure du langage et structure de la pensée s'il refuse de faire de la relation expressive une relation extra-linguistique, de type psychologique ? Tout se passe comme si, pour restaurer la cohérence du *Tractatus*, nous devons choisir entre deux types de textes que Wittgenstein s'entête à juxtaposer⁴⁷.

Les conceptions russelliennes de l'analyse

Plutôt que de chercher directement à sauver la cohérence du *Tractatus*, en nous lançant dans l'examen détaillé des paragraphes extrêmement allusifs 3 sq., nous allons nous pencher sur les analyses effectuées par Russell dans *On Denoting*, afin de déterminer de manière plus fine quelle conception de l'expression il en ressort. A première vue, l'examen confirme l'interprétation que Dummett propose ; mais en réalité ce détour par les textes de Russell ébranle les fondements mêmes de sa lecture.

On sait que, dans les *Principles*, tous les termes apparaissant dans une proposition sont dotés de *being*⁴⁸. Ainsi, l'énoncé « l'actuel roi de France est chauve » n'a un *meaning* que si « l'actuel roi de France » en a un. Cette thèse ne laisse que peu de choix : soit on admet que « l'actuel roi de France » désigne une entité ; soit, pour des raisons épistémologiques, on refuse une telle inflation ontologique, et on prive l'énoncé de tout *meaning*. Certains commentateurs⁴⁹ considèrent que l'objectif de *On Denoting* est de rendre compte du fait qu'une proposition contenant des mots qui ne désignent aucune entité peut malgré tout être vraie ou fausse. Le but poursuivi par Russell serait, dans cette perspective, de concilier ses anciennes exigences logiques (attribuer aux propositions des valeurs de vérité) à ses nouvelles exigences épistémologiques (Russell serait devenu anti-réaliste et refuserait d'accorder systématiquement aux expressions qui peuvent devenir sujet logique une référence).

P. Hylton⁵⁰ refuse cette interprétation. Son principal argument est le suivant : la théorie de la dénotation⁵¹ permet parfaitement, dans le cadre des *Principles*, d'expliquer comment une proposition

⁴⁷ Entre les deux positions « extrêmes » exemplifiées par les interprétations de I. M. Copi et de P. M. S. Hacker, on trouve de nombreux interprètes qui cherchent à maintenir une voie médiane, assez inconfortable. M. Black (*A companion ...*, *op. cit.*, pp. 135-145) estime que pour Wittgenstein l'affirmation selon laquelle la langue ordinaire est parfaite ne contredit pas celle selon laquelle elle n'est pas analysée, sans montrer toutefois comment on peut éviter la contradiction ; de même Anscombe (*An introduction ...*, *op. cit.*, chap. 6), qui se contente de dire que l'ordre logique dans la langue ordinaire est caché, sans préciser ce qu'elle entend par-là. McDonough (*The argument of the Tractatus*, Buffalo NY : SUNY, 1986, chap. 5) considère lui que Wittgenstein s'intéresse seulement au langage ordinaire et que la langue analysée n'est qu'un modèle à partir duquel on peut tenter de comprendre la nature de toutes les règles linguistiques. Stenius adopte (*Wittgenstein's Tractatus*, Oxford : Blackwell, 1960, pp. 186-197), quant à lui, une position tout à fait particulière : les langues ordinaires sont toutes des langues analysées, c'est-à-dire des images isomorphes aux faits. Il peut soutenir une telle thèse parce qu'il pense que l'articulation du monde est multiple et dépend en partie du schéma linguistique qu'on lui applique. Les deux dernières interprétations se rejoignent en ce qu'elles ne prennent pas au sérieux la différence entre langue analysée et langue ordinaire.

⁴⁸ Cf. *Pples* §§ 47, 427.

⁴⁹ Par exemple : Dummett, *FPL*, pp. 161-166 ; Quine, « Russell's ontological development », in *B. Russell, Philosopher of the Century*, Schoenman éd., London : George Allen and Unwin, 1967, p. 305.

⁵⁰ Russell, *idealism...*, *op. cit.*, pp. 240-248.

⁵¹ Russell expose sa théorie au chapitre 5 des *Principles*. Les termes dénotants sont des termes généraux précédés de « le », « un », « les », « des », ... Par exemple, « un homme » est une expression dénotante.

vraie ou fausse peut contenir un symbole qui ne désigne rien. La particularité des termes dénotants est en effet de « renvoyer » de manière interne à une ou à plusieurs autres entités : « un concept *dénote* quand, s'il figure dans une proposition, la proposition ne porte pas *sur* le concept, mais sur un terme lié d'une façon particulière au concept. »⁵² Une expression dénotante possède ainsi, en plus d'un *meaning* (le concept dénotant), une *denotation* (le ou les termes dénoté(s) par le concept) auquel le *meaning* renvoie. Dès les *Principles*, Russell utilise la structure complexe de ces termes pour rendre compte du fait que certaines propositions contenant des expressions sans référence ont une valeur de vérité. L'idée est de les considérer comme des noms de concepts dénotants qui « renvoient à vide ». Russell explique par exemple que les symboles « classe nulle » ou « rien » sont des expressions dénotantes qui possèdent un *meaning*, mais pas de *denotation*⁵³. Cet usage anti-réaliste de la *denotation* est, en 1903, encore limité aux mathématiques. Mais Hylton montre que Russell, à partir de 1904-1905, le généralise afin d'expliquer comment les propositions du type « l'actuel roi de France est chauve » ont une valeur de vérité⁵⁴. La théorie de la dénotation permet donc bien à Russell d'adapter, sans la modifier, sa logique à son anti-réalisme.

Hylton ajoute d'ailleurs qu'une des principales distinctions épistémologiques russelliennes, celle entre connaissance par *acquaintance* et connaissance par description, précède l'introduction de la notion de symbole incomplet⁵⁵. C'est sur cette distinction que Russell fonde à partir de 1908 le contenu de son discours épistémologique sur le statut des objets physiques. Hylton en conclut, de manière peut-être un peu provocatrice :

La phase initiale de la pensée de Russell à propos de notre connaissance du monde physique (disons 1909-1913) aurait très bien pu être atteinte si *On Denoting* n'avait jamais été écrit, et si Russell avait continué à adopter la théorie des concepts dénotants.⁵⁶

On ne peut guère aller plus loin dans l'effort pour séparer le projet épistémologique du projet logique. Soulignons qu'il ne s'agit pas pour Hylton de minimiser la profondeur de la modification qui affecte les conceptions épistémologiques de Russell entre 1903 et 1904-1905 : le réalisme radical des *Principles*, fait en effet place à une volonté de restreindre le nombre des entités admises. Mais le commentateur insiste sur le fait que l'abandon de la théorie de la dénotation et le tournant

⁵² *Pples*, § 56 (trad. Roy, p. 86).

⁵³ Cf. par exemple *Pples*, § 73 : « Nous pouvons maintenant reconsidérer la proposition « rien n'est pas rien » – proposition manifestement vraie, et cependant, à moins d'être maniée avec soin, source d'antinomies apparemment sans issue. *Rien* est un concept dénotant qui ne dénote rien. Le concept qui dénote n'est évidemment pas rien, c'est-à-dire qu'il n'est pas dénoté par lui-même. Cette proposition qui semble si paradoxale ne veut rien dire de plus que ceci : *Rien*, le concept dénotant, n'est pas rien, c'est-à-dire n'est pas ce qu'il dénote lui-même. » (Trad. Roy, p. 114).

⁵⁴ Le commentateur s'appuie notamment sur un passage de *The Existential Import of Propositions*, (cité in *Russell, idealism...*, op. cit., p. 242) publié juste avant *On Denoting*, dans lequel Russell déclare : « 'Le présent roi d'Angleterre' est un concept complexe dénotant un individu ; 'le présent roi de France' est un concept similaire ne dénotant rien. [...] Ces mots ont un *meaning* [...] ; mais ils n'ont aucune *denotation* : il n'y a aucune entité, réelle ou imaginaire, vers lesquelles ils pointent. »

⁵⁵ Dans les *Principles*, la connaissance que nous avons de l'infini est « descriptive » : bien que nous ne puissions être en *acquaintance* avec chaque terme d'une série infinie, la dénotation nous donne la possibilité de connaître la série. Cf. *Pples*, §§ 60, 72, 141. P. Hylton (p. 247) cite un passage de *Points about Denoting* (fin 1904) dans lequel Russell fait explicitement la différence entre connaissance par *acquaintance* et connaissance par description : « Il est nécessaire pour la compréhension de la prop[osition] d'avoir une *acquaintance* avec le *meaning* de chaque constituant du *meaning* ; il n'est pas nécessaire d'avoir une *acquaintance* avec les constituants de la *denotation* qui ne sont pas constituants du *meaning*. »

épistémologique doivent être perçus comme des évolutions parallèles dans la pensée de Russell, non comme des phénomènes logiquement connectés.

L'intérêt d'une telle interprétation est qu'elle permet de recentrer *On Denoting* sur le problème que Russell présente lui-même comme central⁵⁷, celui de la nature de la relation entre le *meaning* et la *denotation*. Dans le difficile passage sur « la première ligne de l'Élégie de Gray »⁵⁸, le philosophe montre pourquoi il est impossible de faire la théorie de cette relation, pourtant par ailleurs logiquement fondamentale⁵⁹. Nous reprendrons ici l'interprétation que Hylton fait de ce texte⁶⁰ ; elle coïncide, dans ses grandes lignes, avec la lecture, extrêmement détaillée, qu'en a proposée plus récemment P. de Rouilhan⁶¹.

Le cœur de la difficulté provient de la juxtaposition des deux affirmations suivantes : (i) dans un concept dénotant, le *meaning* dénote la *denotation* ; (ii) la proposition qui contient un concept dénotant porte sur la *denotation* du concept et non sur son *meaning*. Ces deux thèses interdisent d'assimiler la relation entre *meaning* et *denotation* à une relation externe, et donc de produire, dans le cadre de la pensée de Russell (pour qui toute relation est externe), une véritable théorie de la dénotation.

Admettons en effet que la relation de dénotation soit externe. La proposition suivante :

(3) « L'ami de Wittgenstein dénote D. Pinsent »

serait alors une proposition vraie, qui affirmerait que le concept dénotant (l'ami de Wittgenstein) et ce qu'il dénote (D. Pinsent) sont reliés par une relation désignée par le symbole « dénote ». Selon (ii), la proposition (3) ne porte cependant pas sur le concept dénotant « l'ami de Wittgenstein », mais sur la dénotation de ce concept. (3) ne dit donc pas que le concept en question a une relation de dénotation avec Pinsent ; (3) dit quelque chose comme « D. Pinsent (l'entité dénotée par l'ami de Wittgenstein) dénote D. Pinsent ». Autrement dit, contrairement aux apparences, (3) n'exprime pas la relation entre un concept dénotant et sa dénotation⁶².

⁵⁶ Russell, *idealism*, ..., op. cit., p. 248.

⁵⁷ *OD*, trad. Roy, p. 204 (Russell présente son projet) : « L'interprétation [des expressions dénotantes] soulève de considérables difficultés ; en fait il est très difficile de formuler une théorie qui ne prête le flanc à aucune réfutation formelle. Toutes les difficultés qui me sont connues peuvent être surmontées, autant que je sache, par celle que je vais exposer. »

⁵⁸ *Ibid.*, p. 210 ; ce passage commence par : « La relation entre le *meaning* et la *denotation* enveloppe un certain nombre de difficultés plutôt curieuses, qui seules suffisent à prouver que la théorie qui les engendre doit être incorrecte »

⁵⁹ Dans les *Principles*, les concepts dénotants ont pour fonction essentielle de justifier les inférences quantificationnelles (sur cette liaison entre la théorie de la dénotation et la généralité, voir Geach, *Reference and Generality*, Ithaca : CUP, 1980, chap. 1). Prenons l'exemple de la relation logique qui lie « Toutes les Baleines sont des mammifères » à « Moby Dick est un mammifère ». Selon Russell, l'expression dénotante « toutes les baleines » figurant dans la première proposition a pour dénotation la conjonction numérique de toutes les baleines (Cf. *Pples* §61) ; Moby Dick étant une baleine, elle est un terme de cette conjonction. C'est parce que Moby Dick est dénotée par le concept « toutes les baleines » que l'on peut déduire le second énoncé du premier.

⁶⁰ Russell, *idealism*, ..., op. cit., pp. 249-251.

⁶¹ Russell et le cercle des paradoxes, op. cit., pp. 101-113. La retraduction-interprétation (fondée sur la distinction entre les contextes dans lesquels Russell désigne et abrège les concepts dénotants) que le commentateur offre (pp. 108-110) du passage en question accroît très sensiblement son intelligibilité.

⁶² *OD*, trad. Roy, p. 210 : « la difficulté à laquelle nous nous heurtons est que nous ne pouvons à la fois préserver le lien entre le *meaning* et la *denotation* et les empêcher d'être une seule et même chose. »

Russell propose alors d'introduire un nouveau concept dénotant dont la *denotation* est le concept dénotant « l'ami de Wittgenstein »⁶³. Écrivons cette nouvelle expression dénotante en italique : *l'ami de Wittgenstein*. Lorsque le symbole « *l'ami de Wittgenstein* » apparaît dans une proposition, la proposition porte, selon (ii), sur le premier concept dénotant, à savoir sur l'ami de Wittgenstein. Ainsi, la proposition :

(4) « *L'ami de Wittgenstein* dénote Socrate »

est une proposition vraie qui exprime, à la différence de (3), que le concept dénotant « l'ami de Wittgenstein » dénote D. Pinsent.

A-t-on pour autant réussi à déterminer la nature de la relation entre *meaning* et *denotation* ? Non, car pour pouvoir penser la relation du *meaning* et de la *denotation* d'un concept dénotant, il a fallu introduire *ad hoc* un nouveau concept dénotant dont la *denotation* est le premier concept considéré. On n'a donc réussi à identifier la *denotation* à une relation qu'en introduisant un nouveau concept dénotant, dont on ne peut à son tour se débarrasser qu'en en introduisant un troisième, c'est-à-dire qu'en repoussant un peu plus loin une régression qui va à l'infini⁶⁴. Dans l'analyse présentée, l'*analysans* de la relation entre *meaning* et *denotation* contient un concept dénotant, ce qui signifie que l'on n'est pas parvenu à réduire la *denotation* à une relation externe⁶⁵. Il est donc bien impossible de produire une théorie logique de la *denotation*. C'est ce constat qui conduit Russell, en 1905, à abandonner sa théorie.

Dans *On Denoting*, l'auteur se sert de la variable et des quantificateurs pour rejeter l'idée que les expressions dénotantes ont un *meaning*. L'analyse de l'expression « l'actuel roi de France est chauve » est « il y a un actuel roi de France, unique, qui est chauve ». Dans la version analysée, l'expression « l'actuel roi de France » disparaît ; les symboles qui restent sont des fonctions propositionnelles et des constantes logiques, c'est-à-dire des expressions non dénotantes, qui ont un *meaning* mais aucune *denotation*⁶⁶. Dans cette perspective, les expressions précédemment considérées comme dénotantes sont des symboles qui, même s'ils contribuent à déterminer les conditions de vérité de la proposition dans laquelle ils apparaissent, n'ont plus par eux-mêmes, isolément, de *meaning* ; ces symboles sont, selon la terminologie adoptée par Russell, incomplets. Les expressions dénotantes n'ayant plus de

⁶³ *Ibid.*, pp. 211-212 : « pour parler [du concept dénotant] C lui-même, c'est-à-dire pour former une proposition portant sur le *meaning*, notre sujet ne doit pas être C mais quelque chose qui dénote C. »

⁶⁴ *Ibid.*, p. 212 : « il semblerait que « C » [le second concept dénotant] et C [le premier concept dénotant] sont des entités différentes, et telles que « C » dénote C ; mais cela ne constitue pas une explication, parce que la relation de « C » à C demeure totalement mystérieuse ; et où trouver le complexe dénotant « C » qui doit dénoter C ? »

⁶⁵ Il y a en réalité une autre difficulté – ou une autre manière de décrire la même difficulté – que Russell expose à la fin du passage. Lorsqu'un concept dénotant apparaît dans une proposition, il est faux de dire comme en (ii) que la proposition porte exclusivement sur la *denotation*. Le *meaning* doit lui aussi être pris en compte. Russell prend dans *OD* (trad. Roy p. 212) l'exemple des deux propositions « Scott était l'auteur de Waverley » et « Scott était Scott » que l'on ne peut pas distinguer si on adhère à (ii). Les énoncés qui contiennent une expression dénotante porte donc tantôt sur le *meaning*, tantôt sur la *denotation* de l'expression. Comme l'écrit Russell, « c'est là un enchevêtrement inextricable, qui semble prouver que la distinction tout entière du *meaning* et de la *denotation* a été mal conçue. » (trad. Roy p. 212).

⁶⁶ *Ibid.*, p. 205 : « Tel est le principe de la théorie de la *denotation* que je souhaite défendre : les expressions dénotatives n'ont jamais aucun *meaning* en elles-mêmes [...] Les difficultés relatives à la *denotation* sont, à mon avis, le résultat d'une mauvaise analyse des propositions dont l'expression verbale contient des expressions dénotantes. » Pour une analyse détaillée de la notion de symbole incomplet, voir notre prochain chapitre.

meaning, la difficulté concernant la relation entre leur *meaning* et leur *denotation* disparaît, faute, pourrait-on dire, de combattants⁶⁷.

La solution adoptée par Russell bouleverse la manière dont le philosophe conçoit les rapports de l'expression à ce qu'elle exprime. Avant *On Denoting*, l'analyse d'une proposition comportait deux moments : la décomposition de la proposition en constituants ; la détermination de la nature dénotante ou non de ces éléments. A une analyse du complexe propositionnel, Russell juxtaposait une analyse de la « complexité » de certains termes, les termes dénotants⁶⁸. Toute la difficulté se concentrait dans cette seconde partie de l'analyse⁶⁹ ; la décomposition de la proposition était en effet immédiate puisqu'elle était guidée par la structure grammaticale de l'expression elle-même⁷⁰. De même, les considérations épistémologiques, extra-linguistiques, n'intervenaient pas dans le premier moment ; qu'un signe ne dénotât rien, c'est-à-dire que son *meaning* fût un concept dénotant sans dénotation, ne remettait pas en cause la décomposition de la proposition. Si, pour une raison quelconque, on désirait affirmer que « l'actuel roi de France » ne désigne rien, alors il suffisait de considérer son *meaning* comme un concept dénotant sans dénotation ; une modification de l'analyse de la forme propositionnelle n'était pas nécessaire.

Dans *On Denoting*, ce schéma est modifié de deux manières. La disparition des concepts dénotants entraîne la disparition du second moment du travail analytique, qui porte désormais uniquement sur le complexe propositionnel. De ce point de vue, *On Denoting* simplifie considérablement la conception antérieure⁷¹. Mais cette simplification est compensée par une complexification accrue de la décomposition de la proposition (de ce qui correspond au premier stade de l'analyse dans le schéma présenté plus haut). C'est ce que montre l'analyse « un peu incroyable »⁷² de la description définie :

$$C(\iota x Fx) = \exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow x=y) \wedge Cx) \text{ Déf. }^{73}$$

⁶⁷ On pourrait formuler les choses ainsi. Dans les *Principles*, la théorie de la dénotation constitue une explication du fonctionnement de l'écriture péanienne et notamment de l'usage de la variable (Cf. §56 : « La théorie tout entière [...] du symbolisme et de la variable, est enveloppée dans la théorie de la dénotation »). Dans *OD*, la notation quantificationnelle est considérée comme primitive (« je considère la notion de variable comme fondamentale »), et les expressions dénotantes sont définies dans les termes de ce langage. Sur cette présentation, voir notre prochain chapitre.

⁶⁸ C'est Russell lui-même qui distingue ces deux types de complexité. Cf. *Pples*, §58 : « La combinaison des concepts en tant que tels en vue de former de nouveaux concepts, plus complexes que leurs composants, est un sujet sur lequel on a, en logique, beaucoup écrit. Mais la combinaison des termes en tant que tels, en vue de former ce que, par analogie, on pourrait appeler des termes complexes, est une matière à laquelle les logiciens n'ont pas consacré le moindre examen. » (Trad. Roy, p. 89). Sur la complexité non propositionnelle, Cf. P. Hylton, *Russell, idealism, ...*, op. cit., pp. 256-259.

⁶⁹ Le texte cité dans la note précédente continue ainsi : « Six mots, d'un usage constant dans la vie de tous les jours, caractérisent également la mathématique, à savoir : tous [*all*], chaque [*every*], n'importe quel [*any*], un [*a*], quelque [*some*], et le [*the*]. Il est essentiel pour la correction du raisonnement que ces mots soient rigoureusement distingués les uns des autres ; mais c'est une matière où les difficultés abondent et les logiciens la négligent presque totalement » (trad. Roy, p. 89).

⁷⁰ *Pples* §46.

⁷¹ En cela, Wittgenstein est un héritier d'*OD* : la composition est pour lui essentiellement propositionnelle ; Cf. 28/5/15 : « « Signe composé » et « proposition » ont même signification ».

⁷² *OD*, trad. Roy, p. 206.

⁷³ Avec « Fx » pour « x est l'actuel roi de France » ; « Cx » pour « x est chauve ». Le iota renversé accolé au x dans « $\iota x Fx$ » désigne l'opérateur de description ; le *definiendum* « $C(\iota x Fx)$ » signifie donc « l'actuel roi de France est chauve ». En épousant au plus près sa structure, et en admettant que le domaine de variation de la variable se limite aux personnes, le *definiens* se lit : « il existe une personne [$\exists x$] qui est roi de France [Fx] et [\wedge] qui est unique (c'est-à-dire qui est identique à toute personne qui est roi de France) [$\forall y (Fy \Rightarrow y=x)$], et qui est chauve [Cx] ».

Le *definiendum* « $C(\text{t}x\text{F}x)$ » a la forme d'une proposition singulière sujet-prédicat, alors que le *definiens* « $\exists x (\text{F}x \wedge \forall y (\text{F}y \Rightarrow x=y) \wedge \text{C}x)$ » a la forme d'une proposition existentielle portant sur un prédicat complexe. La décomposition de « $C(\text{t}x\text{F}x)$ » n'épouse plus les articulations grammaticales du symbole. Loin d'être un guide, la grammaire devient un obstacle (une apparence) que le philosophe doit déjouer⁷⁴.

La modification du sens de l'analyse entraîne immédiatement une difficulté. Si la décomposition de la proposition n'est plus éclairée par la grammaire, qu'est-ce qui désormais la guide ? Dans *On Denoting*, le symbole « $C(\text{t}x\text{F}x)$ », à la différence de « $\exists x (\text{F}x \wedge \forall y (\text{F}y \Rightarrow x=y) \wedge \text{C}x)$ », est dit être non analysé. Qu'est-ce qui justifie une telle affirmation ? A l'époque des *Principles*, une telle question ne se posait pas (tout du moins, au niveau de la première partie de l'analyse) : la forme extérieure d'une expression correspondait alors toujours à sa forme réelle. Parce que ce n'est plus le cas en 1905, Russell, s'il veut donner un contenu à son concept d'analyse, doit définir un critère extra-linguistique permettant de différencier une expression analysée d'une expression qui ne l'est pas. Dit autrement, à la différence de ce qui se passait en 1903, l'écart entre forme apparente et forme réelle nous oblige à introduire des considérations épistémologiques dès la première phase, propositionnelle, de l'analyse. C'est, nous allons le voir de manière plus détaillée maintenant, le concept psychologique d'*acquaintance* qui joue, à partir de *On Denoting*, le rôle que tenait dans les *Principles* la grammaire.

La conception russellienne de l'*acquaintance* a assez peu varié entre 1903 et 1914. L'*acquaintance* a toujours désigné chez le philosophe une relation directe entre un esprit et des objets extérieurs⁷⁵. Si cette conception est restée stable, celle de sa fonction a par contre, comme l'a bien montré P. Hylton⁷⁶, considérablement évolué. Dans les *Principles*, c'est l'analyse logique qui, comme on vient de le voir, établit quels sont les termes de la proposition avec lesquels l'esprit est en relation. La psychologie ne fait alors qu'entériner des conclusions atteintes par ailleurs. Dans *On Denoting*, le fait de ne plus dissocier l'analyse de la proposition de l'analyse des termes conduit Russell à réévaluer les rapports entre logique et psychologie. Loin de n'être qu'un appendice, l'*acquaintance* impose dorénavant ses contraintes :

Quand nous n'avons pas de relation directe immédiate [*acquaintance*] avec quelque chose, [...] les propositions dans lesquelles cette chose est introduite au moyen d'une expression dénotante ne comptent pas vraiment cette chose parmi leurs constituants [...].⁷⁷

Russell est clair. Si, par exemple, l'expression « l'actuel roi de France est chauve » n'est pas complètement analysée, c'est parce que nous n'avons pas d'*acquaintance* avec l'actuel roi de France.

⁷⁴ *Philosophie de l'Atomisme Logique*, op. cit., trad. Roy, p. 413 : « Il y a un grand nombre de symboles incomplets en logique et ils sont la source d'une grande quantité de confusion et de fausse philosophie, parce que les gens sont induits en erreur par la grammaire ».

⁷⁵ Russell a constamment insisté sur la dimension anti-idéaliste de la notion ; Cf. *Pblms*, trad. Rivenc, p. 64 : « La capacité d'être en *acquaintance* avec ce qui n'est pas lui, avec ce qui est autre, est la principale caractéristique de l'esprit. ».

⁷⁶ Cf. *Russell, idealism*, ..., op. cit., pp. 367-372.

⁷⁷ *OD*, trad. Roy p. 217.

D'une absence de relation directe avec un des constituants apparents de l'expression propositionnelle, le philosophe conclut à l'existence d'un écart entre la forme du symbole et la forme de son contenu. C'est donc bien la notion psychologique d'*acquaintance*⁷⁸ qui constitue explicitement le nouveau guide de l'analyse : une expression propositionnelle n'est pas complètement analysée lorsque notre esprit n'a pas l'intuition directe du corrélat d'un de ses composants.

La psychologie n'est cependant investie, en 1905, que d'un rôle négatif. Si l'*acquaintance* nous permet d'affirmer qu'un énoncé n'est pas analysé, elle ne nous permet pas de déterminer quels sont les constituants réels de l'expression considérée. Dans les œuvres plus tardives, le rôle joué par la notion devient progressivement plus important. Comme nous y avons déjà fait allusion, dans les *Problems of Philosophy*, Russell effectue l'inventaire des objets avec lesquels l'esprit humain est en contact⁷⁹. La psychologie ne fournit plus ici seulement un point de départ au processus analytique ; elle détermine positivement ce à quoi ce processus doit aboutir. Même si le domaine de la psychologie s'étend considérablement durant la période, Russell déclare pourtant à de nombreuses reprises que l'analyse conserve une dimension logique. Le concept d'épistémologie désigne précisément la synthèse de la psychologie et de la logique⁸⁰, et qualifier une analyse d'épistémologique, c'est donc dans son esprit refuser de la réduire à sa composante psychologique. Le philosophe reste néanmoins très évasif sur la place qu'occupe la logique au sein de l'épistémologie : à quoi bon entreprendre une analyse, si avant de débiter, les constituants réels de la proposition sont déjà connus ? Tout se passe comme si la référence au concept psychologique d'*acquaintance*, qui permettait en 1905 de donner un sens à la notion d'analyse, vampirisait petit à petit l'ensemble de son contenu.

Mais le geste qui rend le nouveau concept d'analyse réellement inintelligible provient d'une autre partie du *corpus* russellien, partie dans laquelle la notion d'*acquaintance* joue également un rôle prépondérant. Nous voulons parler des différentes théories du jugement que Russell élabore à partir de 1908, et plus particulièrement du principe d'*acquaintance* qui leur est lié. Ce principe stipule que :

toute proposition que nous pouvons comprendre doit être composée uniquement de constituants dont nous avons l'expérience directe [*acquaintance*].

En effet, explique l'auteur :

Il faut bien que nous attachions *quelque* signification aux mots que nous utilisons pour parler de façon douée de sens au lieu d'émettre de simples sons ; et la signification que nous attachons aux mots doit être quelque chose dont nous avons l'expérience directe [*acquaintance*].⁸¹

⁷⁸ Ce point ne remet pas en cause l'idée, développée plus haut, selon laquelle les développements épistémologiques sont indépendants de la rupture logique de 1905. L'intervention de considérations psychologiques dans l'analyse est l'effet, et non pas la cause, de l'abandon des théories de la dénotation.

⁷⁹ Cf. par exemple *Pblms*, chap. 5 ; *Theory of Knowledge*, op. cit., I, 5-9.

⁸⁰ *Theory of Knowledge*, op. cit., p. 50 : « L'ordre épistémologique de déduction implique à la fois des considérations logiques et psychologiques. » (Cette phrase constitue le titre d'un paragraphe).

⁸¹ *Pblms*, chap. 5, trad. Rivenc p. 81. A la fin de *OD*, l'idée d'un tel principe apparaît déjà.

Dans les nouvelles théories de la proposition⁸², le jugement est une relation multiple entre l'esprit et des objets extérieurs (les « constituants objectifs » du jugement). Selon ces théories, il est impossible de comprendre⁸³ une proposition sans être en *acquaintance* avec toutes les entités avec lesquelles l'esprit est relié. Ceci vaut pour les jugements élémentaires mais également pour les jugements universaux. Saisir le sens de la proposition « $(\exists x)(x \text{ est roi d'Angleterre})$ » implique que l'on soit en contact avec l'universel « $x \text{ est roi d'Angleterre}$ »⁸⁴.

Le lien entre le principe d'*acquaintance*, dérivé des théories du jugement, et le concept russellien d'analyse est le suivant. L'idée selon laquelle on ne peut pas saisir le sens d'une expression sans être en relation directe avec la totalité de ses constituants conduit à affirmer que l'on ne peut pas comprendre un énoncé sans connaître sa forme réelle⁸⁵. Dès lors, deux situations, et seulement deux, sont envisageables. Soit l'esprit saisit le sens de l'expression propositionnelle qu'il considère et connaît par là même la structure logique de la pensée qu'elle exprime. Dans ce cas, l'analyse, achevée avant de débiter, est superflue. Soit l'esprit ne connaît pas directement tous les constituants de la proposition, mais alors c'est qu'il ne saisit pas le sens de l'expression. Toute analyse devient impossible, puisque l'expression propositionnelle est réduite, selon les termes de Russell, à une émission de sons (ou de marques graphiques) sans contenu⁸⁶.

Mesurons bien les conséquences désastreuses de ce principe d'*acquaintance*. Ce qu'il met en péril, ce n'est rien de moins que la possibilité même de l'analyse. Le philosophe est en effet devant une alternative dont les deux branches sont des impasses. Selon le principe d'*acquaintance*, Russell devrait en effet considérer sa propre analyse de 1905 :

(i)- soit comme une suite de remarques redondantes : si en effet on considère que l'auteur s'adresse à des locuteurs de l'anglais, c'est-à-dire à des lecteurs qui comprennent l'expression « *the actual King of France is bald* », alors le philosophe dévoile la forme réelle de cet énoncé à des personnes qui la connaissent déjà.

(ii)- soit comme un manuel d'apprentissage de la langue anglaise : si on pense que l'analyse russellienne apporte quelque chose de nouveau, alors il faut considérer que les lecteurs intéressés de

⁸² Comme les différences entre les théories du jugement ne sont pas ici pertinentes, nous ne les distinguerons pas.

⁸³ On ne trouve, à proprement parler, de théorie de la compréhension qu'en 1913 (*Theory of Knowledge*, op. cit., II, 1). Mais comme ce qui distingue la compréhension du jugement, c'est alors (*Ibid.*, II, 4, p. 137) seulement la nature de la relation qui relie l'esprit aux autres constituants (c'est-à-dire quelque chose qui, pour nous, n'a aucune importance), nous ne distinguerons pas les notions de compréhension et de jugement.

⁸⁴ Cf. *Pblms*, chap. 5, trad. Rivenc, p. 74

⁸⁵ On pourrait objecter qu'il y a une différence (du moins, avant 1913) entre être en *acquaintance* avec les éléments d'une proposition et être en *acquaintance* avec la forme de la proposition. Cette objection n'est cependant pas recevable. Le fait que différents complexes possèdent les mêmes composants constitue en effet une difficulté pour la théorie du jugement elle-même. Dans la théorie que désire construire Russell, l'*acquaintance* avec les constituants devrait suffire à déterminer la forme de la proposition.

⁸⁶ On reconnaît ici une anticipation du paradoxe de l'analyse. Une analyse correcte est en effet pour Russell une analyse dont on connaît déjà le résultat, donc une analyse superflue. Et toute analyse informative (qui, dans les termes employés ici, cherche à suppléer au manque d'*acquaintance*) est fautive, soit parce qu'elle modifie la forme réelle déjà connue de la proposition, soit parce qu'elle tend à doter de sens une expression qui n'en a pas. C'est Moore qui formule pour la première fois ce paradoxe dans une réponse à M. Langford, in *The philosophy of G. E. Moore*, Schlipp éd., Evanston and Chicago : Northwestern University Press, 1942, pp. 660-667. Voir également Carnap, *Meaning and Necessity*, op. cit., pp. 63 sq.

On Denoting sont des personnes qui ne comprennent pas l'expression « *the actual King of France is bald* » – que ce sont des enfants ou des étrangers cherchant à apprendre l'anglais.

Le texte fondateur de la philosophie analytique devrait donc apparaître, aux yeux même de son auteur, soit comme une série de remarques superflues et sans intérêt, soit comme un manuel d'enseignement de l'anglais ! Russell ne se reconnaît bien entendu pas dans cette dichotomie. Il prétend découvrir quelque chose, puisqu'il s'étonne lui-même de son analyse ; il s'adresse évidemment à ses pairs, philosophes de langue anglaise. Le problème est que le principe d'*acquaintance* rend ces deux objectifs inconciliables. La possibilité même de l'analyse logique, telle que Russell la développe en 1905, est remise en cause par ses théories du jugement⁸⁷.

Formulons les choses légèrement différemment. L'analyse russellienne présuppose l'existence d'une zone intermédiaire entre la saisie de la forme réelle et l'absence de compréhension d'une expression propositionnelle. Or, Russell, à cause de l'usage très étendu qu'il fait de l'*acquaintance*, ne parvient pas à penser la possibilité de cette position intermédiaire qu'il adopte pourtant constamment dans sa pratique analytique. Prenons l'exemple de la distinction entre les « *hard data* » et les « *soft data* »⁸⁸ que l'auteur expose dans *Our Knowledge of External World*. Les *soft data*, bien que non analysées, sont, insiste le philosophe, de véritables *data*, qui fournissent à l'analyse son point de départ. Les croyances du sens commun (les « *soft data* ») ont un *meaning* ; elles sont mêmes généralement vraies. En vertu du principe d'*acquaintance*, ceux qui les entretiennent ont donc, d'une manière ou d'une autre, une connaissance de leur forme logique. Mais précisément, pour penser la possibilité d'une analyse, Russell est obligé d'admettre que cette connaissance est seulement partielle :

Afin de comprendre une proposition [*sentence*], il est nécessaire d'avoir une connaissance à la fois de ses constituants et de l'instance particulière de la forme. [...] Ainsi, un certain genre de connaissance de la forme logique, bien que pour la plupart des gens cette connaissance ne soit pas explicite, est impliqué [*involved*] dans toute compréhension d'un discours. C'est l'affaire de la logique philosophique d'extraire cette connaissance de ses téguments concrets et de la rendre explicite et pure.⁸⁹

La connaissance de la forme logique des propositions du langage ordinaire est implicite. Mais comment envisager une telle connaissance implicite dans le cadre d'une philosophie de l'*acquaintance* ? L'*acquaintance* obéit à une logique binaire très fruste : soit un esprit a une relation directe avec un objet, soit il ne l'a pas. L'idée d'une *acquaintance* implicite ou partielle est absurde. Or les théories du jugement (*via* le principe d'*acquaintance*) étendent cette logique à la saisie du

⁸⁷ P. Hylton, alors même qu'il ne développe pas ce point, reconnaît l'existence du problème dans une note de son livre : « Un énoncé [*sentence*] complètement analysé est une expression qui reflète exactement le jugement qu'elle exprime. Puisque le jugement est présent à l'esprit de celui qui juge, on pourrait penser que la version complètement analysée de n'importe quelle expression que l'on comprend devrait être immédiatement accessible. Evidemment, cela n'est pas le cas pour Russell ; il n'explique cependant pas pourquoi cela ne l'est pas. » (*Russell, idealism, ...*, op. cit., note 52, p. 366).

⁸⁸ *Our Knowledge...*, op. cit., chap. 3, pp. 78-79. Les évidences sensibles et les vérités de la logique (c'est-à-dire les vérités dont on ne peut pas douter) appartiennent à la classe des *hard data* ; l'ensemble des croyances entretenues par la plupart des hommes, non explicitement dérivées d'autres prémisses, sont des *soft data*.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 53.

meaning d'une proposition, et interdisent en conséquence la possibilité de ce qu'il faudrait pouvoir penser, à savoir la possibilité d'une connaissance implicite de la forme logique⁹⁰.

Résumons. Le rôle que l'*acquaintance* joue après *On Denoting* est lié à l'émergence d'une nouvelle conception de l'analyse. La grammaire n'étant plus un guide sûr, l'appel à un principe extralinguistique est rendu inévitable. Nous avons souligné cependant que ce geste théorique ne va pas sans poser de graves problèmes. Les théories du jugement, en liant la compréhension d'une expression à l'*acquaintance* avec ses constituants réels, et en séparant par là même la saisie du sens de l'usage d'un langage, rendent superflue ou impossible toute analyse logique⁹¹. L'examen des textes de Russell, confirme donc, pour une part, le diagnostic de Dummett : la conception que défend le philosophe anglais est bien une conception associationniste puisque la relation entre un symbole et ce qu'il exprime y est conçue comme une relation externe. Il faut cependant insister sur le fait que ce diagnostic n'est que partiellement confirmé. Pour Dummett en effet, l'associationnisme de Russell se manifeste exemplairement dans le rôle qu'il fait jouer à l'*acquaintance* dans l'analyse. Or en réalité, comme nous venons de le voir, la dimension associationniste de la théorie russellienne rend extrêmement problématique toute pratique analytique. A l'inverse de ce que pense Dummett, il y a une très grande tension entre le concept d'analyse et la notion d'*acquaintance*. Nous voudrions montrer, dans un dernier temps, que cette tension n'a pas échappé au fin lecteur qu'est Wittgenstein.

Le concept d'analyse dans les *Carnets*

Wittgenstein, dès 1914, refuse d'accorder à la psychologie l'importance que Russell lui prête. Il écrit⁹² par exemple dans un texte daté du 3/9/14 :

Soit une question philosophique telle que, par exemple : la proposition « A est bon » est-elle de la forme sujet-prédicat ? ou bien : la proposition « A est plus clair que B » est-elle une proposition relationnelle ? *Comment une telle question peut-elle être en général résolue ? !* Quel genre d'évidence [*Evidenz*] peut me satisfaire en m'assurant – *par exemple* – qu'il faut donner une réponse affirmative à la première question ? (C'est une question exceptionnellement importante.) L'unique évidence [*Evidenz*] est-elle encore ici *cette* « évidence de soi » [*Einleuchten*] hautement douteuse ? [...] N'y a-t-il pas ici un défaut dans la position du problème, car il me semble n'avoir *aucune* intuition d'évidence à son sujet ; il semble que je pourrais affirmer à coup sûr que ces questions ne pourront jamais être décidées.⁹³

⁹⁰ Les textes dans lesquels Russell affirme l'existence d'un niveau intermédiaire entre la forme totalement analysée et le non-sens sont légion. Citons par exemple : *Introduction à la Philosophie Mathématique*, op. cit., chap. 1 ; *Philosophie de l'Atomisme Logique*, op. cit., chap. 1-2.

⁹¹ Il est très étonnant que Russell ne se soit jamais, à notre connaissance, inquiété des conséquences dévastatrices que son adhésion au principe d'*acquaintance* provoque. Cette cécité provient probablement du caractère non systématique de sa pensée. La régionalisation et la segmentation des problèmes permet de faire coexister des théories dont le rapport n'est pas questionné pour lui-même.

⁹² Les très nombreux fragments que Wittgenstein consacre dans les *Carnets* à la nature de l'analyse sont répartis en trois groupes : le premier débute le 2/9/14 et se termine le 11/10/14 ; le second commence le 5/5/15 et finit le 2/6/15 ; le dernier débute le 14/6/15 et finit 22/6/15. Les deux derniers blocs concernent plus spécifiquement la nature de la simplicité.

⁹³ Plus haut dans le fragment, Wittgenstein écrit : « Nous pourrions donc nous demander : y a-t-il une forme sujet-prédicat ? Y a-t-il une forme relationnelle ? Y a-t-il en général des formes telles que celles dont Russell et moi-même avons constamment parlé ? (Russell dirait : « oui, c'est évident de soi-même [*einleuchtend*] ». *Voire !*) / Donc, si *tout* ce que l'on a

Alors même qu'il envisage la possibilité d'un écart entre la forme apparente d'une expression (la forme sujet-prédicat ou la forme relationnelle) et sa forme réelle, Wittgenstein refuse de faire appel à un critère extra-linguistique permettant de distinguer les deux formes. Il n'y a aucune « évidence » psychologique, soutient-il, qui puisse m'assurer que la proposition « A est bon » est une proposition qui reflète la forme du fait qu'elle figure. Pour Russell, comme on l'a vu, une telle évidence existe ; l'*acquaintance* avec « A » et avec « x est bon » suffit à prouver que l'expression « A est bon » est complètement analysée. En rejetant tout recours à un critère psychologique, ce texte rompt donc avec l'ensemble de la réflexion russellienne.

Wittgenstein a une autre façon de présenter les choses. Il affirme à plusieurs reprises que toute expression, même non analysée, contient ce qui nous est nécessaire pour la comprendre, et qu'il est donc inutile de faire intervenir une intuition extra-linguistique supplémentaire pour déterminer son sens :

Les seules propositions dont les hommes ont besoin auront un sens telles qu'elles se présentent, et n'ont pas à attendre qu'une analyse vienne postérieurement leur en conférer un.⁹⁴

Contrairement à Russell, Wittgenstein soutient l'idée, d'inspiration fregéenne, selon laquelle le sens se manifeste complètement dans son symbole. Le philosophe parle encore, dans ce contexte, de la complète détermination du sens d'une proposition :

Toute proposition qui a un sens, a un sens *complet*, [...] de telle sorte que ce qui n'est pas encore dit en elle ne peut tout simplement pas appartenir à son sens.⁹⁵

Ou encore :

Réfléchir que même une proposition non analysée de la forme sujet-prédicat énonce clairement quelque chose de *tout à fait déterminé*.⁹⁶

Dire que le sens d'une expression est complètement déterminé, c'est refuser toute référence à une *acquaintance* qui donnerait, indépendamment de la forme symbolique elle-même, un contenu à une expression qui en serait sinon dépourvue.

Ce rejet dans les *Carnets* de l'*acquaintance* procède-t-il de la prise en compte des difficultés qu'il y a à concilier, chez Russell, la dimension psychologique et logique de l'analyse ? Même si ce refus

besoin de montrer est montré par l'existence de PROPOSITIONS sujet-prédicat, etc, ..., alors la tâche de la philosophie est autre que ce que j'admettais primitivement. Mais s'il n'en est pas ainsi, ce qui manque devrait être montré par quelque espèce d'expérience, ce que je considère comme exclu. » Cf. également : 4/9/14, 20/9/14, 11/10/14, 9/5/15, 30/5/15, 16/6/15.

⁹⁴ 17/6/15 (trad. Granger p. 123). Cf. aussi 4/9/14 : « L'identité logique du signe et du signifié consiste en ce qu'il n'est permis de reconnaître dans le signe ni plus ni moins que dans le signifié. / Si le signe et le signifié *n'étaient*, quant à la totalité de leur contenu logique, identiques, il faudrait qu'il y ait alors quelque chose de plus fondamental encore que la logique. »

⁹⁵ 16/6/15 (trad. Granger, p. 122). Voir également *Les Cours de Cambridge 1930-32*, trad. fr. Rigal, Mauvezin : TER, 1988, p. 17 : « La « description » n'est en aucune façon « incomplète », contrairement à ce que Russell présume par sa distinction entre « connaissance par *acquaintance* » et « description ». Il pense que la connaissance par *acquaintance* donne quelque chose de plus que la description. »

⁹⁶ 7/9/14 (trad. Granger p. 28).

semble plutôt provenir d'une méfiance instinctive vis-à-vis de la psychologie en général⁹⁷, force est de constater que Wittgenstein le met immédiatement en relation avec la question de la possibilité de l'analyse. Relevons par exemple le début du fragment daté du 3/9/14, dont la fin a été citée ci-dessus :

Comment est-il compatible avec la tâche de la philosophie que la logique doive prendre soin d'elle-même ? Si nous demandons, par exemple : tel fait est-il de la forme sujet-prédicat, il faut bien que nous sachions ce que nous entendons par « forme sujet-prédicat ». Il faut que nous sachions *si*, en tout état de cause, il y a une telle forme. Comment pouvons-nous le savoir ? « Par les signes ! ». Mais comment ? Nous n'avons en effet aucun *signe* de cette forme. Nous pouvons certes dire : nous avons des *signes* qui se comportent comme s'ils avaient cette forme, mais cela démontre-t-il qu'il doive y avoir réellement des faits de cette forme ? J'entends une fois qu'ils sont complètement analysés. Et de nouveau se pose alors la question : y a-t-il une telle analyse complète ? *Et sinon* : quelle est donc alors la tâche de la philosophie ? ! ! ?

Le refus de poser l'existence d'une intuition extra-linguistique compromet, explique l'auteur, la possibilité même du travail philosophique, c'est-à-dire la possibilité même de l'analyse. En s'interdisant de recourir à l'intuition, on se prive du seul moyen permettant de déterminer si la forme d'une expression coïncide avec la forme des faits, et donc, par là même, de la seule possibilité de distinguer entre forme apparente et forme réelle d'un symbole.

La plupart du temps, Wittgenstein, plutôt que d'abandonner purement et simplement le concept d'analyse, se demande comment son stade final peut être déterminé. Puisque plus aucune *acquaintance* ne permet d'arrêter le processus, il semble que la seule analyse encore envisageable soit une analyse qui continue indéfiniment, c'est-à-dire une analyse infinie⁹⁸. On trouve cependant des textes où Wittgenstein va plus loin, où il paraît admettre que le concept d'analyse est vague et contradictoire. On peut citer par exemple :

La question : « y a-t-il des choses simples ? » continue de donner l'illusion qu'elle a un sens. Et pourtant il faut qu'elle soit un non-sens.⁹⁹

Le philosophe ne remet pas en cause la possibilité de traduire une même proposition dans différentes notations ; ce qu'il critique, c'est seulement l'idée qu'un certain langage reflète mieux que d'autres la forme de la pensée. Ainsi :

La représentation au moyen de noms indécomposables [*unzerlegbare Namen*] n'est-elle pas *seulement un système* [sous entendu : un système parmi d'autres et comme les autres] ?¹⁰⁰

Wittgenstein ne franchit néanmoins que très rarement le pas et refuse bien souvent d'aller jusqu'à rejeter la différence, présente dans le *Tractatus*, entre langue analysée et langage ordinaire. « *Il y a en*

⁹⁷ Aucun élément ne prouve par exemple que Wittgenstein ait perçu que le principe d'*acquaintance* ruinait la possibilité de l'analyse.

⁹⁸ C'est dans le second et troisième bloc de paragraphes consacrés à l'analyse que Wittgenstein examine cette idée. Cf. par exemple 17/6/15 : « *Est-il a priori clair que nous devons parvenir par analyse [Zerlegung] à des composants simples - cela est-il déjà contenu dans le concept d'analyse, - ou bien une analyse ad infinitum est-elle possible ? Ou finalement y a-t-il une troisième hypothèse ?* ». Le philosophe paraît, dans les nombreux textes qu'il consacre à cette notion, hésiter entre deux options : admettre la possibilité d'une décomposition infinie (17/6/15 : « Rien ne paraît plus s'opposer à une analyse infinie »), ou au contraire refuser cette possibilité, sous prétexte que la complexité du sens est nécessairement finie (9/5/15, 23/5/15, 18/6/15).

⁹⁹ 5/5/15 (trad. Granger, p. 96) ; Cf. aussi 7/10/14, 11/10/14.

tout cas un processus d'analyse », écrit-il le 9/5/15. La très grande perplexité du philosophe provient précisément de sa volonté de concilier cette affirmation avec le rejet de toute forme d'*acquaintance*. Le texte continue : « *Il y a en tout cas un processus d'analyse*. Et ne peut-on alors demander si ce processus a bien un terme, et dans ce cas, quel est ce terme ? ».

Tout se passe donc comme si Wittgenstein cherchait à reprendre le concept russellien d'analyse sans consentir à en payer le prix, c'est-à-dire sans accepter de faire jouer le moindre rôle à des considérations extra-linguistiques. On pourrait dire, en reprenant les concepts utilisés par Dummett, que l'auteur des *Carnets*, adoptant une conception réfléchissante du symbolisme, tente infructueusement de maintenir l'idée qu'une analyse logique est malgré tout possible. La dichotomie dummettienne n'est donc pas simplement une grille de lecture que nous plaquons sur le *Tractatus* ; elle est une alternative que Wittgenstein lui-même pose et cherche à dépasser, sans apparemment y parvenir, dans les *Carnets*.

L'examen des réflexions que le philosophe consacre, à la même époque, à la notion de simplicité¹⁰¹ confirme l'interprétation proposée ici. Les objets simples sont définis de manière très générale par Wittgenstein comme ce que désignent les parties des propositions complètement analysées ; dans cette définition, le simple est relativisé au processus d'analyse. La difficulté est que le processus d'analyse, dans la mesure où il n'est plus guidé par la forme grammaticale de la proposition, semble devoir être, à son tour, fondé sur une idée extra-linguistique de la simplicité ; mais comment caractériser non linguistiquement la simplicité sans invoquer une intuition ? On retrouve ici toujours la même alternative : soit on admet la possibilité d'une intuition extra-linguistique du simple capable de donner un sens à l'analyse ; soit on accepte l'idée qu'il y a un cercle vicieux dans la notion de simplicité, et on abandonne ce concept, ainsi que le projet d'analyse qu'il sous-tend.

Dans les *Carnets*, Wittgenstein juxtapose deux types de remarques dans lesquelles chacune des solutions est développée pour elle-même :

(i)- L'auteur soutient dans certains passages que nous ne pouvons pas déterminer ce qui est simple indépendamment de ce qui nous est donné comme tel dans le langage. Tous les objets qui ont un nom sont, selon ce principe, réellement simples :

Il semble – du moins pour autant que je puisse voir maintenant – qu'on ne s'en tire pas par l'élimination des noms au moyen de définitions. Les objets spatiaux complexes, par exemple, me paraissent, en n'importe quel sens, être essentiellement des choses. Je les vois, pour ainsi dire, comme des choses, – et leur désignation par des noms me paraît plus qu'un simple artifice de langage.¹⁰²

¹⁰⁰ 17/6/15 (trad. Granger p. 124).

¹⁰¹ Wittgenstein aborde ce thème dans les deux dernières séries de paragraphes : 5/5/15-2/6/15 et 14/6/15-22/6/15.

¹⁰² 13/5/15 (trad. Granger modifiée, p. 99). Dans de multiples textes (14/5/15, 16/5/15, 23/5/15, 24/5/15, 30/5/15, 14/6/15, 20/6/15) Wittgenstein refuse d'assimiler les noms ordinaires à des artifices linguistiques. Retenons ce passage, « poétique » : « D'où vient ce sentiment : « A tout ce que je vois, à ce paysage, à la danse aérienne des pollens, à tout cela je puis donner un nom ; et qu'appellerions-nous donc noms, sinon cela ? » » (30/5/15) – et cette formulation, datée du 1/5/15, qui reprend la distinction russellienne entre les *soft data* et les *hard data* : « Ma méthode ne consiste pas à séparer le dur du mou, mais à voir la dureté du mou » (les mots conçus par Russell comme des descriptions – du mou – sont considérés comme de véritables noms – du dur – par Wittgenstein).

S'il y avait une analyse possible, c'est-à-dire si la plupart des noms des langues usuelles étaient des constructions logiques comme le pense Russell, alors ces symboles ne dénommeraient pas véritablement les objets qu'ils semblent désigner : leur unité ne serait que symbolique, elle ne serait pas réelle. Wittgenstein refuse cela. Il retourne, pourrait-on dire, l'argument de l'*acquaintance* contre Russell : si ce qui est simple doit être déterminé par intuition, alors il faut faire confiance à nos intuitions les plus ordinaires, qui nous présentent les « objets matériels », non comme des fictions logiques, mais comme de véritables choses.

(ii)- Mais le philosophe affirme dans d'autres textes qu'une analyse de ce qui nous apparaît linguistiquement simple est possible. Wittgenstein reprend alors la thématique russellienne : il y a des expressions usuelles qui paraissent être des noms mais qui sont en réalité des constructions logiques artificielles, ou comme il le dit ici, des réifications. Ainsi :

Nous pouvons même concevoir comme chose un corps saisi dans son mouvement, *et même pris avec son mouvement*. Ainsi la Lune, en tournant autour de la Terre, se meut-elle autour du Soleil. Il me paraît clair qu'il n'y a dans cette réification [*Verdinglichung*] rien d'autre qu'une manipulation logique, dont la possibilité peut du reste être hautement significative.
Ou bien considérons des réifications telles que : une mélodie, une proposition parlée.¹⁰³

Le sentiment que les noms ordinaires sont de véritables noms coexiste donc avec l'idée que ce qui n'est manifestement qu'une construction logique peut nous apparaître comme une chose. Les deux affirmations sont incompatibles. Si on refuse tout recours à une intuition extra-linguistique de la simplicité, il faut admettre qu'une mélodie, une proposition parlée, etc... sont simples. Inversement, si on introduit une distinction entre simple et complexe, il faut admettre que la plupart de nos intuitions spontanées concernant le simple sont incorrectes. Wittgenstein doit rejeter une des deux thèses ; il ne parvient pas dans les *Carnets* à décider laquelle.

Dans le *Tractatus*, des traces de ce conflit sont encore visibles. Les noms ordinaires y sont pensés comme des noms apparents (des symboles du complexe) ; mais la simplicité n'est pas définie extra-linguistiquement de sorte que l'on ne sait pas pourquoi un nom ordinaire n'est pas simple. La tension affleure en 5. 55 sq., où Wittgenstein juxtapose ces deux remarques :

- (i)- Si je ne puis fixer *a priori* les propositions élémentaires, vouloir les fixer doit conduire à ce qui est manifestement dépourvu de sens. (5. 5571)
- (ii)- Il doit pouvoir être fixé *a priori*, par exemple, si je peux me trouver obligé de dénoter quelque chose au moyen du signe d'une relation à 27 termes. Mais avons-nous proprement le droit de poser la question ? Pouvons-nous proposer une forme de signe sans savoir s'il peut lui correspondre quelque chose ? [...] (5. 5541-5. 5542)

Le premier paragraphe semble correspondre au premier genre d'extraits des *Carnets* : la fixation de la forme des propositions élémentaires ne peut être effectuée qu'au terme d'une analyse linguistique. La deuxième remarque paraît reprendre l'idée développée dans le second type de texte : pour penser la

¹⁰³ 19/5/15 (trad. Granger pp. 101-102). Cf. aussi 13/5/15, 20/5/15, 21/6/15 (« Il semble toujours qu'il y ait des objets complexes fonctionnant comme objets simples, et aussi des objets *réellement* simples, comme les points matériels en physique, etc. »), 30/5/15, 17/6/15 (où il affirme que la complexité spatiale est une complexité logique) ; Cf. aussi 3. 24.

possibilité de l'analyse, il est nécessaire de posséder des critères permettant *a priori*, avant l'analyse, de donner un sens à « complètement analysée ». Il y a bien une différence entre les noms simples, qui désignent les objets et les autres signes (ii) ; mais il n'y a aucun moyen de déterminer comment on distingue les noms authentiques des noms apparents (i).

Il faut prendre la mesure de la gravité du problème : si l'idée même de simplicité ou d'analyse est rejetée, des pans entiers du *Tractatus* deviennent problématiques. La notion d'objet simple, nous l'avons vu dans le second chapitre, joue un rôle essentiel dans la conception que Wittgenstein se fait de la logique. Les propositions élémentaires, sur la bipolarité desquelles est fondé l'ensemble de la conception tractatuséenne, sont constituées de représentants d'objets simples. Si on nie l'existence d'un langage complètement analysé, la théorie de la proposition élémentaire, et avec elle, les théories de molécularité et de l'inférence s'effondrent. Que les langues ordinaires n'aient pas la forme de la pensée est une chose ; que l'on ne puisse pas même parler de la forme de la pensée en est une autre. Or si Wittgenstein renonçait à l'analyse (le rejet de toute forme d'intuition extra-linguistique semble l'y contraindre), c'est à cette extrémité qu'il faudrait en venir¹⁰⁴.

Attirons, pour finir, l'attention sur un point : les textes sur la simplicité que l'on vient de commenter sont souvent utilisés pour tenter de déterminer ce que le premier Wittgenstein entend par objets simples. J. et M. Hintikka les exploitent pour montrer que l'objet, c'est le *minimum visibile*, c'est-à-dire les *sense-data* ; J. Griffin pour montrer au contraire que « objet » est synonyme de « point matériel »¹⁰⁵. Selon nous, une telle utilisation de ces textes provient d'une profonde incompréhension de leur véritable enjeu. Wittgenstein ne cherche en effet pas à répondre à la question de la nature des objets simples ; il cherche à déterminer s'il y a un sens à poser une telle question. Cette dernière interrogation se situe en amont de la précédente : il se pourrait qu'il faille abandonner la distinction entre simple et complexe ; il se pourrait qu'il n'y ait pas de simple. Dans ce cas, vouloir identifier des objets simples serait tout bonnement absurde. Ajoutons que si Wittgenstein répugne à abandonner le concept de simplicité, ce n'est pas parce qu'il a une idée très claire de ce que pourraient être les objets simples, mais parce qu'il cherche à maintenir la possibilité du processus d'analyse. Vus dans cette perspective, les différents exemples d'objet ne constituent pas, comme le croient les Hintikka et J. Griffin, des réponses à la question de la nature des simples, mais sont des expériences de pensée destinées à mieux cerner ce qu'est l'analyse logique et ce qu'elle présuppose.

* * *

¹⁰⁴ Nous verrons dans le chapitre 5 comment Wittgenstein, alors même qu'il rejette toute conception d'une intuition extra-linguistique, parvient à maintenir, dans le *Tractatus*, une distinction entre langage analysé et langage non analysé.

¹⁰⁵ Cf. *supra*. Dans les *Carnets*, Wittgenstein assimile les simples parfois aux *sense-data* (6/5/15, 7/5/15, 24/5/15, 25/5/15, 18/6/15, 19/6/15), parfois aux objets physiques (17/6/15, 20/6/15, 21/6/15), parfois également à d'autres choses : à des propriétés élémentaires (comme celle du cercle d'avoir une forme circulaire, Cf. 18/6/15), ou à des instants (22/5/15, 19/6/15).

La distinction entre théorie associationniste et théorie réfléchissante de l'expression explique à première vue de manière assez satisfaisante les différences entre les conceptions russellienne et frégeenne du langage. La lecture dummettienne permet notamment de saisir les raisons pour lesquelles l'analyse et la psychologie n'ont pas, chez Frege, la place qu'elles occupent chez l'auteur de *On Denoting*.

L'examen des textes de Russell conduit toutefois à mettre en doute sur un point la pertinence de cette interprétation. Analyse et psychologie, si l'on en croit Dummett, marcheraient, chez le philosophe anglais, main dans la main. Or il n'en est en réalité rien. Nous l'avons montré, il y a une très grande tension, pour ne pas dire une contradiction, entre la fonction que Russell assigne à la psychologie et celle qu'il attribue à l'analyse logique. Si l'*acquaintance* apparaît dans un premier temps comme le moyen le plus simple d'introduire un écart entre la forme apparente et la forme réelle d'une expression, cet expédient se révèle très vite extrêmement difficile à manipuler, dans la mesure où il fait apparaître la forme linguistique elle-même (la forme apparente) comme quelque chose de complètement inessentiel.

Nous avons présenté dans ce chapitre la théorie du symbolisme développée par l'auteur du *Tractatus* comme un mélange hétéroclite de thèses russelliennes et de remarques frégeennes. Le détour par Russell et les *Carnets* nous laisse toutefois espérer mieux. Il nous a en effet appris que la conception russellienne n'est pas satisfaisante pour qui veut penser la possibilité d'une analyse logique (non psychologique), et que l'auteur des *Carnets* le sait. La théorie de Wittgenstein apparaît ainsi sous un jour nouveau : non pas tant comme le produit d'un éclectisme de mauvais aloi que comme le résultat d'un effort visant à donner un statut théorique clair à la pratique analytique russellienne. Avant de reprendre les textes du premier ouvrage de Wittgenstein et de réévaluer leur cohérence, nous allons dans le prochain chapitre examiner de façon plus détaillée l'analyse russellienne, telle qu'elle est exemplifiée de façon paradigmatique dans *On Denoting*.

LE SYMBOLE INCOMPLET

Nous nous sommes, au chapitre précédent, plus intéressé à ce qui environne la nouvelle analyse logique effectuée par Russell qu'à cette analyse elle-même. Nous avons montré comment la nouvelle conception se substituait à l'ancienne théorie de la dénotation, comment elle obligeait à poser autrement les relations entre logique et psychologie, comment elle entraînait en conflit avec des pans entiers de la pensée russellienne. Mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas véritablement décrit la façon dont le philosophe procède dans *On Denoting*. Dans ce chapitre, au lieu d'examiner ce que Russell dit de sa pratique analytique, nous allons nous pencher sur cette pratique elle-même et essayer d'en dégager les présupposés.

La thèse que nous défendrons est que l'analyse russellienne nous donne les moyens de dépasser l'opposition dummettienne entre conception réfléchissante et conception associationniste de l'expression. Russell nous offre en 1905 l'exemple concret d'un symbole qui ne réfléchit pas isomorphiquement la pensée qu'il exprime et qui n'est cependant pas arbitrairement relié à son sens. Si la langue ordinaire déforme la structure du contenu exprimé, des règles logiques gouvernent dans *On Denoting* la transition entre la forme du symbole usuel et celle de l'expression analysée. Autrement dit, pour saisir ce qu'est la pratique analytique russellienne, il faut à la fois refuser l'approche réfléchissante et l'approche associationniste du phénomène expressif. Comme nous le soupçonnions, l'alternative posée par Dummett ne permet pas de rendre compte du travail effectué par Russell en 1905.

Nous commencerons par exposer une interprétation assez répandue selon laquelle l'auteur de *On Denoting* reprend, en l'étendant, l'analyse des expressions de la généralité effectuée dans la *Begriffsschrift*. Nous montrerons que cette description manque l'originalité de la théorie russellienne et nous construirons, en nous servant d'une remarque de P. T. Geach, une autre manière de mettre en rapport Frege et Russell. La seconde partie sera consacrée à l'explicitation des présupposés philosophiques de la nouvelle pratique logique. Nous chercherons à montrer que l'analyse russellienne implique une conception élargie de l'expression dans laquelle les règles d'usage du signe sont considérées comme faisant partie intégrante du symbole. Enfin, dans un dernier temps, nous nous intéresserons à la façon dont les symboles incomplets sont employés dans les *Principia*.

Analyse fregéenne et analyse russellienne

Dans le chapitre précédent, notre brève description de *On Denoting* était la suivante : Russell élimine les concepts dénotants en utilisant les ressources du langage des prédicats du premier ordre. Une comparaison avec la découverte de la quantification par Frege semble alors naturellement s'imposer.

Russell effectuerait, en ce qui concerne les expressions de la forme « C(le F) », le même travail que Frege avait effectué pour les expressions de la forme « C(tous les F) » : tous deux substituerait à un symbole qui contient un signe sans référence (sans *meaning*) une expression logiquement ordonnée, dans laquelle tous les signes désignent un objet. Autrement dit, il y aurait une analogie entre la découverte fregéenne de la notation quantificationnelle, permettant d'écrire :

(1) C(tous les F)

comme une implication formelle :

(1L) $\forall x(Fx \Rightarrow Cx)$

et la découverte russellienne permettant d'écrire :

(2) C(le F)

comme une existentielle de la forme :

(2L) $\exists x (Fx \wedge \forall y(Fy \Rightarrow y=x) \wedge Cx)$.

Dans les *Principles*, Russell considérait, contrairement à Frege, que des énoncés comme (1) reflétaient leur contenu. Le symbole « Tous les F » était alors conçu comme le nom d'un concept dénotant. Dans la mesure où il élimine ce genre d'expression, Russell en revient finalement en 1905 à une position qui était déjà celle de Frege en 1879. Ce retour à l'orthodoxie fregéenne s'accompagne cependant d'une extension de l'usage de la quantification au-delà de ce qui avait été imaginé par Frege. En 1903, les expressions (1) et (2) étant toutes les deux considérées comme dénotantes, la manière d'éliminer (1) devait aussi s'appliquer à (2)¹⁰⁶. Cette croyance, conservée en 1905, est à l'origine¹⁰⁷ de l'analyse non fregéenne de (2) en (2L). L'élimination des concepts dénotants autres que la description définie est un simple retour à Frege ; la réduction des descriptions définies dans l'écriture quantificationnelle prolonge en revanche, d'une manière inattendue, l'œuvre du philosophe allemand.

Cette présentation de la dimension logique, non épistémologique, de *On Denoting*, semble tout à fait correcte. Elle pose toutefois une difficulté. Lorsque Frege « analyse » (1) en (1L), il ne réintroduit pas ensuite le symbole « tous les F ». Dire que les expressions comportant « tous les F » ont été analysées, c'est précisément affirmer qu'elles n'apparaissent pas dans l'idéographie. On pourrait s'attendre à ce que la situation soit la même chez Russell. L'expression « le F », parce qu'elle n'a aucun *meaning*, devrait disparaître de la notation logiquement ordonnée. Une telle élimination devrait d'ailleurs être même encore plus rigoureuse que chez Frege puisque, si chez ce dernier une expression sans référence exprime encore un sens, une expression sans *meaning* n'est chez Russell qu'un gribouillis sans signification. Le philosophe anglais utilise pourtant abondamment dans les *Principia* le symbole descriptif « $\iota x \phi x$ » qu'il dote d'un indicateur de portée : « $[\iota x Cx]$ ». Bien que les descriptions définies

¹⁰⁶ Frege rejette une telle homogénéité. Dans les *Grundgesetze*, il traite l'opérateur de description comme un concept de second ordre logiquement primitif.

¹⁰⁷ Elle est également à l'origine du retard de Russell par rapport à Frege. Dans les *Principles*, Russell sait que l'énoncé « Tous les F sont G » peut être représenté symboliquement par une implication formelle. Mais, parce qu'il ne parvient pas à paraphraser dans la notation péanienne l'expression « Le F est G », il refuse alors d'éliminer les concepts dénotants. Ce n'est qu'en juin 1905, si on en croit P. Hylton, qu'il parvient à traduire les descriptions définies (Cf. *Russell, idealism...*, op. cit., p. 260).

ne soient pas des noms authentiques, bien qu'elles n'aient pas de *meaning*, bien qu'elles soient donc des expressions logiquement impures, Russell continue à les employer lorsqu'il fait de la logique. Autrement dit, le comportement de Russell est analogiquement celui qu'aurait eu Frege, s'il avait continué à utiliser dans son système des symboles de la forme (1), après avoir pourtant affirmé que les expressions de ce genre s'analysent dans les *Grundgesetze* en (1L)¹⁰⁸.

Une telle attitude est à première vue très étrange. Un minimum de cohérence voudrait que l'on maintienne soit que les descriptions définies sont des symboles analysables qui n'appartiennent à aucune notation logique, soit qu'elles sont des expressions logiques analysées. Cette « incohérence » a valu à Russell des jugements sévères. Dummett, par exemple, écrit :

Russell doit recourir à d'encombrantes [*cumbersome*] notations auxiliaires pour indiquer à l'intérieur de quel prédicat, c'est-à-dire à l'intérieur de quelle partie de la proposition, apparaissent les descriptions définies ; et cela produit un symbolisme très peu attrayant.

[Cette difficulté] provient seulement du fait que Russell n'a pas mené sa théorie jusqu'à son terme naturel. Si les descriptions définies ne sont pas d'authentiques termes singuliers, mais sont uniquement, en tant que tels, des déguisements [*masquering*], alors dans un symbolisme logique proprement construit elles ne devraient plus apparaître comme déguisées.

Selon Dummett, Russell n'aurait pas dû introduire de symboles incomplets dans le langage des *Principia*. Une telle introduction est une erreur ; non pas une erreur logique, puisque toutes les inférences dans lesquelles de tels symboles interviennent peuvent être réécrites sans ces symboles – mais une erreur philosophique parce qu'une telle présentation annule la distinction entre nom et symbole incomplet. Cette erreur est explicable : Russell serait tellement surpris par son analyse qu'il chercherait à mimer une syntaxe avec laquelle il ne veut pas rompre complètement. Elle n'en est pas moins inexcusable. La réintroduction du symbole incomplet est un recul par rapport à la découverte de la forme réelle de l'expression propositionnelle comportant des descriptions.

Nous sommes en complet désaccord avec ce genre d'analyse. Selon nous, l'introduction russellienne d'un symbole de description ne constitue pas une régression, mais au contraire la manifestation d'une modification profonde du rapport entre logique et langage, tel qu'il est envisagé par Frege. La condamnation de Russell par Dummett a pour origine l'assimilation de l'analyse fregéenne de (1) en (1L) à l'analyse russellienne de (2) en (2L). C'est cette assimilation qui est, nous semble-t-il, abusive. En nous concentrant sur le cas des descriptions définies, nous allons proposer dans ce qui suit une lecture alternative, fondée sur une autre comparaison entre Frege et Russell. Cette lecture manifeste mieux, nous semble-t-il, le caractère profondément novateur de l'analyse de 1905.

¹⁰⁸ Nous reprenons ici une présentation de P. de Rouilhan (*Russell, ...op. cit.*, p. 121) : « Russell a découvert, ou cru découvrir, qu'un énoncé de forme grammaticale « G(le A) » était en réalité (sous une certaine restriction touchant à la « portée » de la description) de forme logique « $(\exists_{Ax})(\forall_{Ay}) y=x \wedge Gx$ ». Mais, ayant fait, ou cru faire, cette découverte, le voilà qui réintroduit dans le langage formel la notation assortie d'un marquage, parfois omis, des portées. C'est comme si, ayant découvert qu'un énoncé de forme grammaticale « G(quelque A) » est en réalité (sous une certaine réserve touchant à la « portée » de l'expression quantifiée) de forme logique « $(\exists_{Ax})Gx$ », Frege avait cherché à réintroduire dans la *Begriffsschrift* la notation trompeuse du langage ordinaire. »

La traduction de la phrase « L'actuel roi de France est chauve » est dans *On Denoting* : $\exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow y=x) \wedge Cx)$. Dans les *Principia*, Russell attache à la description définie, un opérateur de portée permettant de distinguer les occurrences primaires et secondaires de la description ; « L'actuel roi de France est chauve » s'écrit alors : $[txFx]C(txFx)$ ¹⁰⁹, et la règle de traduction s'énonce ainsi :

$$(3) \quad [txFx]C(txFx) = \exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow y=x) \wedge Cx) \text{ Déf}$$

Le contexte du symbole incomplet est ici une fonction propositionnelle particulière « x est chauve ». Selon Russell, on peut lui substituer n'importe quelle fonction de même type sans modifier la forme de la traduction. On a donc l'analyse plus générale :

$$(4) \quad [txFx]\Phi(txFx) = \exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow y=x) \wedge \Phi x) \text{ Déf}$$

La possibilité de mettre en variable le contexte est commune à toutes les définitions que donne Russell dans *On Denoting*¹¹⁰.

L'expression (4) est une définition ; elle peut se lire de gauche à droite ; on a alors une analyse du symbole incomplet « $txFx$ ». Mais elle peut aussi se lire de droite à gauche et on a alors une synthèse du même symbole à partir du langage analysé. Au lieu de considérer (4) comme une analyse, nous allons ici la concevoir comme la synthèse de l'unité symbolique « $txFx$ » à partir d'une expression dont tous les constituants ont un *meaning*¹¹¹. Quelle procédure logique permet d'effectuer une telle opération ?

C'est ici qu'une comparaison avec Frege nous semble pertinente. Dans le §30 de *Grundgesetze*, Frege énonce deux règles permettant d'étendre le vocabulaire de l'idéographie. La première stipule que l'on peut, à partir d'une expression idéographique insaturée et d'un nom d'objet, former un nouveau signe d'objet. La seconde stipule que l'on peut, à partir d'une expression complexe saturée, mettre en variable un des constituants du symbole et former ainsi un nouveau nom. L'exemple, célèbre, que prend Frege au §9 de la *Begriffsschrift* est celui de la formation de diverses fonctions à partir de la proposition « Caton a tué Caton » :

Si nous considérons « Caton » comme substituable dans sa première occurrence, « tuer Caton » est la fonction ; si nous considérons « Caton » comme substituable dans sa seconde occurrence, « être tué par Caton » est la fonction ; si, finalement, nous considérons « Caton » comme substituable dans ses deux occurrences, « se tuer soi-même » est la fonction.

En mettant en variable le nom « Caton » à l'une ou l'autre de ses occurrences, il est possible de construire trois fonctions, qui, en admettant que la proposition « Caton a tué Caton » et le nom « Caton » aient une référence, ont elles-mêmes une référence. Ici, les fonctions formées sont du premier ordre ; mais il est tout à fait possible, chez Frege, de mettre en variable une fonction du

¹⁰⁹ Pour un examen des raisons précises d'une telle introduction, voir *infra*.

¹¹⁰ Cf. *OD*, trad. Roy, p. 204.

¹¹¹ Bien entendu, ce n'est pas ce qui intéresse Russell. Le philosophe est avant tout séduit par la possibilité de dissoudre l'unité symbolique « incomplète » dans le langage de base. En droit, nous sommes cependant parfaitement fondé à considérer les définitions russelliennes comme des synthèses.

premier ordre, et de construire ainsi un nom de fonction de second ordre – de considérer « a tué » comme étant substituable, et de former ainsi la fonction du second ordre « être une relation que Caton a avec lui-même »¹¹².

La synthèse, exprimée en (4), peut être décrite comme le résultat de l'application de la seconde règle fregéenne de formation de noms. En extrayant la fonction propositionnelle « Cx » dans l'expression « $\exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow y=x) \wedge Cx)$ », on forme le nom d'un concept de second degré « $\exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow y=x) \wedge \Phi x)$ ». Dans cette dernière expression, seule Φx est variable (elle est ce que Russell nomme le contexte), le reste de l'expression demeure constant. Autrement dit, si l'on avait demandé à Frege : « le *definiens* de la description définie a-t-il une référence ? » –, il aurait répondu positivement et affirmé que (4) définit un concept de second ordre¹¹³. Comme le dit P. T. Geach :

Quand Russell dit que les expressions comme 'le roi de France' ne sont pas des noms mais des symboles incomplets, il est en train de dire ce qui serait formulé dans la terminologie fregéenne ainsi : « dans 'le roi de France est chauve', 'le roi de France' n'est pas le nom d'un objet ; ce qu'il dénote est quelque chose d'incomplet, *ungesättigt* – un concept de second degré, sous lequel *chauve* est faussement affirmé tomber. [...] » Il doit être souligné, cependant, que Frege lui-même fait une théorie complètement différente des descriptions définies.¹¹⁴

En adoptant une notation proche de celle de Frege, on aurait pu introduire un nom de fonction de second ordre « $(\Delta_{Fx})\Phi x$ »¹¹⁵, tel que :

(5) $(\Delta_{Fx})\Phi x = \exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow y=x) \wedge \Phi x)$ Déf.

« $(\Delta_{Fx})\Phi x$ » est une nouvelle forme de quantificateur, dont le rapport avec le quantificateur ordinaire « $\exists x$ » est explicité dans la définition (5). Le *definiens* de « $(\Delta_{Fx})\Phi x$ » est le même que le *definiens* de « $[1xFx]\Phi(1xFx)$ », de sorte qu'on peut écrire :

(6) $(\Delta_{Fx})\Phi x = [1xFx]\Phi(1xFx)$

(6) dit que les façons de construire le concept de second ordre fregéen et le symbole incomplet russellien sont identiques.

Les notations russellienne et fregéenne sont-elles pour autant équivalentes ? Chez Russell, « $1xFx$ » apparaît dans l'argument d'une fonction de premier ordre. Frege n'aurait certainement jamais admis ce

¹¹² Dans le §30 des *Grundgesetze*, Frege n'envisage pas explicitement la mise en variable d'une fonction de premier ordre. Cette absence est due au fait que le philosophe croit possible d'en revenir toujours dans ses déductions (à une exception près) au premier ordre, grâce à l'axiome V et à la considération des parcours de valeurs (Cf. *Gg* §25). Il n'en reste pas moins que la formation de fonction du second ordre, si elle n'est pas dans les *Grundgesetze* utile, est tout de même possible. Dans la troisième partie de la *Begriffsschrift*, Frege ne cesse de construire des fonctions de second ordre en mettant en variable des fonctions de premier ordre.

¹¹³ Frege affirme que les définitions contextuelles sont incorrectes (*Gg* II, §§66-67). On pourrait donc croire que les définitions de *On Denoting* sont, d'un point de vue, fregéen mal construites. Il n'en est en réalité rien. A partir du moment où Φx est perçu comme une variable de fonction, les analyses russelliennes sont, selon les critères mêmes de Frege, irréprochables. Pour lui en effet (*Gg* I, §33 ; II, §66), les définitions de concept font irrédûctiblement apparaître des lettres de variable. Ce ne sont donc pas les définitions elles-mêmes, mais, comme on va le voir, l'interprétation de ces définitions que Frege aurait rejetée.

¹¹⁴ *Translation from the Philosophical Writings of G. Frege*, P. T. Geach et M. Black eds., Oxford : Blackwell, 1952, p. 51.

¹¹⁵ La notation des concepts de second ordre de Frege correspond à celle des quantificateurs descriptifs, utilisée ici pour des raisons de commodité. Un concept de second ordre se note dans les *Grundgesetze* : « $M_{\beta}(\Phi(\beta))$ » (Cf. §25), où Φ est

qu'il aurait considéré comme une absurdité : un concept de second ordre ne peut pas figurer dans l'argument d'un concept de premier ordre¹¹⁶. Mais malgré tout, il faut insister sur le fait que, d'un point de vue logique, les deux notations sont très proches : à chaque formule du langage du calcul des prédicats enrichi des quantificateurs descriptifs correspond univoquement une formule des *Principia*, et inversement¹¹⁷. Ce qui est décisif, dans le symbolisme fregéen comme dans le symbolisme russellien, c'est le fait que la même partie complexe du *definiens* est, dans le *definiendum*, représentée sous la forme d'une partie simple. Le quantificateur descriptif comme le symbole incomplet sont le résultat de la contraction en un signe de la même combinaison de noms, qui ont tous individuellement une référence.

Les deux philosophes font d'ailleurs le même type d'utilisation de leur notation. Pour manifester que l'expression « toutes les baleines » ne désigne pas un objet, Frege, dans *Concept et Objet*, prend l'exemple de l'ambiguïté de l'expression

(7) « Toutes les baleines ne vivent pas sur la terre ferme »¹¹⁸.

La forme analysée, dans laquelle « toutes les baleines » est traité comme un concept de second ordre, montre qu'il y a deux places possibles pour le signe de négation : une après le quantificateur et devant la fonction propositionnelle « vivre sur la terre ferme », l'autre en début de phrase¹¹⁹. Le fait que la langue usuelle ne permette pas de distinguer ces deux positions est ce qui explique, selon Frege, l'ambiguïté de (7). Dans *On Denoting*, Russell n'introduit pas encore d'indicateurs de portée et ne peut pas en conséquence distinguer sur le signe différentes positions de la négation. Mais il n'en

l'argument (une fonction du premier ordre) et où β sature les places d'argument de la fonction Φ . Dans la notation adoptée ici, « Δ_F » correspond au « M », « x » correspond au « β », et « Φx » à « $\Phi(\beta)$ ».

¹¹⁶ Chez Russell, il est par exemple possible d'écrire ce genre de chose : « $\exists !(x)(Fx)$ » (« l'actuel roi de France existe »). On ne peut pas traduire une telle expression si on utilise le quantificateur descriptif. Cette remarque permet de nuancer la thèse de Geach selon laquelle il y a une correspondance entre la description définie et le concept de second ordre. Mais elle ne remet en cause sa pertinence globale : le *definiens* russellien correspond bien au *definiens* d'un concept de second ordre chez Frege.

¹¹⁷ Comme P. T. Geach l'a montré (« Russell's theory of description », in *Analysis*, 10, 1950, pp. 84-88), toutes les conventions concernant les portées ne sont pas énoncées par Russell ; par exemple, l'expression « $[!x]R((!x)Fx, (!x)Fx)$ » est ambiguë. De telles conventions peuvent être toutefois explicitées : P. de Rouilhan (*Russell, ...*, op. cit., pp. 119-120) montre que l'erreur de Russell est de ne pas avoir associé à chaque occurrence d'une description définie un indicateur de portée, en indexant, par exemple, les indicateurs aux différentes occurrences auxquelles ils se rapportent. On distinguerait ainsi entre immédiatement entre (1) $[!x]R((!x)Fx)_1, (!x)Fx)_1$ et (2) $[!x]R_1[!x]R_2((!x)Fx)_1, (!x)Fx)_2$. Cette ambiguïté est immédiatement évitée dans la notation avec quantificateur descriptif, dans laquelle on a (1) $(\Delta_F x)(\Delta_F x)Rxx$ et (2) $(\Delta_F x)(\Delta_F y)Rxy$. On pourrait donc croire que la notation russellienne est beaucoup moins attrayante (« *more cumbersome* » comme le dit Dummett) que celle avec quantificateurs.

Il n'en est rien. Se pose en effet dans la notation 'fregéenne' un problème qui ne se pose pas dans la notation russellienne : $(\Delta_F x)(\Delta_G x)Rxx$ peut correspondre à quatre *definiens* différents, si l'on n'effectue pas des stipulations sur l'identité des variables liées par les quantificateurs (si on n'introduit pas des règles de relettrage). La notation russellienne les distingue sans problème (il n'est même pas besoin d'introduire les indicateurs de portée) : $R((!x)Fx, (!x)Fx)$; $R((!x)Gx, (!x)Gx)$; $R((!x)Fx)_1, (!x)Gx)_1$; $R((!x)Gx)_1, (!x)Fx)_1$. Frege n'aurait pas été quitte de délicats problèmes de maîtrise des portées, s'il avait développé sa notation pour permettre de distinguer différents concepts de second ordre prenant pour arguments des relations de premier ordre.

¹¹⁸ *CO*, pp. 133-134 : « Si dans la proposition : « Tous les mammifères vivent sur la terre ferme », la séquence de mots « tous les mammifères » était le sujet logique du prédicat « vivent sur la terre ferme », il faudrait, pour nier le tout, nier le prédicat « ne vivent pas sur la terre ferme ». En réalité, il convient de placer la négation devant « tous », d'où il suit que « tous » appartient au prédicat, du moins au regard de la logique. »

¹¹⁹ On pourrait introduire un quantificateur « $\Lambda_B x$ » (se lisant « toutes les baleines »), tel que : $(\Lambda_B x) \Phi x = \forall x (Bx \Rightarrow \Phi x)$ Df. « Toutes les baleines ne vivent pas sur la terre ferme » peut être compris soit comme signifiant que « certaines baleines ne

ignore pas pour autant la possibilité : la nature de l'ambiguïté de l'expression « L'actuel roi de France n'est pas chauve » est expliquée chez lui par la distinction entre occurrence primaire et occurrence secondaire¹²⁰. Il y a donc une profonde parenté entre les analyses. Dans les deux cas, on utilise le fait qu'un symbole de la notation ait une portée pour rendre compte de l'ambiguïté du langage usuel. Bien que les notations avec quantificateurs et avec symboles de description ne soient pas identiques, elles ont, pourrait-on dire en reprenant un concept du *Tractatus*, la même multiplicité logique.

Frege et Russell emploient une même règle pour former des nouveaux noms. Ici et là l'usage de la même procédure modifie la forme d'une expression en unifiant des termes, qui dans le *definiens*, apparaissent comme distincts. Pourquoi insister sur cette proximité entre les deux auteurs ? Si ce rapprochement nous semble si pertinent, c'est parce qu'il permet d'opposer les interprétations philosophiques que font les deux penseurs de ce qui constitue d'un point de vue logique une même opération. Leur désaccord ne porte pas sur la nature des moyens utilisés mais, comme nous allons maintenant l'expliquer, sur le sens qu'il faut donner à l'utilisation de ces moyens.

La règle d'insaturation a pour fonction chez Frege de déterminer la référence d'un nom (ici « $(\Delta_{Fx})\phi x$ »)¹²¹. La définition (5), par exemple, dote « $(\Delta_{Fx})\Phi x$ » d'une dénotation qui est fixée par l'expression apparaissant à droite du signe d'identité. L'unité du signe « (Δ_{Fx}) » n'est pas purement syntaxique ; elle correspond, au niveau de la référence, à l'unité d'une entité. Ce point est essentiel, et a deux conséquences importantes. Parce que le signe « (Δ_{Fx}) » possède une dénotation, il appartient au langage idéographique. La règle d'insaturation est dans les *Grundgesetze* une procédure d'extension du langage logique, interne à ce langage, qui ne constitue absolument pas une traduction d'un système symbolique dans un autre. La définition (5) introduit un nouveau signe appelé à jouer un rôle dans le développement des preuves à l'intérieur de l'idéographie¹²². Elle ne met pas l'idéographie en relation avec un autre système expressif, extérieur à elle. En second lieu, comme le seul moyen de s'assurer qu'un signe possède une dénotation est de montrer qu'il peut être construit à partir des noms logiques primitifs en utilisant les règles du §30, c'est-à-dire de montrer qu'il appartient au vocabulaire de l'idéographie, toute expression non idéographique est « par construction » chez Frege logiquement suspecte. Comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, la logique se développe de façon autarcique dans un seul langage ; tout signe qui n'appartient pas au système est, selon Frege, logiquement impur, et ne doit pas, en conséquence, être utilisé dans la construction d'une preuve.

vivent pas sur la terre ferme » : $\sim(\Lambda_{Bx})\forall x$; soit comme signifiant « aucune baleine ne vit sur la terre ferme » : $(\Lambda_{Bx})\sim\forall x$ (avec $\forall x = x$ vit sur la terre ferme).

¹²⁰ L'occurrence primaire de la description est celle dans laquelle la portée de la description est la plus grande. Ainsi, « $(\exists xFx)$ » a une occurrence primaire en « $[\exists xFx]\sim C(\exists xFx)$ » (« il y a un roi de France qui n'est pas chauve ») et secondaire en « $\sim[\exists xFx]C(\exists xFx)$ » (« il est faux qu'il existe un roi de France chauve »). Voir *infra*. pour plus de détails sur les enjeux de l'analyse russellienne.

¹²¹ Gg §29.

¹²² Dummett a insisté avec beaucoup de force sur le lien existant chez Frege entre la seconde règle de formation de noms et le fonctionnement de la quantification. La possibilité de décomposer différemment une même proposition afin de dégager

Chez Russell, le statut de ce qui est synthétisé par les définitions contextuelles est complètement différent. La définition ne détermine pas, chez lui, la référence d'un nom ; ce qui est défini, c'est simplement un symbole incomplet, c'est-à-dire l'ensemble des règles d'usage d'un signe qui n'a pas, en lui-même, de référence. A la différence de Frege, l'expression « ιxFx » ne renvoie à aucun *meaning*. Reprenons (3) :

$$[\iota xFx]C(\iota xFx) = \exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow y=x) \wedge Cx).$$

Le but de Russell est de montrer que, contrairement aux apparences, l'articulation logique de l'expression de gauche est celle de l'expression de droite – c'est-à-dire de montrer que rien, au niveau de la référence, ne correspond à l'unité du signe « ιxFx ». Chez Frege, la règle d'insaturation permet de former un symbole idéographique, doté d'une référence ; chez Russell, elle permet de synthétiser une entité purement syntaxique, qui ne désigne rien et n'appartient pas au langage complètement analysé¹²³.

La différence est cruciale et distingue fondamentalement le sens que les deux auteurs assignent à ce qui constitue la même opération symbolique. L'usage que fait Russell de la règle d'extraction se distingue sur les deux points précédents de la façon dont Frege l'emploie :

(i)- Chez le philosophe anglais, le symbole incomplet, construit par la procédure d'insaturation, est une expression d'un nouveau langage, extérieur à la langue analysée. Russell fait ainsi de ce que Frege considérait comme une procédure d'enrichissement du vocabulaire, interne à l'idéographie, une règle de traduction liant le langage de base à d'autres systèmes notationnels. La règle permettant de penser le rapport entre les symboles construits par le logicien et les symboles déjà disponibles dans la *Begriffsschrift* devient chez Russell le moyen d'articuler logiquement différents systèmes symboliques entre eux¹²⁴.

(ii)- Le fait que le symbole défini appartienne à la langue usuelle ne signifie pas pour Russell, comme c'est le cas chez Frege, que son usage soit logiquement suspect. Certes, les propositions dans lesquelles les symboles descriptifs figurent ne reflètent pas la structure de leur contenu. Il n'en demeure pas moins que ces énoncés sont liés à leur forme analysée par une règle, considérée par Frege lui-même (qui n'est pas un modèle de tolérance sur ce point¹²⁵) comme une règle de définition logiquement correcte. La contribution sémantique des expressions incomplètes est celle d'un concept fregeen de second ordre, et est donc logiquement déterminée¹²⁶. Les propositions qui contiennent des

différentes fonctions est la racine de la fécondité du système axiomatique fregeen – elle est le moteur permettant de progresser dans les inférences. Sur ce point, voir entre autres *FPL* chap. 2, *IFP* chap. 15-16.

¹²³ On pourrait tout à fait construire, dans le cadre russellien, une fonction propositionnelle de second ordre $\mathfrak{S}(\Phi)$ telle que : $\mathfrak{S}(\Phi) = \exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow y=x) \wedge \Phi x)$. $\mathfrak{S}(\Phi)$ désignerait, en français, la propriété qu'a une propriété d'être attribuée à l'actuel roi de France. Russell identifierait-il, parce qu'elles ont le même *definiens*, les expressions $\mathfrak{S}(\Phi)$ et $\Phi(\iota xFx)$? Selon nous, il ne le ferait pas. Le symbole « $\mathfrak{S}(\Phi)$ » a un *meaning* ; « $\Phi(\iota xFx)$ » n'en a pas.

¹²⁴ Il est symptomatique que, dans l'extrait de *Concept et Objet* cité ci-dessus, Frege, ne cherche absolument pas, contrairement à Russell, à traduire dans le langage logique l'énoncé ambigu dont il parle.

¹²⁵ Cf. *Gg*, §§ 26-33 et la critique de Dedekind, *Gg* II, §§ 138-147.

¹²⁶ Le symbole incomplet n'est pas défini chez Russell uniquement négativement, comme un signe sans référence ; il est aussi présenté positivement comme une expression contribuant de manière logiquement réglée au *meaning* de la proposition dans laquelle il apparaît. Cf. sur ce point P. de Rouilhan, *Russell ...*, op. cit., p. 97.

symboles descriptifs ont des conditions de vérités aussi précises que les énoncés du langage logique et constituent donc des étapes tout aussi respectables dans une déduction.

Si les procédures formelles utilisées par Russell sont acceptables d'un point de vue fregeen, l'interprétation qu'il en fait s'écarte grandement de celle de Frege. Les règles qui permettaient chez le penseur allemand d'accroître le vocabulaire idéographique et, par ce biais, de construire de nouvelles séquences inférentielles à l'intérieur d'un même système, servent chez Russell à lier entre eux différents modes d'expressions logiquement correct d'une même pensée. La différence entre les philosophes n'est pas petite. Elle engage rien de moins que la conception globale des rapports entre la logique et le langage. Pour Frege, le développement de la logique est inséparable de la construction d'un langage, et toute expression n'appartenant pas à ce langage est logiquement impure – donc exclue du champ d'investigation. Russell étend cette conception dans deux directions. Il refuse d'abord de réduire la logique à la construction d'une idéographie, et montre qu'elle peut rendre compte des relations entre les différentes manières d'exprimer la pensée. Il conteste ensuite que le langage analysé soit le seul à être logiquement ordonné : les descriptions définies, qui sont pourtant non analysées, ont un comportement logiquement réglé. Non seulement Russell étend la sphère de la logique en y incluant les relations entre les langues, mais il étend également la sphère des langues logiquement en ordre en y incluant l'ensemble des notations qui peuvent être traduites dans le langage complètement analysé.

Nous pouvons à présent revenir sur le jugement de Dummett concernant la décision russellienne de conserver le symbole descriptif dans la notation des *Principia*. La réintroduction des expressions non analysées ne peut en aucun cas, selon nous, être considérée comme une régression. Un jugement aussi sévère, et aussi injuste, ne provient en réalité que d'une mauvaise analogie. Il ne faut pas comparer, comme le fait Dummett, le rapport entre le *definiens* et *definiendum* chez Russell avec le rapport entre une expression idéographique et son correspondant dans le langage ordinaire chez Frege ; il faut le comparer, comme l'a bien vu Geach, avec le rapport qu'entretiennent, chez Frege, les diverses décompositions d'une même proposition à l'intérieur de l'idéographie. Seul ce dernier rapprochement permet de saisir la cohérence de la démarche russellienne. La décision de réintroduire le symbole descriptif comme celle d'énoncer des règles de traduction gouvernant la transition entre différents systèmes notationnels est la manifestation d'une modification profonde de la relation établie par Frege entre le langage et la logique. Contrairement à son homologue allemand, Russell considère d'une part que l'étude de la relation entre différents systèmes notationnels fait partie de la logique et d'autre part qu'il faut différencier langage non analysé et langue logiquement déficiente. Ce sont ces deux ruptures qui se manifestent, *in concreto*, dans le geste russellien.

Le nouveau concept d'expression

Nous avons jusqu'à présent caractérisé négativement l'analyse russellienne, en l'opposant à celle de Frege. Nous allons maintenant tenter de dégager les présupposés théoriques qui sous-tendent sa démarche. Nous ne prétendons pas que les réflexions et les distinctions que nous allons énoncer reflètent fidèlement la manière dont Russell envisage son travail ; comme nous l'avons vu au chapitre précédent, sa conception de l'analyse est en réalité difficilement conciliable avec la façon dont il la met en œuvre. Nous cherchons seulement à montrer que la manière tout à fait originale dont l'auteur de *On Denoting* procède peut être conçue, quoi qu'il en dise, comme la conséquence directe d'une nouvelle approche, non frégeenne, de l'expression¹²⁷.

Chez Frege, l'articulation visible du signe propositionnel reflète comme un miroir la structure de la pensée qu'il exprime. Lorsque la proposition est idéographique, la détermination de ses conditions de vérité est guidée par la forme syntaxique¹²⁸. Chaque signe de la *Satz* indique la nature de sa contribution sémantique, c'est-à-dire montre le type d'entité qu'il désigne (l'insaturation d'un nom de concept reflète l'insaturation du concept, la complétude d'un nom propre celle de l'objet)¹²⁹. Russell rejette lui ce primat accordé à la structure syntaxique. Dans « l'actuel roi de France est chauve », le signe « l'actuel roi de France », bien qu'ayant la forme d'un nom d'objet, ne contribue pas aux conditions de vérité de la proposition comme un nom propre le ferait. Pour saisir quelle est la contribution sémantique d'une expression, il faut prendre en compte un élément qui n'apparaît pas dans son signe : ses règles d'usage. Russell est très clair sur ce point :

Nous ne devons pas essayer de définir « (ix)(φx) », mais les *usages* de ce symbole, c'est-à-dire les propositions dans l'expression symbolique desquelles il figure. Or en cherchant à définir les usages de ce symbole, il est important de prêter attention au sens [*meaning*] des propositions dans lesquelles il figure.¹³⁰

Ce n'est plus la structure syntaxique visible qui détermine mécaniquement l'interprétation sémantique, mais les règles qui sont associées à ces signes dans l'usage de la langue. Le symbole incomplet n'est pas un simple mot ; c'est un mot et des règles, indissociablement liés. Séparée des règles syntaxiques qui déterminent sa contribution au *meaning* de la proposition, l'expression incomplète n'est plus qu'un gribouillis dépourvu de toute signification. Les noms, loin d'être le fondement de l'analyse, ne sont donc que la partie visible des unités plus complexes qui composent la proposition¹³¹. Russell déplace en quelque sorte le centre de gravité de l'analyse logique : celle-ci ne porte plus comme chez Frege sur

¹²⁷ Nous adoptons, dans ce qui suit, une lecture très « wittgensteinienne » du texte de Russell. Nous ne ferons toutefois pas ici directement référence au *Tractatus*, réservant son examen pour le prochain chapitre, car nous voulons montrer que, si elle est inspirée par le premier Wittgenstein, l'interprétation proposée correspond avec le contenu du texte de Russell.

¹²⁸ *Gg*, §32 ; lorsque la proposition n'est pas idéographique, la pensée reflétée ne détermine pas nécessairement une valeur de vérité.

¹²⁹ Sur le calcul comme reflet des propriétés des entités désignées, Cf. *Gg*, II, §§ 98-99, 101.

¹³⁰ *Pcpia*, trad. Roy, p. 311.

¹³¹ Dans une perspective proche, voir l'analyse de C. Diamond, dans « Throwing away the Ladder », *The Realistic Spirit ...*, op. cit., p. 188 : « Au lieu d'aller [comme Frege] de l'analyse fonctionnelle de la proposition vers le nécessaire refus de lui attribuer une valeur de vérité si elle contient une description définie vide, [Russell] va [...] de la valeur de vérité qu'a la proposition dans ces circonstances vers une analyse fonctionnelle plus complexe dans laquelle la description définie disparaît. »

la structure visible de la proposition, mais sur la totalité signe + règle – c'est-à-dire, affirmera Wittgenstein, sur le symbole¹³².

Reprenons l'exemple de l'analyse¹³³ de l'énoncé :

(8) L'actuel roi de France n'est pas chauve

Le philosophe affirme dans *On Denoting* que cette phrase est ambiguë. En quoi consiste exactement cette ambiguïté ? On pourrait, à la manière de Frege, soutenir que (8) est ambiguë parce qu'elle exprime une pensée vague, non scientifique, ni vraie ni fausse. Cette analyse n'est pas celle de Russell. Pour lui, (8) renvoie à deux pensées différentes qui possèdent toutes deux une valeur de vérité. Mais, en décrivant ainsi sa conception, nous présentons Russell comme un partisan de ce que nous appelions dans le chapitre précédent une théorie associationniste de l'expression : un énoncé aurait, de manière arbitraire et dommageable, été associée à deux *meanings* distincts. Or cette position n'est pas non plus celle défendue par Russell, qui va en réalité beaucoup plus loin. Aussi étrange que cela puisse paraître, le philosophe affirme que (8) n'est pas une expression unique – que (8) est, en réalité, deux symboles différents. Comment comprendre une telle thèse ?

Russell explique que l'expression « l'actuel roi de France » peut, en (8), avoir une occurrence primaire ou une occurrence secondaire¹³⁴. Ces deux occurrences distinguent les deux sens. Quand le signe de description a une occurrence primaire, (8) signifie « il y a un roi de France, unique, et qui n'est pas chauve »¹³⁵ ; quand il a une occurrence secondaire, (8) signifie : « il est faux qu'il y ait un roi de France, qui soit unique et chauve »¹³⁶. Les deux occurrences lient donc l'énoncé (8) aux différentes pensées qu'il peut exprimer. Le point essentiel est le suivant : loin d'être une propriété extérieurement associée au signe de description, l'occurrence d'une description fait partie intégrante du symbole descriptif. Chaque fois que nous considérons (8) comme l'expression d'une proposition et non pas comme une simple marque (c'est-à-dire chaque fois nous utilisons (8)), nous déterminons toujours quelle est la nature de l'occurrence de la description. Même lorsque que rien n'est explicitement précisé, explique Russell, l'occurrence du symbole incomplet est définie (elle est alors primaire¹³⁷). L'usage fixe toujours l'occurrence de la description. Autrement dit, dans *On Denoting*, le symbole propositionnel n'est pas le signe typographique (8), mais les deux symboles : (8)-dans-lequel-« l'actuel roi de France »-a-une-occurrence-primaire, et (8)-dans-lequel-« l'actuel roi de France »-a-une-occurrence-secondaire. L'énoncé « l'actuel roi de France n'est pas chauve » n'est que la partie commune de deux symboles différents – une partie commune abstraitement séparée, en (8), des différentes totalités symboliques dans lesquelles elle s'insère.

¹³² 3. 32-3. 33 ; voir notre prochain chapitre.

¹³³ *OD*, trad. Roy, pp. 214-215.

¹³⁴ *Ibid.*, pp. 213-214 ; Cf. *infra*.

¹³⁵ En utilisant les indicateurs de portées introduits dans les *Principia*, (8) s'écrit : $[!xFx]\sim C(!xFx)$.

¹³⁶ En utilisant les indicateurs de portées introduits dans les *Principia*, (8) s'écrit : $\sim[!xFx]C(!xFx)$.

¹³⁷ *Ppia*, trad. Roy, p. 313 : « Dans le langage ordinaire, on adopte habituellement la [première] interprétation. La proposition « le roi de France n'est pas chauve » est par exemple habituellement rejetée comme fausse, considérant qu'elle veut dire « le roi de France existe et n'est pas chauve » plutôt que « il est faux que le roi de France existe et est chauve ».

L'analyse précédente permet de renvoyer dos à dos l'interprétation réfléchissante et la lecture associationniste de l'ambiguïté de (8), qui ne proviennent toutes deux que d'une conception erronée de ce qu'est une expression. Frege et l'associationniste, parce qu'ils réduisent le symbole au signe, ne peuvent pas appréhender (8) comme l'intersection de deux symboles différents. Ils sont dans la situation d'un homme qui soutiendrait que les mots « chaîne » et « chêne » sont identiques, et donc ambigus, parce qu'ils ont le même aspect phonétique¹³⁸. Au contraire, en prenant en compte non seulement la nature des signes, mais celle de leur occurrence (c'est-à-dire en prenant en compte quelque chose qui, par définition, échappe à l'identité typographique du symbole), Russell se donne les moyens de concevoir l'« ambiguïté » comme étant le résultat d'une difficulté à déterminer l'identité d'un symbole. Cette analyse du rôle que joue l'occurrence montre bien que, chez Russell, la question de la forme du signe passe au second plan : peu importe que « l'actuel roi de France n'est pas chauve » apparaisse typographiquement comme un signe unique – c'est la totalité formée du signe et des règles d'usage qui détermine quelle est l'occurrence de la description définie, et donc quelle est l'identité du symbole employé¹³⁹.

Nous sommes maintenant en mesure de comprendre comment on peut concilier l'idée que la forme apparente d'une expression diffère de sa forme réelle avec l'idée qu'un symbole est toujours lié de manière interne à la pensée qu'il exprime. Il faut en fait distinguer deux sens différents de « expression » :

(i)- Lorsque nous affirmons que, dans *On Denoting*, le symbole n'est pas associé extérieurement à la pensée qu'il exprime, nous soutenons que le signe propositionnel pris avec ses règles d'usage reflète la structure de son contenu. Les règles syntaxiques appartenant au symbole donnent au signe la multiplicité adéquate et lui permettent d'exprimer son sens. C'est donc, comme chez Frege, la maîtrise d'une langue, et non un acte intuitif extra-linguistique, qui permet de saisir le sens d'un symbole. Quoi que dise Russell dans sa théorie du jugement, l'analyse entreprise en 1905 ne présuppose pas une conception associationniste de l'expression ; elle se fonde au contraire sur l'idée qu'il y a une relation interne, que l'auteur explicite dans les définitions, entre la structure du symbole (du signe utilisé dans le langage) et la structure de son contenu.

(ii)- Lorsque nous affirmons que l'expression non-analysée ne reflète pas la structure de son contenu, nous ne parlons pas du signe pris avec les règles qui guident son usage, mais de la seule structure typographique, immédiatement visible, du symbole. La thèse selon laquelle la forme d'une expression ne coïncide pas avec sa forme réelle présuppose une réduction préalable de la totalité symbolique à une de ses parties – celle qui apparaît à la surface de la page. Soutenir que la multiplicité du symbole est la même que celle du contenu exprimé n'est donc pas incompatible avec l'idée qu'une partie du

¹³⁸ Bien entendu, cette analyse fait penser à ce que dit l'auteur du *Tractatus* en 3. 2 sq. ; Cf. notamment 3. 323 : « (Dans la proposition « Brun est brun », où le premier mot est un nom de personne, le dernier un adjectif qualificatif –, ces deux mots n'ont pas simplement des significations différentes, ce sont des *symboles différents*) ». Nous reviendrons sur cette proximité dans le prochain chapitre.

symbole, le signe, ne reflète pas la structure de la pensée. Il n'est pas nécessaire, pour maintenir la possibilité d'un divorce entre forme réelle et forme apparente, d'adopter une conception associationniste de l'expression.

La distinction entre une expression et son signe permet donc de dépasser l'alternative posée par M. Dummett et présentée au chapitre précédent. L'interprète de Frege a en quelque sorte, selon nous, doublement tort. Le fait, d'abord, qu'il n'y ait pas isomorphisme entre une expression et son contenu ne signifie pas nécessairement que le symbole soit associé extérieurement, simplement psychologiquement, à son sens. Chez Russell, un même sens peut être exprimé par des formes symboliques extrêmement diverses ; il n'empêche : ces symboles, lorsque l'on prend en compte leur usage, ont tous la même multiplicité que ce qu'ils expriment¹⁴⁰. En second lieu, l'affirmation selon laquelle l'expression est transparente ne signifie pas qu'il y a nécessairement isomorphisme entre le signe et le contenu exprimé. Dans *On Denoting*, on ne peut accéder à la multiplicité du sens que *via* le langage. Tout symbole y reflète la structure de son sens. Cela ne veut pas dire pour autant que toutes les expressions synonymes ont la même apparence typographique¹⁴¹. L'alternative que pose Dummett entre conception fregéenne et conception psychologisante de l'expression, dans la mesure où elle présuppose la réduction de l'expression à sa seule dimension visible, repose en réalité elle-même sur une approche fregéenne de l'expression.

Dans le paragraphe précédent, nous avons souligné que, à la différence de Frege, Russell refuse d'identifier le logiquement analysé au logiquement ordonné, et inclut dans la sphère logique l'étude des relations entre les systèmes symboliques. La distinction entre le signe et le symbole est à l'origine de l'une et de l'autre position. Parce qu'elle nous oblige à prendre en compte la dimension des règles, la différence entre signe et symbole est à la source de l'idée selon laquelle l'ordre du langage ordinaire, non analysé, est logiquement parfait. Si, par exemple, un homme affirmait que l'actuel roi de France était chauve, tout en refusant d'admettre qu'il y ait un roi de France, alors il faudrait dire que cet homme ne maîtrise pas les règles qui commandent l'usage des descriptions dans la langue usuelle, ce qui signifie que ces règles ne sont pas aussi éloignées des lois logiques que Frege ne le croit. Mais la distinction entre symbole et signe fonde également la possibilité d'une recherche visant à lier différents symbolismes entre eux. C'est ainsi parce qu'il intègre dans son analyse la distinction entre occurrence primaire et secondaire que Russell peut énoncer les définitions gouvernant la transition entre le langage quantifié et le langage ordinaire.

La différence entre signe et symbole est à l'origine de l'idée non fregéenne selon laquelle la langue usuelle est logiquement en ordre ; elle est aussi à la source de la conception, également non fregéenne, selon laquelle la logique, loin de se réduire à la construction de chaîne inférentielle dans un système

¹³⁹ De même, pour Russell, le fait que « $\lambda x\phi x$ » ait l'apparence d'un nom d'objet n'a, n'en déplaie à Frege, aucune importance ; la façon dont un locuteur du langage ordinaire l'emploie montre que cette expression n'en est pas un.

¹⁴⁰ Par exemple, les énoncés « $[\lambda xFx]C(\lambda xFx)$ » et « $\exists x (Fx \wedge \forall y (Fy \Rightarrow y=x) \wedge Cx)$ », bien qu'ils ne soient pas isomorphes, partagent la même multiplicité. Une définition permet d'effectuer la transition entre l'un et l'autre mode d'expression.

unique, explicite les règles permettant d'effectuer la transition entre différents langages. Tout se passe donc bien comme si le présupposé théorique fondamental de la nouvelle pratique analytique russellienne était constitué par une réévaluation de la nature du phénomène expressif. Afin de confirmer ce diagnostic et de donner une nouvelle illustration de l'opposition entre les conceptions fregéenne et russellienne, nous allons examiner dans ce qui suit le statut que l'auteur anglais accorde, dans *On Denoting*, aux énigmes.

Russell formule dans son texte trois *puzzles* que la nouvelle analyse est censée résoudre¹⁴². Ces énigmes prennent toutes la forme d'une contradiction entre ce à quoi nous conduit l'application d'une loi logique et ce à quoi nous conduit l'application de règles appartenant au langage ordinaire. Considérons le second des trois *puzzles*¹⁴³ énoncés par Russell. La loi du tiers exclu affirme que soit « A est B » est vrai, soit « A n'est pas B » est vrai. La proposition « l'actuel roi de France est chauve » ou sa négation « l'actuel roi de France n'est pas chauve » devrait donc, en vertu de cette loi, être vraie. Mais, puisque la France est en 1905 une république et n'a pas de roi, l'actuel roi de France n'est ni un élément de l'ensemble des personnes chauves, ni un élément de celui des personnes non chauves. Selon les règles usuelles de la prédication, les deux propositions sont fausses. Le principe logique du tiers-exclu entre donc ici en conflit avec les règles sémantiques permettant de déterminer la valeur de vérité d'une proposition prédicative usuelle.

On pourrait penser que les *puzzles*, dans la mesure où ils sont la manifestation d'un écart entre la logique et la grammaire, sont pour Russell les symptômes de l'imperfection des langues usuelles. L'existence d'énigmes constituerait, chez lui comme chez Frege, la preuve que le langage ordinaire est logiquement défectueux. On pourrait ainsi établir un parallèle entre les énigmes de *On Denoting* et les « paradoxes » suscités par la distinction fregéenne entre concept et objet. Bien entendu, ce que les problèmes mettent en jeu est ici et là très différent¹⁴⁴ ; mais il paraît malgré tout possible de comparer les difficultés liées à l'énoncé « le concept cheval n'est pas un concept » aux énigmes russelliennes : une règle logiquement fondamentale (il y a une différence entre entité saturée et insaturée) contredit dans *Concept et Objet* une règle linguistique reconnue comme toute aussi importante (celle que l'on pourrait nommer la règle de subordination des concepts qui nous fait affirmer que la ville de Berlin est une ville et que le volcan Vésuve est un volcan¹⁴⁵). Si les paradoxes que Kerry oppose à Frege

¹⁴¹ Par exemple, la même pensée, exprimée par le symbole « $\exists x(Fx \wedge \forall y(Fy \Rightarrow y=x) \wedge Cx)$ » peut s'écrire également « $[\exists xFx]C(\exists xFx)$ ».

¹⁴² *OD*, trad. Roy, pp. 209-210.

¹⁴³ Le premier *puzzle* porte sur la règle de substitution qui énonce que l'on peut substituer un terme à un autre sans que la valeur de vérité de la proposition s'en trouve altérée. Georges V souhaitait savoir si Scott était l'auteur de *Waverley*. Or, Scott est en réalité l'auteur de *Waverley*. On peut donc substituer le premier terme au second et déduire de la proposition précédente que Georges V souhaitait savoir si Scott était Scott. Il semble pourtant que ce dernier énoncé soit faux.

Le troisième *puzzle* concerne la présupposition d'existence. Nier quelque chose d'un sujet, c'est, explique Russell, nécessairement lui attribuer un être. Donc, si on nie la subsistance d'une différence entre A et B, on accorde à cette différence un être, c'est-à-dire on affirme que : « la différence entre A et B subsiste ». Nier la différence entre A et B, c'est affirmer la subsistance de cette différence. Cette conséquence est inacceptable.

¹⁴⁴ Pour une discussion du contenu et des enjeux du « paradoxe » fregéen, voir *supra*. chap. 2.

¹⁴⁵ Cf. *CO*, pp. 131-132.

ressemblent aux *puzzles* que Russell s'oppose à lui-même, les méthodes de résolution employées par les deux philosophes diffèrent complètement l'une de l'autre. Loin de conduire à une assimilation de leurs positions, la comparaison des stratégies illustre une nouvelle fois le caractère antagoniste de leurs approches.

Selon Frege, les difficultés concernant la phrase « le concept cheval n'est pas un concept » ne surgissent que parce que l'on identifie à tort les expressions « objet » et « concept » du langage ordinaire aux catégories de son idéographie :

Je ne conteste aucunement à Kerry le droit d'employer à sa façon les termes « objet » et « concept » ; puisse-t-il me reconnaître le même droit et accorder que mon symbolisme a su saisir une distinction de la plus haute importance. Il est vrai qu'un obstacle très particulier s'oppose à la compréhension du lecteur, car sous l'effet d'une nécessité linguistique, l'expression, prise à la lettre, trahit la pensée : on use d'une tournure nominale d'objet et l'on vise un concept. Je suis conscient d'être ici tributaire de la bonne volonté du lecteur, et il y faut bien un grain de sel.¹⁴⁶

Le tort de Kerry, selon Frege, est de ne pas avoir su saisir que la distinction entre concept et objet n'est pas, dans les *Grundlagen*, linguistique, mais logique. L'expression « le concept cheval » y désigne un objet¹⁴⁷, et l'expression « le concept cheval est un concept » y est par conséquent mal formée. Alors que Frege reconnaît à Kerry le droit de raisonner en linguiste (« je ne conteste aucunement à Kerry le droit d'employer à sa façon les termes « objet » et « concept » »), son adversaire, et c'est ce point que Frege critique, lui dénie le droit de raisonner en logicien (« puisse-t-il me reconnaître le même droit et accorder que mon symbolisme a su saisir une distinction de la plus haute importance »). Kerry confond¹⁴⁸ deux plans qu'il faut dans l'esprit de Frege constamment séparer : celui de la langue usuelle, dans laquelle l'énoncé « le concept cheval est un concept » est vrai et absolument non paradoxal ; celui de l'idéographie, dans laquelle cet énoncé n'a pas d'équivalent, et dans laquelle le paradoxe, n'étant même pas formulable, disparaît.

La stratégie de Frege consiste en quelque sorte à nier l'existence même du *puzzle*. Cette existence est, pour lui, soit par excès, soit par défaut, inintelligible. Elle est inintelligible par excès, parce qu'un locuteur du français n'est pas, selon Frege, embarrassé lorsqu'on lui fait remarquer que ses règles grammaticales le conduisent à violer telle ou telle loi logique. La langue ordinaire étant intrinsèquement imparfaite, on doit s'attendre à ce que son fonctionnement normal produise ce genre de « paradoxe » qui ne menace en réalité absolument pas la maîtrise que le locuteur a sur son langage. L'existence des *puzzles* est inintelligible par défaut parce que dans l'idéographie, les énigmes ne sont même plus concevables ; les propositions problématiques ne pouvant plus être formulées, les problèmes qu'elles engendrent sont éliminés avant d'apparaître. En bref, pour le locuteur du français comme pour le logicien, il n'y a pas de *puzzle*. Les « énigmes » ne constituent des difficultés que pour ceux qui cherchent à utiliser le langage usuel en logique, ou pour ceux qui cherchent à traduire dans

¹⁴⁶ *CO*, p. 140.

¹⁴⁷ Frege considère que « le concept cheval » désigne le parcours de valeur du concept « être un cheval ».

cette langue les concepts scientifiques fondamentaux. Or pour Frege, cette position intermédiaire entre la langue ordinaire et la langue logique est illégitime. Elle est à ses yeux celle des mauvais scientifiques qui se perdent dans les chausse-trappes d'un langage inadapté à la recherche de la vérité, ou celle des mauvais philosophes qui tentent de vulgariser les concepts logiques de base. C'est seulement pour eux qu'il y a des énigmes. Frege ne répond donc pas vraiment à Kerry ; il tente simplement de lui montrer que les contradictions qu'il soulève sont à sa charge. Si Kerry faisait l'effort de lire son idéographie, ou s'il se contentait d'utiliser la langue ordinaire, les difficultés qu'il expose disparaîtraient d'elles-mêmes. Dit autrement, les *puzzles* ne sont le fruit chez Frege que d'un manque de résolution¹⁴⁹ : si l'on cherche la vérité, il faut adapter les moyens (le langage) à la fin que l'on vise (la découverte du vrai) et ne pas perdre son temps avec des « problèmes » artificiels et complètement dénués d'intérêt.

La situation change complètement chez Russell. En premier lieu, la volonté de supprimer l'embarras que cause l'énigme naît pour lui de la manipulation des règles syntaxiques qui gouvernent les expressions du langage ordinaire. C'est le locuteur du français (ou de l'anglais) qui exige qu'une solution soit trouvée aux difficultés ; c'est pour lui que la situation est insupportable. Ce caractère menaçant des énigmes est une conséquence directe de l'affirmation selon laquelle la syntaxe du langage ordinaire est logiquement en ordre. L'apparition d'une contradiction entre les règles logiques et les règles grammaticales est en effet, dans cette perspective, immédiatement perçue comme étant due au fait que le fonctionnement du langage ordinaire n'est pas compris. Loin de résulter d'une imperfection intrinsèque du français, les *puzzles* sont la manifestation de la difficulté qu'a le locuteur à maîtriser un fonctionnement qui est en lui-même parfait. Les énigmes montrent que celui qui ne réussit pas à les résoudre ne parvient pas à distinguer les différents symboles dissimulés sous les signes de son langage, c'est-à-dire ne parvient pas à reconnaître l'ordre de son système expressif. Les *puzzles* ne sont pas chez Russell les symptômes d'un manque d'ordre ; ils sont au contraire les résultats de la difficulté à saisir un ordre en lui-même logiquement irréprochable.

En second lieu, alors que chez Frege l'adoption de l'idéographie interdit ne serait-ce que de formuler les problèmes qui nous embarrassaient, il est possible chez Russell de reconstruire, après l'analyse, le cheminement qui a précipité l'esprit du locuteur dans le trouble. La traduction des propositions problématiques dans le langage quantificationnel fait certes disparaître les *puzzles*. Mais elle ne suffit pas, dans *On Denoting*, à les résoudre¹⁵⁰. C'est la distinction entre les deux types d'occurrence du symbole de description qui constitue selon Russell la véritable solution aux énigmes. En opérant cette

¹⁴⁸ Cf. *CO*, p. 127 : « Il me semble que la méprise de Kerry tient à ce qu'il confond involontairement son usage du terme « concept » et le mien. De là des contradictions bien faciles qu'il ne faut pas mettre à ma charge. »

¹⁴⁹ C'est ainsi qu'il faut comprendre la référence à « la bonne volonté du lecteur » et au « grain de sel » dans l'extrait cité. Pour Frege, la tâche du logicien est de construire un système logiquement irréprochable ; elle n'est pas d'aménager une transition entre ce système et les autres langues. C'est en dernière instance au lecteur de décider s'il veut rechercher sérieusement la vérité ; c'est à lui qu'il revient de faire le chemin qui le sépare de l'idéographie. Sur le même thème, Cf. ce que nous avons dit au chapitre précédent à propos de la définition analytique.

¹⁵⁰ C'est seulement après avoir présenté ses traductions (à la page 212 de la traduction de J-M. Roy) que Russell annonce qu'il peut résoudre les énigmes.

distinction, le philosophe se donne les moyens de saisir, à même la langue ordinaire, ce qui a conduit le locuteur à mécomprendre son fonctionnement. La différence entre les deux type d'occurrence n'a pas pour fonction de permettre l'élaboration de déductions dans le langue analysée ; elle vise seulement à montrer que ce qui a provoqué les *puzzles*, c'est la confusion entre deux symboles qui ont leur signe en commun¹⁵¹. Le logicien de *On Denoting* n'est pas frappé d'amnésie ; la possession de la bonne forme de la proposition, loin de rendre impossible toute compréhension des difficultés qui l'assaient avant l'analyse, permet au contraire de saisir, au plus près de la langue vernaculaire elle-même, ce qui les engendre¹⁵². Alors que pour Frege, rien de logiquement important ne se jouait dans les « contradictions bien faciles » que lui opposait Kerry, les énigmes ont, pour Russell, un contenu qu'une recherche logique permet d'explicitier.

La position du philosophe anglais est donc encore une fois à l'opposé de celle adoptée par son collègue allemand. Pour Frege, dans la langue ordinaire qui n'est pas ordonnée logiquement, l'énigme n'apparaît pas au locuteur comme un problème. C'est le contraire qui est vrai chez Russell : la langue ordinaire est logiquement ordonnée et le *puzzle* est donc ressenti comme une difficulté très inquiétante. Pour Frege, les difficultés logiques ne disparaissent que si on abandonne les langues usuelles au profit de l'idéographie. C'est encore une fois faux chez Russell : l'analyse logique permet de manifester l'ordre de la langue usuelle et de réconcilier ainsi le locuteur avec son langage. Au lieu d'adopter une stratégie consistant à séparer analyse logique et analyse linguistique, le philosophe anglais articule au contraire ce qu'il considère être les deux dimensions d'une même totalité. Deux idées, non fregéennes, constituent le cœur du concept russellien de *puzzle* : le langage ordinaire est logiquement ordonné ; cet ordre logique n'est pas toujours apparent. Ces deux idées sont fondées elles-mêmes sur une intuition plus fondamentale : l'expression ne saurait être réduite à sa dimension visible. Le sens de la modification notationnelle introduite en 1911 doit se comprendre dans cette perspective : il ne s'agit pas en introduisant des indicateurs de portée de traduire l'expression descriptive dans une nouvelle notation (le symbole de description ne disparaît pas dans la nouvelle écriture), mais de manifester sur le signe même du symbole les ajustements silencieux et inapparents qui sont effectués dans l'usage, et dont l'oubli est à la racine des *puzzles*.

L'analyse, suggérée plutôt que réellement explicitée, du mot d'esprit dans *On Denoting* possède exactement la même structure que celle des énigmes. Pour illustrer la différence entre occurrence primaire et occurrence secondaire, Russell raconte que le propriétaire d'un yacht répondit à un invité,

¹⁵¹ Dans le cas du second *puzzle*, la distinction entre les deux occurrences de « l'actuel roi de France » permet de comprendre que le prétendu conflit entre la loi du tiers exclu et les règles sémantiques usuelles provient de la croyance erronée en l'unité du symbole « l'actuel roi de France n'est pas chauve ». L'attitude de Russell se distingue ainsi de celle de Frege, qui, dans *Concept et Objet*, ne cherche jamais à rendre compte du fait que, dans la langue ordinaire, le concept est nominalisé.

¹⁵² On peut appliquer au travail de Russell cette description que donne Wittgenstein du travail philosophique : « La philosophie dénoue les nœuds dans notre pensée ; en conséquence, son résultat doit être simple, mais son activité est aussi compliquée que les nœuds qu'elle dénoue » (« Big Typescript », in *Philosophical Occasions, 1912-1951*, J. Klagge et alii éd., Indianapolis-Cambridge : Hackett Publishing Company, 1993, p. 193). A la différence de Frege, Russell ne tranche pas la corde (n'abandonne pas une langue) sous prétexte qu'il y a des nœuds (des règles syntaxiques apparemment illogiques). Il cherche au contraire à reconstruire, à refaire, boucle par boucle, son trajet afin de pouvoir la libérer de ces nodosités. Sur ce point, voir notre dernier chapitre.

qui lui avouait avoir cru son navire plus grand qu'il n'était : « non, mon yacht n'est pas plus grand qu'il n'est ». Frege aurait certainement compris ce qui, logiquement, se joue dans cette boutade, à savoir une confusion entre les deux occurrences de « mon yacht » que le langage ordinaire camoufle¹⁵³. Mais le philosophe allemand, parce qu'il considère le langage ordinaire comme intrinsèquement défectueux, aurait eu du mal à expliquer qu'un locuteur du français parvienne à goûter le calembour ; il aurait également éprouvé beaucoup de difficultés à comprendre que l'analyse logique puisse rendre compte du caractère spirituel de la réponse¹⁵⁴. Pour apprécier le trait d'esprit comme pour être embarrassé par les *puzzles*, il faut accepter à la fois l'idée que la langue usuelle est en ordre et l'idée que cet ordre est inapparent. Dit autrement, il faut reconnaître que l'expression, telle que nous l'utilisons, ne se réduit pas à son seul signe (dans sa réponse, le propriétaire vexé joue précisément sur la différence entre signe et symbole), et rompre ainsi avec l'approche fregéenne du phénomène expressif¹⁵⁵.

L'opposition entre Frege et Russell que nous venons de présenter jouera un rôle essentiel dans le reste de notre ouvrage. Nous explorerons longuement les différents aspects de cette divergence dont l'importance ne saurait être majorée. L'épicentre de cette fracture est localisé dans les conceptions que se font chacun des philosophes du symbolisme. Pour Frege, l'expression est avant tout un signe sensible. C'est toujours sur la dimension visuelle, immédiatement saisissable, du symbole que l'auteur met l'accent¹⁵⁶. Chez Russell, l'expression gagne en épaisseur : elle possède en elle-même des règles d'usage inapparentes. Dissocier, comme le fait Frege, la considération du signe de la considération de l'usage, c'est, d'un point de vue russellien, accorder une importance démesurée à la forme perceptible, et notamment visuelle, du symbole. La conception fregéenne apparaît dans cette perspective comme le résultat d'un attachement excessif à la dimension visible du signe – comme le résultat d'une sorte de fétichisme de l'écrit¹⁵⁷.

¹⁵³ *OD*, trad. Roy p. 214 : « On m'a raconté que le propriétaire d'un yacht à qui un invité, qui le voyait pour la première fois, faisait remarquer : « Je croyais votre yacht plus grand qu'il n'est » avait répondu : « Non mon yacht n'est pas plus grand qu'il n'est. » L'hôte voulait dire : « La taille que j'attribuais à votre yacht était plus grande que sa taille réelle » ; l'autre lui fit dire : « Je croyais que la taille de votre yacht était plus grande que la taille de votre yacht ». » L'homme impoli veut dire que le yacht qu'il imaginait est plus grand que le yacht réel, ce qui peut s'écrire ainsi (avec Bx : x est un yacht ; $Cr(p)$: je crois que p ; $x > y$: x est plus grand que y) :

$$\exists x (Bx \wedge \forall y ((By \Rightarrow y=x) \wedge Cr[\exists z (Bz \wedge \forall y (By \Rightarrow y=z) \wedge z > x])$$

Dans sa réponse, le propriétaire susceptible attribue à son invité impoli la croyance absurde que la taille de son yacht diffère de la taille de son yacht, ce qui peut se traduire par :

$$Cr[\exists x (Bx \wedge \forall y (Bx \Rightarrow y=x) \wedge x > x)]$$

¹⁵⁴ La traduction dans le langage idéographique « sérieux » fait complètement disparaître le caractère spirituel de la réplique du propriétaire. L'approche russellienne a ceci de génial que, loin de les détruire, elle rend compte de l'embarras et la drôlerie provoqués par les énoncés analysés.

¹⁵⁵ Il faut être sensible à cette association dans le texte russellien des jeux de mots et des *puzzles*. Nous y voyons quelque chose de plus profond qu'un trait de caractère, au demeurant fort sympathique. En effet, une certaine forme d'humour (peut-être très anglaise, Cf. Lewis Carroll) a pour origine la difficulté à déterminer l'identité des symboles que l'on emploie, c'est-à-dire exactement la même origine, selon Russell, que les *puzzles* philosophiques. Remarquons que, pour Wittgenstein, cette liaison entre humour et philosophie est essentielle ; Cf. entre autres, *PU* §111.

¹⁵⁶ Sur ce privilège accordé à l'écrit, Cf. *Que la science justifie le recours à une idéographie*, op. cit., pp. 66-67.

¹⁵⁷ On ne trouve pas chez Russell de privilège de l'écrit sur l'oral. Les situations qui fournissent au philosophe anglais la matière première de sa réflexion sont souvent des dialogues, c'est-à-dire des situations où l'intersubjectivité est très présente. On peut penser bien entendu au trait d'esprit que l'on vient d'examiner et aux effets de contexte qui permettent de distinguer entre les différentes formes d'occurrence d'une expression ; mais on peut aussi faire état de l'importance que les « jeux de langage » intensionnels ont en 1905 – pensons par exemple à l'analyse du désir de Georges V de connaître l'identité de

Le rôle des symboles incomplets dans les *Principia*

On pourrait considérer que l'importance accordée à l'opération russellienne consistant à réintroduire dans le langage logique des symboles dépourvus de *meaning* est démesurée. Tout ce qui précède n'est finalement en effet que le commentaire d'un geste dont les conséquences semblent somme toute assez limitées dans le *corpus* russellien. Pourquoi insister à ce point sur un trait qui ne semble pas trouver d'écho dans le reste de l'œuvre du philosophe anglais ? L'opposition que nous croyons percevoir entre Frege et Russell, dans la mesure où elle n'est fondée que sur l'examen d'une petite partie de *On Denoting*, n'est-elle pas très artificielle ? Une rapide comparaison entre la structure des *Grundgesetze* et des *Principia* permet de lever ces doutes. Loin d'être limitées à *On Denoting*, les conséquences du geste russellien nous oblige en effet à distinguer son logicisme de celui de Frege. Si nous avons restreint jusqu'à présent nos analyses au texte de 1905, c'est uniquement par souci didactique ; nous allons maintenant donner toute son ampleur à l'opposition décrite précédemment, en montrant comment elle affecte la forme même des systèmes logiques développés par les deux penseurs.

Frege et Russell semblent, à première vue, adopter dans les *Grundgesetze* et les *Principia* la même position à l'égard du caractère superflu de la définition. Tous deux soutiennent en effet que :

théoriquement, il n'est jamais nécessaire de donner une définition : nous pourrions toujours utiliser à sa place le *definiens*, et nous dispenser entièrement du *definiendum*.¹⁵⁸

Pour Frege comme pour Russell, les preuves dans lesquelles apparaissent des signes définis peuvent toujours être effectuées sans ces signes. Cet accord dissimule toutefois une différence importante. Frege distingue en effet l'opération de définition proprement dite, qui consiste à introduire un nouveau signe dans le système, de la construction de nouveaux noms logiques grâce aux règles du §30 des *Grundgesetze*¹⁵⁹. Alors que la première opération n'est pas logiquement nécessaire, la possibilité de former un nouveau nom à partir d'un complexe de signes est, elle, indispensable¹⁶⁰. Lorsque le philosophe allemand affirme que la définition est superflue, il parle de l'opération consistant à introduire de nouveaux signes, et non de l'opération consistant à étendre la sphère du vocabulaire idéographique.

Prenons un exemple. Frege définit au § 42 des *Grundgesetze* le signe « 1 » comme le cardinal de l'extension du concept $\xi=0$, c'est-à-dire comme l'objet formé par l'application de la fonction du

l'auteur de *Waverley*. L'écrit n'a pas, pour le membre de la *gentry* anglaise, l'importance qu'elle a pour le sujet de l'empereur de Prusse.

¹⁵⁸ *Ppia*, trad. Roy, p. 235 ; Cf. *Grundgesetze*, §§ 27-33.

¹⁵⁹ La question de savoir quelle fonction Frege attribue à la définition fait l'objet d'un débat dans la littérature secondaire. Dummett considère que le philosophe a évolué sur ce point : alors qu'il accordait une importance logique fondamentale aux définitions dans les *Grundlagen*, Frege les considérerait dans les *Grundgesetze* comme logiquement inessentiels (Cf. *IFP*, pp. 332 sq.). A l'opposé, J. Weiner tente de montrer qu'il y a une forte continuité dans la pensée de Frege (Cf. *Frege in Perspective*, ...op. cit., pp. 84-93). La distinction (qui n'est généralement pas prise en compte dans ces discussions) entre l'opération consistant à introduire un signe et celle consistant à former une nouvelle unité logique permet d'éviter d'entrer dans la polémique. Personne en effet ne conteste le fait que les règles introduites au §30 sont logiquement fondamentales.

premier ordre $\wp(\xi)^{161}$ à l'objet $\varepsilon'(\varepsilon=0)^{162}$. Sur le plan logique, il est tout à fait envisageable de ne pas introduire de signe particulier pour désigner ce que l'expression « $\wp(\varepsilon'(\varepsilon=0))$ » nomme. Il est par contre impossible de se dispenser de la règle stipulant que la combinaison de signes « $\wp(\varepsilon'(\varepsilon=0))$ » désigne quelque chose. Si nous ne savions pas que $\wp(\varepsilon'(\varepsilon=0))$ était un objet, nous ne pourrions pas considérer qu'il appartient au domaine de la variable, et ne pourrions rien démontrer à son sujet. Autrement dit, si tous les signes définis sont conçus par Frege comme des abréviations commodes logiquement superflues, les règles qui assurent que leur *definiens* désignent une entité, sont elles absolument indispensables.

Russell ne distingue pas, lui, ces deux niveaux. Une définition contextuelle est pour lui indissociablement l'unification d'un complexe de signes et l'adoption d'un nouveau symbole n'appartenant pas au langage de base. Rappelons-le, loin de constituer le nom d'un concept de second ordre, la description définie est dépourvue de tout *meaning*. Son unité n'a aucune consistance logique, et n'est que linguistique. Lorsque Russell dit que les procédures de définitions sont inessentiels, il en dit en conséquence plus que Frege. L'introduction de nouveaux signes, mais également les procédures logiques d'extension du vocabulaire idéographique, que le philosophe de Iéna tenait pour absolument fondamentales, sont considérées comme superflues. Prenons l'exemple de l'analyse russellienne du nombre 1, que Russell définit comme la classe de toutes les classes unitaires :

$$1 = \alpha \wedge \{ \exists x (\alpha = u'x) \} \text{ Df.}^{163}$$

Cette définition fait apparaître, comme c'est souvent le cas chez Russell, des symboles incomplets dans le *definiendum*. Eliminons-les de manière à avoir à droite du signe d'identité un *definiens* plus « propre ». On obtient :

$$F(1) = \exists f [\forall \psi (f \neq (\psi) \Leftrightarrow \exists x \forall y ((\psi \neq y \Leftrightarrow (y=x))) \wedge F(f^x)] \text{ Df.}^{164}$$

La définition manifeste le fait que l'énoncé « $F(1)$ » ne porte pas sur le nombre 1, mais a en réalité la structure complexe du *definiens*. Le signe « 1 » ne désigne dans l'expression aucun objet ; il est un symbole incomplet, c'est-à-dire un mode d'écriture qui déforme la structure d'une pensée qui aurait pu être exprimée sans son aide. Le nombre 1 est un objet chez Frege. Il est une manière d'écrire un contenu en lui-même non numérique chez Russell¹⁶⁵.

Cette différence dans l'appréciation du rôle des définitions est à l'origine d'une différence fondamentale dans la façon de concevoir la relation entre mathématiques et nombres. Pour Frege,

¹⁶⁰ Les règles du §30 garantissent la possibilité de substituer les noms nouvellement formés à des variables dans les démonstrations (elles garantissent que l'on peut appliquer sur ces noms ce que Frege nomme au §48 les règles de citation).

¹⁶¹ $\wp(\xi)$ est définie au §40. Le symbole signifie en français (à peu près) « cardinal de ξ ».

¹⁶² 0 est défini au §41 comme l'objet $\wp(\varepsilon'(\neg(\varepsilon=\varepsilon)))$, c'est-à-dire comme le cardinal de la classe des objets non identiques à eux-mêmes.

¹⁶³ *52.01. La définition signifie que 1 est l'ensemble des classes unitaires. Russell définit la classe unitaire en *51 ainsi : $u'x = y \wedge (y=x)$.

¹⁶⁴ $F(f^x)$ est le contexte de la définition.

¹⁶⁵ En reprenant la terminologie de Dummett (*Frege's Philosophy of Mathematics*, op. cit., chap. 11), on pourrait formuler les choses de cette façon : à la stratégie « objectale » que développe Frege pour définir le nombre, Russell oppose une stratégie « adjectivale ». Pour lui, le nombre n'est pas un objet, et les énoncés arithmétiques ordinaires ne manifestent pas leur forme

comme pour la plupart des mathématiciens, le contenu arithmétique est intrinsèquement lié aux concepts numériques¹⁶⁶. Pour Russell en revanche, les concepts numériques n'appartiennent pas de façon essentielle à l'arithmétique. Il est, selon lui, tout à fait possible de développer l'ensemble de la théorie des nombres à l'aide des seuls quantificateurs et des variables, sans utiliser le moindre concept numérique. Autrement dit, les nombres ne sont pour Russell qu'une manière commode de s'exprimer. Dans cette optique, il en va des entiers comme il en va de la notation décimale : de même que l'on peut effectuer les opérations usuelles d'addition, de multiplication, etc... sans utiliser l'écriture arabe (par exemple dans « l'arithmétique des bâtonnets »), de même il est possible d'exprimer le contenu mathématique sans faire référence aux nombres. Le langage complètement analysé nous permet d'exprimer l'ensemble de l'arithmétique ; or, dans ce langage, on ne trouve pas, à la différence de ce qui se passe chez Frege, de nom de nombre¹⁶⁷.

Formulons les choses différemment. On vient de dire que Russell n'a pas besoin d'introduire le symbole incomplet « 1 » pour construire le contenu logique des théorèmes arithmétiques usuels. Pourquoi alors réintroduire ces expressions dans son système ? Le philosophe anglais ne cherche pas seulement à dériver, à partir d'axiomes, la totalité du contenu exprimé dans les théorèmes mathématiques. Il vise également à reconstruire notre façon usuelle d'exprimer ce contenu. Le signe d'identité qui les relie nous le montre, rien ne distingue essentiellement (logiquement) les expressions « $F(1)$ » et « $\exists f [\forall \psi (f!(\psi) \Leftrightarrow \exists x \forall y (\psi !y \Leftrightarrow (y=x))) \wedge F(f^x)]$ ». Mais dire que rien ne différencie, sur le plan du contenu, les deux modes d'expression ne veut pas dire que les règles qui gouvernent leurs usages, et qui régissent leurs rapports, échappent à toute juridiction logique. Reprenons l'analogie : que le symbolisme décimal ne soit pas analysé, qu'il ne soit qu'une manière particulière d'écrire un contenu plus complexe, ne signifie pas que son fonctionnement soit non logique et qu'il soit impossible d'expliciter les règles qui le gouvernent. Russell dévoile dans les *Principia*, non seulement la structure logique du contenu mathématique, mais également celle de nos manières habituelles d'écrire les mathématiques. Il cherche à la fois à exhiber la forme de ce que nous disons quand nous faisons des mathématiques et la forme dans laquelle nous le disons¹⁶⁸.

Récapitulons. Frege développe un système logique dans lequel le contenu des théorèmes arithmétiques est reconstruit ; Russell fait également la théorie des rapports entre ce contenu et les diverses manières de l'exprimer. Le système fregeen se développe horizontalement : chaque signe défini étend un peu plus le vocabulaire idéographique. L'édifice russellien s'élève aussi verticalement : chaque définition

réelle. Pour Frege, au contraire, les propositions arithmétiques ordinaires reflètent la forme de ce qu'ils expriment. Cf. également sur ce point, C. Wright, *Frege's Conception of Numbers as Objects*, Aberdeen : AUP, 1983, p. 32.

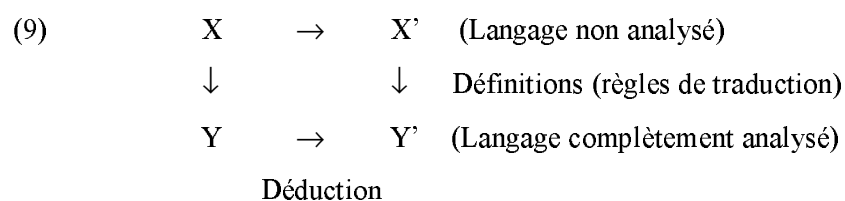
¹⁶⁶ Sur le caractère central du concept de nombre dans le programme logiciste de Frege, Cf. *Grundlagen*, §§ 2, 18, 20.

¹⁶⁷ Il est tout à fait concevable chez Frege de développer l'arithmétique sans introduire le signe « 1 » pour désigner ce que désigne « $\wp(\varepsilon^{\varepsilon=0})$ ». Mais il est par contre indispensable d'enrichir le vocabulaire de base et de former à l'aide des règles du §30 les noms des objets numériques (par exemple le nom « $\wp(\varepsilon^{\varepsilon=0})$ »). C'est ce point qui le différencie de Russell.

¹⁶⁸ Nous avons montré au cours du chapitre 3 que Frege refusait d'identifier les expressions définies dans les *Grundgesetze* aux symboles ordinaires utilisés en arithmétique. On mesure maintenant combien une telle approche est étrangère à la façon dont Russell procède. En effet, lorsqu'il introduit le symbole « 1 », Russell ne reconstruit pas logiquement un objet mathématique, mais notre manière d'écrire les mathématiques. Il ne peut donc pas distinguer les symboles qu'il introduit de nos expressions ordinaires ; par hypothèse, ce sont nos notations qui sont reconstruites.

ajoute un niveau linguistique à un bâtiment qui repose tout entier sur le langage complètement analysé. On retrouve ici la démarche, adoptée dans l'introduction des *Principia*, consistant à réintroduire le symbole de description après l'avoir déclaré sans *meaning*. La synthèse des symboles numériques dans les *Principia*, comme les définitions de *On Denoting*, visent à sauver les modes d'expression ordinaires de l'imputation d'illogicité¹⁶⁹.

Nous nous sommes particulièrement attaché au concept de nombre, parce qu'il a évidemment une importance centrale dans le programme logiciste. Mais la différence de traitement dont ce concept fait l'objet chez Frege et Russell n'est que la manifestation d'une différence plus profonde, qui touche à la structure même des deux systèmes. Dans les *Grundgesetze*, la présence d'un seul signe sans référence remet en cause la validité de l'ensemble des déductions. La plupart des symboles figurant dans les *Principia* n'ont pas de *meaning*¹⁷⁰, et la présence de ces expressions n'affecte pourtant pas la correction des dérivations. Des définitions explicitent en effet toujours chez Russell quelles sont leurs « propriétés formelles » – c'est-à-dire quelles sont les règles spécifiques gouvernant leur comportement dans les démonstrations. La structure du système russellien pourrait ainsi être représentée par ce schéma :



X, X' sont des expressions non analysées (c'est-à-dire contenant des expressions incomplètes) ; Y, Y', des expressions analysées ; les flèches verticales représentent les traductions (les définitions), et les flèches horizontales figurent les relations logiques entre les expressions, que celles-ci soient analysées (flèche du bas), ou non (flèche du haut). La dimension verticale est absente dans les *Grundgesetze*.

Même si ce canevas illustre la structure générale des *Principia*, il faut insister sur le fait que l'on ne trouve pas, dans l'œuvre de Russell, une distinction nette et explicite entre le développement du contenu logique (horizontal) et le développement « métasystématique » des relations entre les différentes écritures (vertical). L'auteur crée, le plus souvent, une notation pour déduire de nouveaux théorèmes, et développe le contenu logique en formant de nouveaux symbolismes. En droit, il est toujours possible de dénouer l'écheveau ; en fait, l'auteur brouille constamment les différents niveaux.

¹⁶⁹ Nous avons vu *supra*. que certains commentateurs percevaient la réintroduction des symboles descriptifs comme un recul un peu piteux de Russell devant l'audace de son analyse. Ce jugement devrait, en toute logique, être appliqué aux symboles de classe, de nombre, etc ... puisqu'ils sont eux aussi incomplets. Il ne resterait alors que bien peu de choses des *Principia* ...

¹⁷⁰ Les symboles incomplets sont utilisés très tôt dans les *Principia*. La théorie des descriptions définies sur laquelle repose la théorie des fonctions descriptives est exposée en *14, et la théorie, fondamentale, des classes en *20. La quasi totalité des définitions qui suivent *20 sont des définitions où un symbole incomplet apparaît dans le *definiens* et sont donc contextuelles ; Cf. *Ppia*, *30, p. 232.

L'analyse de la façon dont Russell utilise les symboles de classe illustre parfaitement sa démarche générale. Le philosophe introduit en *20 les classes comme des symboles incomplets¹⁷¹. A la fin du chapitre, Russell expose néanmoins un ensemble de théorèmes (*20.6-*20.71) dont le but est de prouver « que les classes ont toutes les propriétés formelles des individus, et ont les mêmes relations aux classes de classe que les individus ont aux classes d'individu »¹⁷². Par exemple, en *20. 61, l'auteur prouve que :

$$\forall \alpha f \alpha \Rightarrow f \beta$$

(où α et β sont des variables de classe) en se fondant sur *10.1 :

$$\forall x f x \Rightarrow f y^{173}$$

Ce théorème permet à Russell d'utiliser les variables de classes dans les déductions comme si ces variables étaient des variables ordinaires¹⁷⁴. Ainsi, dans la première ligne de la démonstration de la proposition *22.94 (« $\forall \alpha f \alpha \Leftrightarrow \forall \alpha f(-\alpha)$ »), pour démontrer que « $\forall \alpha f \alpha \Rightarrow f(-\alpha)$ », Russell emploie seulement le théorème *10.1 (« $\forall x f x \Rightarrow f y$ »). Rigoureusement parlant, il n'en a pas le droit : les symboles de classes étant des symboles incomplets, ni α ni son complémentaire (« $-\alpha$ ») ne peuvent être substitués à x et à y . La légitimité de la substitution n'est garantie que par le théorème *20.61. Le point intéressant est que Russell ne le mentionne même pas dans la première ligne de la dérivation de *22.94. Non seulement le philosophe ne revient pas à la forme analysée des expressions qui comportent des symboles de classes, mais il ne cite même pas, dans la preuve, le théorème qui nous assure qu'il est possible de ne plus y revenir. Russell, dès la section *21, considère donc de fait les classes comme des objets, et les symboles de classes comme des noms d'objets. Le symbolisme des classes, officiellement non analysé, est petit à petit utilisé comme si il l'était¹⁷⁵. L'introduction de nouveaux symboles incomplets permet donc de formuler de nouvelles règles d'inférence (*20.6-*20.71) qui servent à démontrer, dans la nouvelle notation, des théorèmes (*22.94) qui n'ont explicitement aucun équivalent dans le langage de base. Dans l'axiomatique russellienne, les définitions n'abrègent pas seulement les expressions ; elles abrègent également les preuves.

Si le développement du contenu logique est chez le philosophe anglais inséparable de l'introduction de nouvelles notations, inversement, les théorèmes explicitant les « propriétés formelles » des symboles non analysés sont considérés comme des théorèmes du système lui-même. L'adoption d'un point de vue moderne ou fregeén nous conduirait à tenir ces propositions pour des énoncés métalinguistiques qui portent, non pas sur le contenu mathématique, mais sur les différents systèmes permettant de le

¹⁷¹ Il définit le symbole de classe « $\{y^{\wedge}(\psi y)\}$ » en *20. 01 : $f\{y^{\wedge}(\psi y)\} = \exists \phi (\forall x (\phi !x \Leftrightarrow \psi x) \wedge f(\phi !^{\wedge}y))$ Df.

¹⁷² *Ppia*, p. 196 ; Cf. aussi p. 190.

¹⁷³ La preuve, très simple, consiste à remplacer « $\forall \alpha f \alpha$ » par son *definiens* (*20. 04) et à appliquer *10. 01.

¹⁷⁴ On trouve le même genre de théorème, à propos des descriptions définies, en *14. 18 (« $\exists !(1x)(\phi x) \Rightarrow \forall x(\psi x \Rightarrow \psi(1x)(\phi x))$ »). Russell commente ainsi son résultat : « Si $(1x)(\phi x)$ existe, il a (formellement parlant) toutes les propriétés logiques des symboles qui représentent directement les objets. Ainsi si $(1x)(\phi x)$ existe, le fait qu'il soit un symbole incomplet devient complètement non pertinent pour déterminer les valeurs de vérité des propositions logiques dans lesquelles il apparaît. »

déployer. La proposition *20. 61 par exemple n'accroît pas le nombre des vérités logiques ; elle nous apprend seulement quelque chose sur le fonctionnement d'une notation non analysée ; une différence devrait donc être faite entre ce type de théorème et les propositions plus « substantielles » comme *22.94. Russell n'affirme-t-il pas lui-même dans l'introduction que les définitions « ne font pas partie [du] sujet [et qu'elles ne] sont *stricto sensu* [que] de simples commodités typographiques »¹⁷⁶ ? Les théorèmes *20.6-*20.71, ne portant que sur des « commodités » inessentiels, ne sont pourtant absolument pas distingués de ceux dont le contenu est proprement mathématique¹⁷⁷. Cette situation, étrange pour nous qui avons lu Carnap, n'est en réalité que l'autre face de la situation décrite précédemment. De même qu'il n'y a pas de développement pur (indépendant de l'introduction de nouvelles écritures) de la « substance » logique, de même il n'y a pas pour Russell de construction pure (sans relation avec le déploiement du contenu mathématique) de nouveaux langages. L'introduction du symbolisme des classes est de fait indissociablement liée aux développements de la théorie des classes – même si en droit la théorie des classes est indépendante de ce mode d'écriture.

Le fonctionnement des *Principia* est extrêmement complexe¹⁷⁸. Russell travaille dans plusieurs systèmes de preuves, dont il prouve, en certains endroits de son livre, l'équivalence formelle. Certes une séparation entre ce qui relève du contenu mathématique et ce qui relève des simples jeux d'écriture est en droit possible. Mais Russell à aucun moment n'éprouve le désir de l'effectuer ; à aucun moment il ne cherche à dissocier déduction logique et construction symbolique. Le logicien des *Principia* ressemble à un funambule qui, après s'être assuré de la solidité de la corde, n'hésite pas à s'engager dessus pour se déplacer plus facilement et pour s'éloigner ainsi, de corde en corde, de plus en plus loin du sol – tout en affirmant la possibilité, purement théorique, de redescendre un jour sur la terre ferme¹⁷⁹. Le texte de Russell ne progresse jamais ni purement verticalement ni purement horizontalement. Il se développe toujours obliquement. Toute progression horizontale s'accompagne

¹⁷⁵ Dans les *Grundgesetze*, Frege n'en revient jamais non plus, une fois les symboles de nombre introduits, à leur *definiens*. Les choses ne sont toutefois absolument pas comparables. En effet, pour Frege, ces symboles désignent des objets, et les règles de substitution s'appliquent à eux comme aux signes primitifs dans les démonstrations.

¹⁷⁶ *Ppia*, trad. Roy, p. 235.

¹⁷⁷ Le cas des théorèmes *14.3-*14.34, qui concluent la section consacrée aux descriptions définies, est particulièrement intéressant. Ces théorèmes se présentent tous comme des implications dont l'antécédent affirme l'existence et l'unicité de $(\exists x)(\phi x)$ et dont le conséquent est une équivalence entre deux formules contenant $(\exists x)(\phi x)$, qui ne se distinguent l'une de l'autre que par la portée de la description. Ils visent à montrer que, lorsque $(\exists x)(\phi x)$ existe et est unique (et que le contexte de la description est extensionnel), « la portée de $(\exists x)(\phi x)$ n'a pas d'influence sur la valeur de vérité des propositions dans lesquelles $(\exists x)(\phi x)$ apparaît ». Russell prend explicitement pour sujet de ces démonstrations, non plus la relation entre le langage analysé et des notations non analysées, mais les conventions d'écriture d'un symbolisme non analysé. Ces théorèmes, complètement détachés de tout contenu, flottent au-dessus du « sol logique ». Pour autant, Russell n'effectue, dans sa présentation, aucune distinction entre cette série de propositions et le reste des *Principia*.

¹⁷⁸ Wittgenstein parle dans les années trente de « la bigarrure des mathématiques ». Dans le chapitre 7, nous relierons cette formulation à la façon dont Russell a composé les *Principia*.

¹⁷⁹ Cf. *Ppia*, trad. Roy, p. 223, où Russell semble décrire ce mouvement : « L'adaptation des règles du symbolisme aux procédés de déduction vient aider l'intuition dans des régions trop abstraites pour que l'imagination puisse présenter facilement à l'esprit la véritable relation qui unit les idées employées. Car certains assemblages de symboles finissent par devenir des représentations familières d'assemblages importants d'idées ; les relations possibles – selon les règles du symbolisme – entre ces assemblages de symboles deviennent des relations à leur tour familières, et ces nouveaux assemblages représentent des relations encore plus compliquées entre les idées abstraites. Et l'esprit est ainsi finalement conduit à construire des suites de raisonnements dans des régions de la pensée où l'imagination serait tout à fait incapable de subsister sans l'aide du symbolisme. ».

L'approche réfléchissante comme l'approche associationniste de l'expression supposent toutes les deux que l'on réduise le symbole à sa partie visible, le signe. Or, c'est précisément cette réduction que l'analyse russellienne nous invite à rejeter. Dans *On Denoting*, Russell concentre en effet son attention, non pas sur la forme typographique des expressions descriptives, mais sur leurs « usages pourvus de sens ». Cette rupture avec le modèle fregéen a deux conséquences importantes. La conception « élargie » du symbolisme permet d'abord de montrer les langues non idéographiques (qui contiennent des signes sans référence) sont logiquement ordonnées. Elle permet également d'établir que les relations entre les systèmes notationnels peuvent faire l'objet d'une investigation logique.

On pourrait adopter cette formulation. Pour Frege comme pour Russell, la logique est universelle ; elle s'applique à tout ; et la sortie hors de la logique est une sortie hors de la raison. Chez Frege, il y a cependant un dehors : le langage ordinaire et les relations entre ce langage et l'idéographie. Chez Russell, il n'y a aucun dehors. La logique s'applique à toutes les langues et aux relations entre les langues. Elle s'applique non seulement à tout ce que l'on peut dire, mais aussi à toutes les manières de dire ce que l'on peut dire.

Les conclusions développées ici ne proviennent pas, soulignons-le encore, d'un examen des textes théoriques que Russell consacre à l'analyse. Elles proviennent de l'étude de ce que fait le philosophe dans *On Denoting* et de l'examen du mode de fonctionnement des *Principia*. Si sa pratique analytique constitue par elle-même un dépassement de l'alternative dummettienne, le rapport entre cette pratique et le concept d'expression n'a jamais été explicité par Russell. Au contraire, comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, la théorie russellienne du jugement interdit de penser la possibilité d'une analyse logique. Autrement dit, si, par sa pratique, Russell est au-delà de la dichotomie dummettienne, il en est, par sa théorie, en deçà. C'est, nous allons maintenant le voir, à Wittgenstein que revient le mérite d'avoir décrit de manière adéquate la pratique russelliennne, et d'avoir ainsi renouvelé la conception du symbolisme.

¹⁸³ *Ppia*, trad. Roy, p. 309.

SYMBOLISME ET ANALYSE DANS LE *TRACTATUS*

Lorsque nous l'avons examiné au chapitre trois, la conception tractatuséenne de l'expression nous est apparue contradictoire. La thèse selon laquelle tous les symbolismes sont logiquement ordonnés semblait s'opposer à la thèse selon laquelle certains langages déforment la structure de ce qu'ils expriment. L'objet de notre précédent chapitre a été de montrer que ces deux idées ne sont en réalité pas incompatibles – que Russell parvient à réunifier les deux thèses au sein d'une même pratique logique. Ce constat nous conduit donc à réexaminer les développements du *Tractatus* consacrés au symbolisme.

Nous montrerons dans un premier paragraphe que l'interprétation de la pratique analytique russellienne, exposée dans la seconde partie du chapitre précédent, correspond à celle effectuée par Wittgenstein. L'auteur, en distinguant signe et symbole, en liant symbole et règles d'usage, rompt avec la conception fregéenne du langage et recentre son analyse du phénomène expressif sur la notion de règle d'usage. Nous défendrons dans un second moment l'idée qu'il y a également dans le *Tractatus* une théorie de la traduction. Ce point est plus délicat parce que Wittgenstein ne propose pas dans son ouvrage de règles liant les notations les unes avec les autres comme le fait Russell dans *On Denoting*. Les deux derniers paragraphes de ce chapitre seront consacrés à la notion d'analyse. Qu'il existe différents langages logiquement ordonnés reliés entre eux par des règles ne permet pas d'expliquer pourquoi une langue particulière est dite refléter dans son signe la forme de la pensée. Pire même, la nouvelle conception de l'expression aiguise la difficulté. Si tous les systèmes expressifs sont logiquement parfaits, le critère permettant de déterminer celui qui est complètement analysé n'est-il pas nécessairement extra-logique, c'est-à-dire psychologique ?

Nous montrerons dans le troisième moment de ce chapitre que c'est le privilège accordé par Wittgenstein aux règles V-F du calcul des propositions¹⁸⁴, qui donne dans le *Tractatus* un contenu logique à la notion d'analyse. Nous défendrons pour finir, en examinant l'évolution de la réflexion wittgensteinienne au début des années trente, l'idée que cette conception de l'analyse est elle-même fondée sur la *Grundgedanke* du *Tractatus*, à savoir sur l'idée que tout ce qui est proprement logique est donnée avec la forme bipolaire de la proposition.

Au terme de ce parcours, l'ouvrage de Wittgenstein acquiert une nouvelle dimension : non seulement une théorie forte et originale de la logique s'y trouve développée, mais une nouvelle conception du langage, solidement charpentée et très ancrée dans la pratique logique de son temps, y est défendue et

¹⁸⁴ Dans les années trente, Wittgenstein emploie les expressions « calcul du vrai et du faux », « calcul des fonctions de vérité », « calcul V-F », pour désigner la méthode des tables permettant de décider si un énoncé du langage du calcul des propositions est une tautologie. Nous reprendrons ici cet usage.

articulée à la théorie précédente. Loin d'être, comme on le dit souvent, un mélange de thèses hétérogènes, la réflexion wittgensteinienne frappe ici par sa cohérence et sa systémativité.

Wittgenstein, lecteur de *On Denoting* : symboles et règles de syntaxe

L'innovation fondamentale de Russell en 1905 consiste à lier la contribution sémantique d'un symbole, non plus à sa référence, mais à ses règles d'usage. Cette idée, anti-fregéenne, se retrouve également au cœur des textes que le premier Wittgenstein consacre à la notion d'expression.

L'auteur du *Tractatus* critique d'abord explicitement la conception fregéenne du symbolisme. En 5.473, il écrit :

Si un signe est possible, il est aussi capable de désigner [*bezeichnen*].

Il ajoute en 5.4733 :

Frege dit : toute proposition construite selon les règles doit avoir un sens ; et je dis : toute proposition possible est construite selon les règles [...] ¹⁸⁵

Pour le philosophe de Iéna, ce n'est que dans la mesure où un signe a une référence qu'il peut contribuer à déterminer la valeur de vérité d'une proposition. Pour Wittgenstein, comme pour Russell, si une proposition est une proposition d'un langage (si elle est possible), elle possède des conditions de vérité et est construite selon des règles. Dans l'analyse du sens d'une proposition, il ne faut pas aller de la détermination de la référence des signes (*via* les règles idéographiques) vers la détermination de ses conditions de vérité, mais au contraire, de la détermination des conditions de vérité vers la détermination de la contribution sémantique de chacun des symboles ¹⁸⁶.

C'est ensuite chez Wittgenstein que l'on trouve la distinction entre signe et symbole que nous avons convoqué pour éclairer le texte de Russell. A la différence du signe, qui est la partie visible de l'expression, le symbole contient, selon l'auteur du *Tractatus*, ses règles d'usage :

3.262 : Ce qui, dans les signes, ne parvient pas à l'expression, l'emploi de ceux-ci le montre. Ce que les signes escamotent, leur emploi l'énonce.

3.32 : Le signe est ce qui est perceptible aux sens dans le symbole.

3.326 : Pour reconnaître le symbole sous le signe, il faut prendre garde à son usage pourvu de sens.

3.327 : Le signe ne détermine une forme logique que pris avec son emploi logico-syntaxique.

3.328 : Si un signe n'a pas d'usage, il n'a pas de signification. [...] ¹⁸⁷

¹⁸⁵ Cf. aussi 3.328, 5.473 ; 2/9/14. Dummett affirme qu'une des critiques que Wittgenstein a faite à Frege en 1913 portait sur les procédures de stipulation (Cf. *FPL*, p. 662).

¹⁸⁶ Le philosophe développera, dans des écrits postérieurs au *Tractatus*, cette idée. Citons ce texte, daté du 19/06/1930 : « Pour Frege, l'alternative était la suivante : ou bien nous avons affaire aux traits laissés par l'encre sur le papier, ou bien ces traits sont les signes *de quelque chose*, et ce dont ils sont les représentants est leur signification. Que cette alternative ne soit pas justifiée, c'est ce que montre justement le jeu d'échecs : nous n'y avons pas affaire aux figurines de bois, et malgré cela ces figurines ne sont les représentants de rien, elles n'ont aucune signification au sens fregéen du terme. C'est qu'il y a une troisième possibilité : que les signes soient employés comme dans le jeu. Voudrait-on parler ici (dans le jeu d'échecs) de « signification », alors le plus naturel serait de dire : la signification du jeu d'échecs est ce que tous les jeux d'échecs ont en commun. » (*WCV*, p. 105). Remarquons que l'expression « ce que tous les jeux d'échec ont en commun » rappelle celle que Wittgenstein emploie en 3.341.

¹⁸⁷ Cf. l'analyse que fait Anscombe de ces textes, *An introduction*, ..., op. cit., p. 91. On peut également se reporter à cet extrait, très clair, des *CC* 30-32, p. 36 : « Supposez que je dise : « cette robe est noire ». Le mot « noir » est, en un sens,

Le symbole est le signe, en tant qu'il est utilisé dans un système symbolique. Pour Wittgenstein, un signe sans usage est un signe sans signification, c'est-à-dire une marque qui n'appartient à aucun symbolisme. L'élément de base de l'analyse du langage n'est pas chez lui (comme chez Frege) le nom qui désigne un objet, mais (comme chez Russell) la totalité signe + règles.

Le philosophe accorde enfin beaucoup d'importance à la possibilité de confondre deux symboles qui ont leur signe en commun :

3. 321 : Deux symboles différents peuvent avoir leur signe en commun (écrit ou parlé) – ils désignent alors de manières différentes.

3. 323 : Dans la langue usuelle il arrive fort souvent que le même mot désigne de plusieurs manières différentes – et appartiennent donc à des symboles différents –, ou bien que deux mots, qui désignent de manières différentes, sont en apparence employés dans la proposition de la même manière.

Ainsi le mot « est » apparaît comme copule, comme signe d'égalité et comme expression d'existence.

Ces textes sont une description du mouvement de pensée qui précipite, dans *On Denoting*, l'esprit du locuteur dans l'embarras provoqué par les *puzzles* : les énigmes énumérées par Russell surgissent à cause de l'identification erronée de symboles différents ; elles disparaissent lorsque les expressions sont distinguées. Chez les deux auteurs, un lien est tissé entre une conception du langage et la nature des problèmes philosophiques. Nous reviendrons sur ce point dans notre dernier chapitre. Insistons seulement pour l'instant sur le rôle que Wittgenstein accorde aux règles tacites, aux ajustements silencieux et inapparents, qui permettent de discriminer dans le signe différents symboles :

La langue déguise la pensée. Et de telle manière que l'on ne peut, d'après la forme extérieure du vêtement, découvrir la forme de la pensée qu'il habille ; car la forme extérieure du vêtement est modelée à de tout autres fins qu'à celle de faire connaître la forme du corps.

Les conventions tacites nécessaires à la compréhension de la langue usuelle sont extraordinairement compliquées.¹⁸⁸

Non seulement Wittgenstein centre, contre Frege, son analyse du phénomène expressif sur la totalité signe + règle, mais il met de surcroît l'accent sur le fait que dans la plupart des langues, ce qui revient au signe est très maigre en comparaison de ce qui n'est pas explicité et que doit maîtriser le locuteur.

La lecture de *On Denoting* que nous avons exposée dans le chapitre précédent est donc bien une lecture wittgensteinienne, et ce que nous y avons dit s'applique au *Tractatus*. En particulier, il n'est pas vrai que la thèse selon laquelle l'expression déforme la structure de ce qu'elle exprime contredise la thèse selon laquelle tout symbole possède la multiplicité de son sens. Une expression peut avoir chez Wittgenstein la même multiplicité que son contenu sans en refléter sur son signe la structure. La

arbitraire ; un autre son ou graphe pourrait faire l'affaire. Et la mise en rapport du mot « robe » et d'un objet particulier est par elle-même arbitraire et sans conséquence. Mais si une proposition doit avoir un sens, il faut que nous-mêmes nous engagions à faire un certain usage des mots qu'elle contient. Ce n'est pas une question d'association ; l'association ne permet aucunement au langage de fonctionner. L'essentiel est qu'en employant un mot, je m'engage moi-même à suivre une règle de son usage. Un mot n'a de signification que dans un système grammatical. »

¹⁸⁸ 4. 002. Sur l'opposition entre manifeste et caché dans le symbole, Cf. 19/9/14, 9/5/15, 16/6/15, 19/6/15, 20/6/15, 21/6/15 (« il est manifeste à tout esprit clairvoyant qu'une expression comme : « cette montre est sur la table » renferme beaucoup d'indétermination, bien qu'extérieurement sa forme paraisse parfaitement claire et simple. »), 22/6/15. Voir *infra*.

juxtaposition de ces deux thèses (tout langage est en ordre ; certains langages déforment la structure de la pensée) ne constituent donc pas un collage sans unité. Elle résulte au contraire d'un examen attentif de ce que fait Russell en 1905 et de ce qui différencie sa pratique de celle de Frege. Loin d'être incohérente, l'association des deux types de développement indique un recentrage de l'analyse de l'expression autour du concept de règles d'usage¹⁸⁹.

Parce que le point est important, il n'est pas inutile, nous semble-t-il, de l'établir par un autre biais. Comme nous l'avons vu, la rupture russellienne avec Frege se manifeste de deux manières : en ce que des symboles non analysés sont réutilisés dans les *Principia* (la langue usuelle n'est pas logiquement déficiente) ; en ce que des règles de traduction sont énoncées par Russell (la logique peut combiner entre eux différents systèmes de preuve). Retrouve-t-on dans le *Tractatus* ces deux éléments, constitutifs de l'écart existant entre les conceptions fregeennes et russelliennes du langage ?

Nous l'avons déjà noté, pour Wittgenstein :

toutes les propositions de notre langue usuelle sont [...], telles qu'elles sont, ordonnées de façon logiquement parfaite.¹⁹⁰

Une telle déclaration n'est pas isolée dans l'œuvre et doit être mise en relation avec l'emploi fréquent du terme de syntaxe¹⁹¹. Ce terme ne désigne pas, comme chez Carnap, la description métalinguistique d'un langage déterminé. Il renvoie à l'idée de d'usage réglé : la syntaxe, c'est dans le *Tractatus* l'ensemble des règles qui gouvernent l'emploi d'un mot et qui donnent au symbolisme la multiplicité logique adéquate.

Wittgenstein assigne trois fonctions à la syntaxe. Les règles syntaxiques déterminent en premier lieu la totalité des contextes dans lesquels un symbole peut apparaître. De même qu'un nom simple ne peut pas figurer dans un contexte inadapté, de même, un symbole quelconque, non analysé, ne peut pas apparaître dans une proposition dépourvue de sens¹⁹². On retrouve donc, au niveau de la langue ordinaire, le refus de ce que C. Diamond appelle « la conception naturelle du non-sens »¹⁹³. Le locuteur de n'importe quelle langue, parce qu'il connaît les règles de syntaxe gouvernant les symboles, peut déterminer si une combinaison de symboles exprime ou non un sens. Dit autrement, un locuteur a la capacité de prévoir la forme de n'importe quelle proposition de son langage¹⁹⁴.

¹⁸⁹ L'origine russellienne de la notion tractatuséenne de symbole est connue de Ramsey. A plusieurs reprises dans *On Universals* (in *Foundations. Essays in Philosophy, Logics, ...*, op. cit.), l'idée que tous les symboles usuels sont incomplets (au sens russellien du terme) est attribuée à Wittgenstein ; à la page 28 notamment, Ramsey écrit : « Nous pouvons [...] obtenir une idée plus claire de la différence entre ces deux sortes de symboles incomplets (Wittgenstein les nomme 'expressions') ... ».

¹⁹⁰ 5. 5563a

¹⁹¹ Le terme de syntaxe apparaît en 3. 325, 3. 33, 3. 331, 3. 334, 3. 344, 6. 124.

¹⁹² *Prototractatus*, B. F. McGuinness et alii eds., London : Routledge, 1971, 3. 201412 : « Les conventions tacites nécessaires à la compréhension de notre langage sont énormément compliquées. Dans chaque proposition, beaucoup de ce qui n'est pas exprimé est pensé [Zu jedem Satz wird viel hinzu gedacht, was nicht ausgesprochen wird] / Si 'A' est utilisé pour signifier une personne, la proposition, 'A est assis', est admissible, mais elle ne l'est pas si 'A' signifie un livre. »

¹⁹³ C'est-à-dire de la conception qui fait du non-sens le résultat d'une combinaison illicite de symboles ; Cf. notre chapitre 2. Nous développerons ce point dans notre chapitre 7.

¹⁹⁴ Cf. 4. 027, 4. 03, 4. 5.

La syntaxe permet en second lieu de déterminer les conditions de vérité de n'importe quel énoncé. C'est ce point sur lequel Wittgenstein met l'accent lorsqu'il parle de la détermination du sens :

La proposition exprime d'une manière déterminée [*bestimmte*] et clairement [*klar*] assignable ce qu'elle exprime : la proposition est articulée.¹⁹⁵

Il est question ici des énoncés analysés comme des énoncés non analysés. Dans la langue analysée, les tables manifestent de manière visible les *Warheitsbedingungen* du symbole ; dans les langues usuelles, les règles de syntaxe suppléent à ce qui n'est pas fixé dans le signe, et déterminent complètement et univoquement les conditions de vérité de l'expression. Il n'est pas besoin de connaître la version analysée d'une proposition pour savoir ce qu'elle veut dire ; le signe propositionnel et les règles de syntaxe qui le gouvernent suffisent¹⁹⁶.

En troisième lieu, la syntaxe délimite par avance toutes les déductions que l'on peut effectuer à partir de n'importe quel ensemble de propositions. Cette possibilité de déterminer les relations internes entre propositions ne concerne pas, là encore, uniquement le langage analysé. La méthode des fondements de vérité est une procédure permettant de décider si une proposition analysée est la conséquence logique d'une autre ; bien que Wittgenstein ne nous donne pas de méthode équivalente pour résoudre le problème dans le cas général, il estime qu'un locuteur a toujours les moyens de décider si deux propositions sont logiquement reliées. Autrement dit, les relations internes entre énoncés ne se réduisent pas pour lui aux relations de conséquence logique du calcul des propositions. Citons par exemple :

Que l'on puisse déduire fa de $(x). fx$. fx montre que la généralité est déjà comprise dans le symbole « $(x). fx$ ». ¹⁹⁷

La syntaxe de « $\forall xfx$ » est telle que si l'on comprend ce symbole, c'est-à-dire si l'on maîtrise ces règles d'usage, on doit de « $\forall xfx$ » déduire « fa », alors même qu'une telle dérivation n'est pas représentable dans la méthode des fondements de vérité¹⁹⁸.

Ce que l'auteur du *Tractatus* dit de manière générale des règles syntaxiques justifie donc la comparaison entre elles et les règles gouvernant les symboles incomplets dans les *Principia*. Comme

¹⁹⁵ 3. 251. Wittgenstein utilise les adjectifs *scharf* (16/6/15, 20/6/15), *komplet* (16/5/15, 5. 156) ou *klar* (20/6/15) dans un sens proche de *bestimmte*. Il s'agit dans tous ces textes de souligner que le sens exprimé par une proposition ordinaire n'est pas vague, même si le signe propositionnel ne reflète pas la multiplicité de son sens ; Cf. également notre chapitre 3.

¹⁹⁶ Ce que nous venons de dire permet d'expliquer l'usage très lâche que Wittgenstein fait de *Bedeutung*. L'auteur affirme que la *Bedeutung* d'un nom simple est un objet ; mais il parle aussi de la *Bedeutung* de symboles du langage ordinaire (3. 323, 3. 328), de la *Bedeutung* de « $\sim p$ » et de « $+$ » (5. 02), de celles du signe de négation « \sim » (5. 441) et des noms de nombres comme « $1+1$ » et « 2 » (6. 232). Tout se passe comme si Wittgenstein identifiait la *Bedeutung* d'un symbole à sa contribution sémantique. Pour une autre approche, Cf. P. Carruthers, *The metaphysic of Tractatus*, Londres : CUP, 1990, chap. 1 et *Tractarian Semantics*, Oxford : Blackwell, 1989, chap. 3.

¹⁹⁷ 5. 1311c.

¹⁹⁸ Bien entendu, puisque la connaissance des règles de syntaxe permet au locuteur d'une langue quelconque de déterminer l'ensemble des conséquences d'une proposition, cette connaissance lui permet également de distinguer les « propositions logiques » des autres (Cf. 6. 124). Signalons que Wittgenstein emploie, à plusieurs reprises dans le *Tractatus*, la notion de

nous l'avons vu, ces dernières n'appartiennent pas au langage de base. Mais, bien que non logiquement fondamentales, elles n'en déterminent pas moins : (i) la totalité des propositions dans lesquelles le symbole peut apparaître ; (ii) les conditions de vérité des énoncés qui contiennent le symbole incomplet ; (iii) la totalité des expressions qui sont les conséquences d'une prémisses contenant l'expression non analysée.

Insistons sur le dernier point. Dans le *Tractatus*, on ne peut pas prouver en utilisant les tables que « fa » suit de « $\forall xfx$ ». Cela signifie-t-il que « fa » ne suit pas de « $\forall xfx$ » ? Evidemment non. Cela signifie que des règles supplémentaires, qui gouvernent le fonctionnement des quantificateurs, assurent que les relations internes entre les contenus exprimés se reflètent dans la langue. La question n'est jamais pour Wittgenstein : a-t-on le droit de déduire « fa » de « $\forall xfx$ » ? – comme elle n'est jamais chez Russell : a-t-on le droit de déduire « l'actuel roi de France existe » de « l'actuel roi de France est chauve » ? Chez les deux auteurs, un locuteur, c'est-à-dire quelqu'un qui connaît les règles de syntaxe de son langage, sait si une inférence est ou non correcte, et ne peut pas commettre de faute logique. Qu'il y ait un écart entre les procédures logiques standard et les inférences que l'on effectue ordinairement ne signifie pas que ces inférences sont incorrectes, mais que des règles supplémentaires (des règles syntaxiques) interviennent pour ajuster, dans le langage considéré, la forme des inférences à la structure du contenu exprimé¹⁹⁹.

Au chapitre deux, nous avons interprété le *leitmotiv* « la logique se soucie d'elle-même » dans le cadre d'une opposition entre les conceptions fregéenne et russellienne du constituant de la proposition : selon Russell, la formulation d'une théorie des types est nécessaire pour interdire les combinaisons illicites de noms ; selon Frege au contraire, une telle théorie est superflue dans la mesure où la structure même des composants interdit la possibilité de les combiner de manière grammaticalement illicite. Dans cette perspective, l'énoncé « la logique se soucie d'elle-même » apparaît comme une critique de l'approche russellienne des termes simples. Mais, à la lumière de ce que nous venons de dire, ce motif tractatuséen nous semble également posséder une résonance russellienne et anti-fregéenne²⁰⁰. Dire que la langue²⁰¹ se soucie d'elle-même, c'est dire que les règles syntaxiques d'une langue quelconque ajustent la structure du système à la structure de son contenu ; la démarche fregéenne qui consiste à s'assurer de la référence des symboles avant de s'intéresser à leurs relations logiques traduit indubitablement l'inquiétude qu'un tel ajustement n'ait pas lieu, et que l'organisation

tautologie pour qualifier des expressions qui ne sont pas des tautologies du calcul des propositions ; Cf. 6. 1201 (« Que « (x). fx \Rightarrow : fa » soit une tautologie ... »), 6. 3751, 6. 1203.

¹⁹⁹ Voir *infra.*, notre discussion du concept d'analyse.

²⁰⁰ La remarque 3. 3 (« Seule la proposition a un sens ; ce n'est que lié dans une proposition que le nom a une signification. ») peut être considéré comme une reprise du principe contextuel fregéen (Cf. notre chap. 2). Mais, de même que pour l'affirmation « la logique se soucie d'elle-même », il est permis d'y voir une allusion aux symboles incomplets russelliens, qui n'ont aucune référence, et possèdent pourtant un usage. La première interprétation est renforcée par les paragraphes qui suivent 3. 3 (Wittgenstein y introduit la notion de variable propositionnelle) ; la seconde est naturelle si on place 3. 3 dans le contexte de ce qui le précède immédiatement (une réflexion sur la définition et le symbole du complexe).

²⁰¹ La plupart du temps (22/08/14, 02/09/14, 03/09/14, 13/10/14 ; 5. 473), Wittgenstein emploie la formulation : « la logique se soucie d'elle-même ». Mais il écrit à une reprise au moins « la langue se soucie d'elle-même » (26/4/15).

de la langue usuelle soit logiquement défectueuse²⁰². L'affirmation « la logique se soucie d'elle-même » viserait donc non pas une, mais deux attitudes : elle exprimerait à la fois un rejet de la théorie des types et un rejet des procédures fregéennes de stipulation, toutes deux coupables de ne pas faire assez confiance aux langages.

La thèse selon laquelle la langue usuelle est en ordre est liée, dans le *Tractatus*, à une réflexion puissante et élaborée sur la syntaxe, c'est-à-dire sur le système des règles qui font d'un signe l'élément d'un langage. Le geste russellien consistant à introduire dans le système logique le symbole descriptif n'est pas seulement intelligible d'un point de vue wittgensteinien ; il est réfléchi et thématique dans l'œuvre : la syntaxe est ce qui ajuste le comportement d'un symbole à sa contribution sémantique, et donc ce qui permet son utilisation dans une démonstration²⁰³.

Wittgenstein, lecteur de *On Denoting* : les règles de traduction

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que Russell ne se contentait pas d'utiliser dans ses écrits logiques des symboles sans *meaning* ; il énonçait également des règles permettant de traduire les diverses notations dans la langue analysée. Cette seconde dimension a-t-elle son corrélat dans le *Tractatus* ? Wittgenstein cherche-t-il en 1921 à relier par des définitions l'ensemble des symbolismes ? Cette seconde question est plus délicate que la précédente.

Dans le paragraphe 4. 5 (qui suit la présentation des tables), Wittgenstein écrit :

Il paraît maintenant possible de poser la forme la plus générale de la proposition, c'est-à-dire la description des propositions d'une langue symbolique *quelconque* de telle sorte que chaque sens possible puisse être exprimé par un symbole auquel la description convienne, et que chaque symbole auquel la description convienne puisse exprimer un sens, si les significations des noms sont choisies adéquatement.

Poser la forme générale de la proposition, c'est décrire tout *Sinn* comme une fonction de vérité de propositions élémentaires. La possibilité d'effectuer une telle description signifie que tout ce qui peut être exprimé dans une langue quelconque peut être écrit comme une fonction de vérité de propositions qui ne sont pas elles-mêmes des fonctions de vérité. Wittgenstein, dans la suite du texte, restreint cependant la portée de ce projet :

Il est clair que dans la description de la forme la plus générale, l'essentiel seul peut être décrit – sans quoi elle ne saurait être la description la plus générale.

²⁰² Sur ce souci fregéen, voir *SD*, p. 117.

²⁰³ Citons un passage de *WCV* (p. 80) où Wittgenstein est particulièrement clair : « C'est ainsi : syntaxe et signes travaillent toujours en opposition réciproque. Ce que les signes accomplissent, c'est aux dépens de la syntaxe, et ce que la syntaxe accomplit, c'est aux dépens des signes. Je puis dire : un système de signes possédant la bonne multiplicité rend la syntaxe superflue. Mais je puis aussi bien dire : la syntaxe rend superflu un tel système de signes. Car je puis aussi employer un système de signes incomplet [*unvollkommenes Zeichen system*] et y ajouter des règles syntaxiques. Les deux ensembles feront exactement le même office, c'est donc exactement le même système de représentation ».

La donnée de la forme générale décrit ce qui est essentiel ; elle ne représente pas l'inessentiel. L'auteur précise la nature de la distinction essentiel-inessentiel en 3. 34 :

La proposition possède des traits essentiels et des traits contingents.
Sont contingents les traits qui proviennent du mode particulier de production du signe propositionnel. Sont essentiels ceux qui permettent à la proposition d'exprimer son sens.

Ce qui dans une proposition est inessentiel, ce sont les caractéristiques qui appartiennent en propre au système symbolique dont elle fait partie ; ce qui est essentiel, et qui est capturé par la forme générale de la proposition, c'est ce qui dans la proposition permet de refléter la structure logique de son sens.

En 4. 5, Wittgenstein affirmerait donc ceci : la forme générale de la proposition représente la totalité des sens possibles (ainsi que la totalité des relations logiques entre ces sens), mais elle ne décrit pas l'ensemble des manières d'exprimer ces différents sens – elle ne décrit pas l'ensemble des langues. On pourrait illustrer la pensée de l'auteur par ce schéma :

(1)	X	→	X'	Niveau des diverses langues (inessentiel)
	?		?	
	Y	→	Y'	Niveau du sens (essentiel) ²⁰⁴

Ce schéma rappelle celui illustrant dans le chapitre précédent la structure des *Principia*. Le langage analysé suffit chez Russell pour exprimer tout ce que l'on peut exprimer ; mais diverses écritures reliées à la langue de base permettent d'exprimer ce contenu substantiel de différentes manières.

Il y a cependant une différence entre les deux canevas. Dans les *Principia*, de nombreux chapitres (*14 par exemple) sont consacrés à l'exposition et l'examen des règles de traduction. On ne voit pas où Wittgenstein dans son ouvrage effectuerait un travail équivalent²⁰⁵. Le philosophe ne fournit pas de définition permettant d'effectuer la transition entre les symbolismes (d'où la substitution de points d'interrogation aux flèches verticales dans le schéma). En l'absence de telle règles, comment soutenir que les notations sont toutes, dans le *Tractatus*, en relation interne les unes aux autres ? Les définitions occupent une position centrale dans le dispositif russellien, et leur disparition dans le *Tractatus* ne peut pas être considérée comme un point de détail.

On pourrait, pour échapper à la difficulté, souligner que l'affirmation selon laquelle Wittgenstein ne formule aucune définition est excessive. On trouve dans le *Tractatus* quelques traductions ; par exemple celle du nouvel opérateur logique, découvert par Sheffer²⁰⁶ :

$$p / q = \sim p \wedge \sim q \text{ Df.}$$

Et dans les *Carnets*, Wittgenstein semble avoir développé plusieurs analyses originales. Il réfléchit entre autres sur ce genre de formules :

$$\phi(a) \wedge \phi(b) \wedge aRb = \phi[aRb] \text{ Df. }^{207}$$

²⁰⁴ Où X, X' sont des expressions non analysées, où Y, Y' sont des expressions analysées, où les flèches horizontales figurent une relation de conséquence logique entre deux expressions.

²⁰⁵ C'est certainement à cause de l'absence de règle explicite de traduction que certains commentateurs, suivant I. M. Copi (Cf. chap. 3), ont pu soutenir que le langage dont parlait Wittgenstein était le langage complètement analysé.

²⁰⁶ 5. 1311 ; Cf. aussi 3. 3441, 5. 42. Dans les années trente, Wittgenstein revient abondamment sur ce point : *WCV*, p. 122 ; *Remarques Philosophiques*, Paris : Gallimard, 1975, §§ 115, 162.

$$\begin{aligned} \varphi(x)(y)\psi &= (x)\varphi\psi(y)=(x)R(y)=xRy^{208} \\ aRb \wedge bRc \wedge cRd \wedge dRe &= \varphi(a, e)^{209} \end{aligned}$$

Même s'il est assez difficile de comprendre précisément ce qu'est en train de faire l'auteur, le contexte (le philosophe examine la nature de l'analyse) nous renseigne assez bien sur l'enjeu général de ces expérimentations symboliques : il s'agit de montrer à chaque fois comment une expression apparemment simple (comme « ce fauteuil est brun » pour le dernier fragment) est en réalité une fonction de vérité de plusieurs propositions élémentaires. Ces égalités sont donc des définitions proprement wittgensteiniennes (on ne retrouve aucune analyse correspondante chez Russell) liant une expression du langage ordinaire à un symbole analysé²¹⁰.

Il faut malgré tout reconnaître que la présence des définitions dans les textes de Wittgenstein n'est pas comparable à celle qu'elles ont dans *On Denoting* ou dans les *Principia*. La question se repose donc : comment attribuer à Wittgenstein l'idée que les rapports entre notations sont gouvernés par des règles alors qu'il ne formule lui-même aucune règle de ce type ?

Wittgenstein développe dans le *Tractatus* une théorie de la définition, qui ne laisse que peu de doutes sur sa conception des relations entre les symbolismes. Deux points, avons-nous vu dans le chapitre précédent, distingue la conception que Russell et Frege se font de la définition : le philosophe anglais conçoit la définition comme une règle de traduction, et non comme une procédure d'extension d'un langage de base ; il considère le lien entre le *definiendum* et le *definiens* comme une relation logique, et non comme une association simplement psychologique.

Ces deux éléments sont repris par Wittgenstein. Les définitions sont caractérisées de manière explicite dans le *Tractatus* comme des énoncés reliant différentes notations entre elles. L'auteur affirme par exemple en 3. 343 :

Les définitions sont des règles de traduction d'une langue dans une autre.

Wittgenstein n'introduit pas dans son système, comme le fait Frege, de procédures logiques d'enrichissement du vocabulaire. Ce qui sous-tend le concept de forme générale est précisément l'idée que, avec les noms simples, nous est donnée la possibilité de décrire la totalité de l'espace logique. Les définitions ne peuvent dès lors être perçues que comme des règles mettant en relation différents langages. Dans les paragraphes 3. 34 sq., Wittgenstein souligne le fait que ce sont les définitions qui permettent de manifester ce que toutes les notations ont en commun (ce qu'il nomme l'essence de la notation) :

²⁰⁷ 5/9/14 ; comme l'indique G. G. Granger, cette définition est à relier à 20/9/14, où Wittgenstein pose la question de la nature des fonctions de faits.

²⁰⁸ Datée aussi du 5/9/14 ; cette expression (particulièrement obscure) et la suivante sont issues de l'appendice IV de la seconde édition des *Carnets* dans lequel G. E. M. Anscombe a réuni un ensemble de textes (photographiés) qui avaient été omis dans la première édition parce qu'ils « semblaient impossibles de les interpréter ».

²⁰⁹ 19/9/14

²¹⁰ Dans le prochain chapitre, nous soutiendrons que la notation du général est conçue par Wittgenstein comme un symbolisme non analysé.

3. 342 : Dans nos notations, il y a bien quelque chose d'arbitraire, ; mais ce qui n'est pas arbitraire, c'est que, lorsque quelque chose a été arbitrairement déterminé, alors quelque chose doit avoir lieu. (Ceci résulte de l'essence de la notation.)

3. 343b : Tout symbolisme correct doit pouvoir être traduit dans tout autre au moyen de telles règles : c'est *cela* qu'ils ont tous en commun.

Les définitions sont non seulement pour Wittgenstein des règles de traduction, mais elles sont, en tant que règles de traduction, investies d'un rôle crucial : celui de manifester la commune multiplicité de tous les systèmes notationnels.

La relation entre le *definiens* et le *definiendum* est bien, d'autre part, conçue par Wittgenstein comme une relation logique. Dans les *Carnets*, le philosophe va jusqu'à assimiler la définition à la tautologie :

La définition est une tautologie et montre des relations internes entre ses deux membres.²¹¹

Il ne réitère plus, dans le *Tractatus*, cette affirmation, mais continue à soutenir que la relation entre les deux membres de la définition est interne :

Si je connais la signification d'un mot anglais et de son équivalent allemand, il est impossible que je ne sache pas qu'ils sont équivalents ; il est impossible que je ne puisse les traduire l'un par l'autre.²¹²

La position de Wittgenstein n'est donc pas associationniste ; une définition n'est pas une stipulation contingente, mais l'explicitation de la relation interne entre deux symboles appartenant à des langues différentes. Certes, l'existence d'un symbolisme particulier n'est jamais logiquement nécessaire ; il n'empêche : une forme de nécessité organise la relation entre l'ensemble des notations, qu'elles soient analysées ou non. Comme Wittgenstein le dit :

Il se peut qu'un mode particulier de désignation soit sans importance, mais ce qui est toujours important, c'est qu'il soit un mode *possible* de désignation.²¹³

On peut, par exemple, se passer dans les *Principia* du symbole de description (en ce sens, un tel mode d'expression est bien « quelque chose d'arbitraire » qui est « sans importance ») ; cela ne signifie pas pour autant que la relation entre cette notation et le langage analysé ne soit pas susceptible d'être logiquement exprimée (en ce sens, montrer que ce mode d'expression est « possible » est en logique « toujours important »).

L'auteur du *Tractatus*, bien qu'il ne présente pas (ou très peu) d'analyses particulières, développe donc une théorie de la définition d'inspiration russellienne. Même si la description des relations entre les systèmes notationnels ne fait pas partie du programme de description de la forme la plus générale du sens, elle est, et c'est qui l'éloigne de Frege, considérée par Wittgenstein comme possible et importante²¹⁴.

²¹¹ 24/10/14.

²¹² 4. 243 ; Cf. aussi 3. 24 : « La proposition qui concerne un complexe est dans un rapport interne avec la proposition qui concerne un élément de ce complexe » ; sur le caractère non arbitraire de l'analyse : 3. 25, 3. 3442.

²¹³ 3. 342-3. 3421. Cf. également 3. 343 : « Les définitions sont des règles de traduction d'une langue dans une autre. Tout symbolisme correcte doit pouvoir être traduit dans tout autre au moyen de telles règles : c'est *cela* qu'ils ont tous en commun. »

²¹⁴ On peut donc compléter le schéma précédant ainsi :

Nous allons confirmer cette lecture en examinant trois « images » qui semblent guider l'auteur du *Tractatus* lorsqu'il tente de penser le rapport entre les langages (notamment entre le langage analysé et les langues non analysées). Ces images sont suffisamment générales pour être applicables à un nombre indéfini d'analyses particulières, mais suffisamment précises pour garantir l'existence de règles logiques liant les différentes notations entre elles :

1- Si chaque symbole d'une notation quelconque peut être défini dans le langage de base, la complexité de cette définition est variable : la « distance » qui sépare le *definiendum* du *definiens* n'est jamais la même, et si certaines analyses sont extrêmement longues et nécessitent plusieurs étapes, d'autres, au contraire, sont très courtes²¹⁵. Dans le *Tractatus*, le terme de mode de désignation (« *Bezeichnungsweise* ») désigne la relation entre un symbole et les noms simples complètement analysés²¹⁶. Plus le mode de désignation d'une expression est complexe, plus son analyse est difficile, et plus la notation à laquelle il appartient est éloignée du langage analysé. Un nom simple n'a pas, par exemple, de mode de désignation : il réfère directement aux objets ; un symbole usuel *a*, au contraire, un mode de désignation extrêmement compliqué. Tout se passe comme si, dans l'esprit de Wittgenstein, les diverses notations non analysées correspondaient à des couches dont la hauteur mesurée par rapport au socle (le langage fondamental) variait. Le mode de désignation constituerait, dans cette perspective, une mesure du niveau de la strate auquel le symbole appartient – une mesure de ce qu'il faut ajouter à son signe, et qui n'est pas visible à la surface de la page, pour le relier aux objets simples²¹⁷.

2- Wittgenstein, en 3. 1 sq., use pour la première fois dans le *Tractatus* de la notion de règles de projection : deux propositions différentes exprimant le même sens, sont deux projections du même sens, selon deux méthodes de projection différentes²¹⁸. Contrairement à ce que l'on dit souvent²¹⁹, le concept de projection n'appartient pas à la théorie de l'image. C'est seulement après avoir défini l'expression que Wittgenstein introduit la notion²²⁰. Ce point est important pour une raison que J.

	X	→	X'	Langues non analysées	inessentielles
Déf.	↓		↓	Déf.	Déf.
	Y	→	Y'	Langue analysée	essentiel

Insistons sur le fait que cette conclusion, qui encore une fois rapproche Wittgenstein de Russell, n'implique nullement l'idée que l'auteur du *Tractatus* reprenne les analyses particulières développées par Russell (en particulier l'analyse des descriptions définies). L'affirmation wittgensteinienne est très abstraite : elle n'implique rien quant au contenu des définitions. Cf. *infra*.

²¹⁵ 3. 261, 3. 263

²¹⁶ Cf. 3. 261, 3. 321, 3. 322, 3. 325, 5. 4733. Le concept de « *Bezeichnungsweise* » a avant tout pour fonction de distinguer deux symboles différents qui ont leur signe en commun, ou deux types différents de symboles qui ont leur type de signe en commun ; Cf. 3. 261bc. Ce sont les définitions manifestent le mode de désignation des symboles ; Cf. 3. 26-3. 262.

²¹⁷ Sur cette idée que les langues ont une profondeur, Cf. entre autres 23/1/15 (« Les mots sont des sondes ; certains s'enfoncent profondément, d'autres moins. »), *PU* §102. Si Frege compare l'idéographie à un végétal (*Les Fondements de l'Arithmétique*, trad. C. Imbert, Paris : Le Seuil, 1969, §88 ; *NS* pp. 37-38), Wittgenstein, lui, compare le langage à un organisme (4. 002). A la différence du végétal, les organes d'un animal sont dissimulés sous sa peau.

²¹⁸ Cf. 3. 11-3. 12 ; *Prototractatus*, op. cit., 3. 21 : « La proposition est une projection et la méthode la gouvernant [*Der Satz ist die Projektion nach ihrer Methode*] ».

²¹⁹ Cf. par exemple, G. E. M. Anscombe, *An introduction*, ..., op. cit., chap. 4, pp. 68-69.

²²⁰ Cf. 4. 014-4. 015 ; par exemple 4. 0141 : « Qu'il y ait une règle générale grâce à laquelle le musicien peut extraire la symphonie de la partition, et grâce à laquelle on peut extraire la symphonie des sillons du disque, [...] c'est en cela que repose la similitude interne de ces figurations apparemment si différentes. Et cette règle est la loi de projection qui projette la

Griffin a su percevoir²²¹ : le terme de projection est chez Wittgenstein intrinsèquement lié à la possibilité de déformer la structure de ce qui est projeté, c'est-à-dire ici de la pensée. En se fondant sur ce que dit le philosophe au début des années trente²²², on peut même avancer que c'est plus particulièrement à la projection géométrique que pense l'auteur du *Tractatus*. Une expression du langage analysé serait isomorphe (congruente) à la situation représentée comme le transformé métrique l'est par rapport à l'original ; le symbole propositionnel d'une notation non analysée altérerait la structure de la pensée exactement comme, en géométrie projective, le projeté modifie les propriétés métriques de la figure originale. Des règles gouverneraient, dans tous les cas, les relations entre le sens et ses diverses expressions ; mais ces règles ne préserveraient pas nécessairement les propriétés « métriques » du contenu : certaines parties du signe propositionnel pourraient ne correspondre à aucun composant de la pensée²²³.

3- Wittgenstein reprend dans le *Tractatus* une distinction introduite dans les *Carnets* : celle entre la logique et son application. Comment faut-il entendre cette distinction ? A quoi la logique s'applique-t-elle ? Dans les *Carnets*, affirmer que la logique s'applique, c'est affirmer que les règles qui gouvernent les langues non analysées ne peuvent entrer en conflit avec celles qui structurent le langage analysé²²⁴. Dans cette optique, la garantie de l'applicabilité de la logique est la possibilité de définir les symboles usuels :

[...] La logique, telle que, par exemple, elle est présentée dans les *Principia Mathematica*, est parfaitement applicable à nos propositions usuelles [...] Il est manifeste que la circonstance grâce à laquelle certaines formes peuvent être projetées dans un nom par une définition, garantit que ce nom puisse être aussi traité comme un nom réel.²²⁵

On retrouve ici le schéma russellien. Les théorèmes exposés dans les huit premiers chapitres du livre de Russell constitueraient une logique abstraite ; les nombreuses règles, formulées à partir de *14, concernant l'usage des symboles incomplets, formeraient la logique concrète, celle que met en œuvre le mathématicien ordinaire ; les définitions assureraient la coïncidence entre la logique abstraite et ses différentes applications.

Ces trois « images » sont trois descriptions différentes du schéma (1). La première est la description la plus immédiate : les symboles occupent différents niveaux et sont plus ou moins éloignés du sol

symphonie dans la langue de la notation musicale. C'est la règle de traduction de la langue de la notation musicale dans la langue du disque. » Ce paragraphe, très souvent utilisé pour exemplifier ce que Wittgenstein entend par image, illustre non pas la relation entre la langue et le monde, mais la relation entre différents systèmes expressifs, c'est-à-dire la nature des règles de traduction.

²²¹ Wittgenstein's *Logical Atomism*, op. cit., pp. 127-129.

²²² Dans *On Some Remarks on Logical Form*, Wittgenstein oppose à un niveau I (le langage analysé), un niveau II (le langage ordinaire), constitué par la projection des formes de niveau I. Le point essentiel est que cette projection déforme les figures (une ellipse se transforme en cercle, un rectangle en carré, ...), de sorte qu'à partir des projetés, on ne parvient pas à reconnaître les originaux. Mais signalons que l'on trouve déjà dans les remarques non numérotées du *Prototractatus* une allusion à la géométrie projective, et que la comparaison entre projection géométrique et projection tractatuséenne est faite par Russell dans l'introduction au *Tractatus* (p. 15, trad. Granger).

²²³ En liant le concept de réflexion à celui de projection géométrique, Wittgenstein renou

ERROR: syntaxerror
OFFENDING COMMAND: --nostringval--

STACK: